211.4 M775C c.1
Monteil, Edgar
Catechisme du libre-penseur
R.W.B. JACKSON LIBRARY OISE CIR
3 0005 02064 9771

THE LIBRARY

The Ontario Institute

for Studies in Education

Toronto, Canada

à M. Cl. [illegible]
hommage bien cordial
[illegible]
1882

CATÉCHISME

DU

LIBRE-PENSEUR

LIBRARY
OCT 1 1969
THE ONTARIO INSTITUTE
FOR STUDIES IN EDUCATION

ŒUVRES DE EDGAR MONTEIL

Poésie. — Poésies. — Le dixain Vaudevirois. — Les heures vécues.

—

Roman. — Maître Legars et madame de la Dière. — La Riette. — Le joli marquis de Vernange. — La Louve de Martinville. — Sous le confessionnal. — Histoire d'un frère ignorantin *(ouvrage condamné)*.

—

Politique et Critique. — Les dernières tavernes. — Lettre sur le Conservatoire. — Le *Veto* sur le *Ruy-Blas* de Victor Hugo *(brochure saisie)* — L'An 89 de la République. — Le régime du goupillon. — Le cléricalisme et les rois Bourbons. — Le Congrès de Bruxelles de 1874. — L'exécution de Gustave Chaudey.

EN PRÉPARATION.

Les couches sociales.

Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à la première réforme de Ronsard.

Histoire critique de la Société française.

EDGAR MONTEIL

CATÉCHISME

DU

LIBRE-PENSEUR

ANVERS

Chez MEES & Cº, Imprimeurs-Éditeurs

—

1877

No 25.

211.4 M975c

L'AUTEUR DÉDIE CE LIVRE

A LA

FRANC-MAÇONNERIE

UNIVERSELLE

comme à l'association internationale et fraternelle,
à la force organisée, qui doit marcher à la tête de la
Libre-Pensée.

Bruxelles, Octobre 1870.

PRÉFACE

Si ce titre de CATÉCHISME DU LIBRE-PENSEUR *contenait quelque chose qui put effrayer, nous plaindrions les personnes timorées qui reculent devant un titre, mais peut-être nous consolerions-nous facilement en nous disant que ces mêmes personnes sont celles qui considèrent le terme de libre-penseur comme une injure, un blasphème, une abomination enfin, car ce livre ne s'adresse pas à ces personnes-là.*

C'est à celles qui savent qu'un libre-penseur est celui qui ne consent pas à emprisonner sa pensée

ou à croire par autrui, un raisonneur, qu'est destiné ce CATÉCHISME. *Ces personnes-ci ne s'effraieront pas plus du titre qu'elles ne reculeront devant la première partie du livre qui traite de* DIEU, *partie la plus abstraite de notre ouvrage, et que, pour cette raison, nous avons faite la plus courte.*

La partie la plus étendue est la suivante qui se divise elle-même en trois sections et traite de la RELIGION *au point de vue* historique *et au point de vue* moral. *Cette partie devait occuper la plus grande place dans un livre destiné à porter au milieu des masses la vérité sur des matières que la crédulité humaine maintient fort enracinées, à pénétrer dans les couches de la société moderne exploitées par la superstition. Un* discours, *qui forme la troisième section, résume les opinions émises dans cette partie de notre travail.*

La dernière partie de ce livre a trait à la MORALE. *Quelques pages nous ont suffi pour prouver que la vraie morale est sortie des philosophes et que la philosophie antique avait pensé tout ce dont on veut gratifier la religion chrétienne.*

Nous eussions pu faire, des matériaux que nous avions amassés dans une suite d'études, plusieurs in-folios, mais notre but nous commandait de nous réduire. Ni notre âge, ni nos lectures, ne nous permettent de nous poser en savant et de nous adresser à des hommes de science; nous nous sommes enrichi

des productions de nos devanciers et de nos contemporains, mais nous ne saurions leur rendre un fétu pour le champ de blé que nous avons moissonné. Notre but a été de faire un livre condensé, à la portée des ignorants, pour tous. Nous nous sommes essayé à être le trait d'union entre les savants et le populaire qui ne jouit ni du bénéfice des études complètes, ni du temps nécessaire pour feuilleter les bibliothèques, et, pour nous faire mieux entendre, nous avons renfermé ces arides problèmes dans des demandes et des réponses concises.

Dans notre rédaction git notre propre mérite. La science que notre catéchisme *contient n'est que le fruit d'un labeur assidu, une compilation. La forme seule nous appartient, et nous osons dire qu'il nous eut certainement coûté moins d'heures et de peines d'écrire* currente calamo *dix volumes que de réduire en questions serrées dans trois cents pages ce qu'on n'a jamais trop d'espace pour expliquer et étendre. Il devait en être ainsi ; il fallait être systématique, absolu, pour que ce livre fut à son adresse. Il ira, nous l'espérons. Il montrera au peuple ce qu'il faut croire, lui criant que la morale éternelle ne tient pas à de vaines formules, et qu'il la trouvera toujours en s'asseyant à son foyer entre sa femme et ses enfants.*

Quant à nous, notre récompense se trouvera en nous-même si, par la publication de ce catéchisme,

nous pourrons inciter les auteurs à renouveler, par des livres conformes aux idées modernes, les livres qui corrompent l'homme dès l'enfance, et si, par-dessus tout, nous avons contribué, encore plus que par nos œuvres antérieures, à extirper l'erreur et à faire triompher la vertu.

I

DE DIEU

DE DIEU.

Q. — Qu'est-ce que *Dieu?*

R. — Dieu (1) c'est une *expression*.

Q. — Qu'elle est la valeur de cette expression?

R. — La valeur exacte du mot NATURE.

Q. — Qu'est-ce que la Nature?

R. — L'ensemble de ce que nous savons exister dans l'Univers infini.

---

(1) *Dieu* n'est pas un nom propre, c'est un *nom commun*. Il y a le dieu des juifs, celui des chinois et celui des sauvages. Le nom propre de dieu c'est Fo chez les chinois, Brahma chez les Hindous, Isis chez les Egyptiens, Zeus chez les Athéniens, Jupiter chez les Romains, etc.. En linguistique certaines appellations conformes peuvent servir à prouver d'avantage que dieu est un nom commun, le Θεο grec, le *deo* latin, le *teo* du dialecte mexicain, le *tao*, raison ou esprit suprême des Chinois.

Dupuis, dans son *Origine des cultes*, dit : « Le mot Dieu paraît destiné à exprimer *l'idée de la force universelle et éternellement active* qui imprime le mouvement à toute la nature, suivant les lois d'une harmonie constante et admirable, qui se développe dans les diverses formes de la matière organisée, qui se mêle à tout, anime tout, et qui semble être une dans ses modifications infiniment variées et n'appartenir qu'à elle-même. »

Q. — Quelle autre définition pouvez-vous donner de la Nature?

R. — C'est le monde matériel, et TOUT *est matière* (1).

Q. — La Nature n'a-t-elle point de limites ?

R. — Non. Nous ne pouvons concevoir que la Nature soit bornée, et, si nous étions placés sur la planète que nous savons la plus éloignée, nous découvririons autant de mondes que nous en voyons de la Terre, et ainsi de suite.

Q. — Il existe donc autre chose que ce que nous voyons ou touchons ?

R. — Oui; il y a une quantité prodigieuse d'objets et de faits que nous ignorons complètement et d'autres dont l'existence nous est révélée par la science et que nous ne pouvons ni voir, ni toucher.

Q. — Que faut-il entendre par ce mot SCIENCE?

R. — La somme des connaissances positives amassées par les hommes.

Q. — Devons-nous admettre tout ce que nous révèle la science?

R. — Oui, car ce que les hommes savants (2) observent et découvrent est mathématiquement prouvé,

---

1) On peut lire l'essai de catéchisme fait par Volney .français, né en 1757 , sous le titre : *La loi naturelle, ou principes physiques de la morale*. Volney reconnait Dieu comme un agent suprême, un moteur universel et identique. Il déclare que la loi naturelle suffit pour élever à la connaissance de Dieu. Cette manière de voir est absolument fausse, d'après notre système.

2) Nous donnons au terme *savant* une valeur restreinte. Nous appelons savants ceux-là seuls qui s'occupent de sciences exactes.

et notre raison ne saurait se refuser d'y croire.

Q. — Ces hommes savants n'ont donc point découvert Dieu?

R. — Non, et tous sont d'accord pour nier son existence.

Q. — Dieu n'est donc point une *individualité indépendante?*

R. — Non. Sous les conditions de l'étendue et de la durée finie, dans le règne du mouvement et de la pensée, il n'existe aucun être qu'on puisse, essentiellement, distinguer des autres êtres.

Q. — Ne peut-on concevoir un être qui se trouverait en dehors des autres?

R. — On ne peut distinguer un être comme en soi, ou comme par soi, qui possède, de quelque manière qu'on puisse l'entendre, une nature propre et une indépendance quelconque.

Q. — Qu'entendez-vous, exactement par ces deux dernières réponses?

R. — Qu'il n'y a aucun être qui jouisse d'une vie propre et exceptionnelle en dehors des corps de la nature.

DE LA CAUSE PREMIÈRE.

Q. — S'il n'y a point de Dieu, qui donc a créé le Ciel et la Terre ?

R. — Le Ciel ou Infini, ni la Terre, n'ont été créés.

Q. — Qui a créé l'homme et la femme?

R. — Ni l'homme ni la femme n'ont été créés.

Q. — N'y a-t-il point de *cause première?*

R. — « Le résultat de toute exploration scientifique durant le long cours des siècles » dit Littré (1) « c'est que rien de ce qu'on appelle cause première n'est accessible à l'esprit humain, et qu'on ne peut expliquer l'origine du monde, ni par plusieurs dieux, ni par un seul, ni par la nature, ni par les atomes. »

Q. — Il n'y a donc point de cause première?

R. — Non, car tout ce qu'on ne peut prouver scientifiquement n'existe pas et se nie jusqu'à preuve du contraire (2).

DE L'INDIVIDUALITÉ DIVINE.

Q. — S'il n'y a point de Dieu, ni d'autre cause première, ainsi que le dit Littré, on ne peut s'expliquer l'origine du monde?

R. — Nous pouvons vivre et contenter notre raison sans forger des hypothèses sur l'origine du monde.

Q. — Mais si on tient à admettre ces hypothèses, il faut les baser sur Dieu?

(1) Littré, savant philologue et philosophe français contemporain, l'un des chefs de l'École positiviste.

(2) Lorsque, *preuves en mains*, on viendra soutenir le contraire de nos affirmations, alors seulement le contraire sera discutable.

R. — Nullement. Strabon (1), Aristote (2), Démocrite (3), Bacon (4), Laplace (5), ont écarté Dieu

(1) Strabon, né à Amasée (Cappadoce) 50 ans avant J. C.. Voyageur et géographe, il écrit ce qu'il voit, cite ce qu'il lit, ainsi que ce qu'il entend dire. C'est le premier auteur connu qui ait considéré la géographie comme devant embrasser l'ensemble des productions et des coutumes des pays en même temps que la description de leur figure et l'indication de leurs limites.

(2) Aristote, naquit à Stagyre dans la première année de la 99e Olympiade. Ils descendait d'Esculape. C'est un de ceux qui, avec Socrate et Platon, ont été mis au premier rang de la philosophie grecque. Il écrivit, pour ainsi dire *à priori*, une histoire des animaux qui fit foi pendant longtemps mais qui tourmille d'erreurs. Il fut remis a la mode lors des grandes querelles du Moyen-Age sur la philosophie scolastique. Il est resté depuis dans l'Ecole et mérite d'y être maintenu a cause des grands principes de philosophie qu'il a émis. Il n'a guère sacrifié a l'imagination et il déclare que nos idées générales naissent par abstraction et ont leurs racines dans l'observation et l'expérience.

(3) Démocrite, né à Abdère, ville de Thrace, dans la 3e année de la 77e Olympiade (170 av. J. C.). Son père ayant offert l'hospitalité à Xercès, celui-ci lui laissa des Chaldéens et des Mages pour qu'ils instruisissent son fils dans l'astronomie et la théologie. Démocrite voyagea en Egypte où il apprit des prêtres la géométrie, et aux Indes où il conversa avec les Mages et les gymnosophistes. En montrant le côté puéril, vain et ridicule des choses humaines, il sait, comme le dit Bayle, embrasser toutes les sciences dans la sphère de son activité. Il déclare que rien ne vient de rien et que rien de ce qui existe n'est anéanti ; que rien n'arrive au hasard et que chaque événement a sa cause d'où il résulte nécessairement. « Rien ne se fait de rien, » dit-il « et ne peut se résoudre en ce qui n'est pas. » Il voulait que les lois laissassent l'individu libre de faire ce qu'il lui plairait pourvu qu'il ne nuisit à personne.

(4) Bacon, né a Londres le 22 janvier 1560, mort le 9 avril 1626. En politique, il se montre partisan de l'intervention gouvernementale dans l'exercice des droits de l'homme. Préoccupé de l'éparpillement des forces intellectuelles de l'humanité il fonde, dans sa *Nouvelle Atlantide*, une organisation propre a empêcher cette dispersion. En philosophie, il agite un monde d'idées, principalement dans sa *Restauratio magna* qui comprend le *novum organum* dans lequel il tente de percer la nature par la connaissance de ses formes. « S'il existe un mortel qui connaisse les *formes*, » dit il « c'est cet homme seul qui peut se vanter d'embrasser les lois générales de la nature, et de la voir parfaitement une, même dans ses matières les plus dissemblables.» Si, en prononçant ces mémorables paroles, le chancelier Bacon eut eu en vue l'immense unité des corps vivants de la nature, on ne pourrait qu'applaudir à sa perspicacité ; malheureusement, il ne s'explique pas bien sur la *forme* ; il la considère cependant comme une qualité sensible, inhérente à l'objet, mais il abandonne beaucoup trop à l'impression, a l'induction ; il veut classer trop arbitrairement les faits et les idées par séries, et quelquefois il se montre opposé à la méthode expérimentale qui est la base de toute notre science moderne.

(5) Laplace, français, né en 1749, s'occupa de philosophie en étudiant la

de leurs systèmes et ont été beaucoup plus rationels dans leurs explications que ceux qui ont eu recours à des dieux.

Q. — Pourquoi donc y a-t-il des dieux?

R. — Parce que l'homme les a inventés.

Q. — Que pense Aristote à ce sujet?

R. — Aristote dit que l'homme s'est créé des maîtres à son image et leur a donné aussi ses mœurs (1).

Q. — Quelle idée Hume se fait-il des dieux?

R. — Selon Hume (2), les dieux, êtres puissants et invisibles, ne sont, en résumé, qu'une espèce particulière de créatures humaines, élevées, peut-être, au-dessus de l'humanité, mais conservant néanmoins toutes les passions et les appétits humains.

Q. — Quel service Euripide dit-il que les dieux nous rendent?

R. — Euripide (3) disait que les dieux plongeaient tout dans la confusion, afin que chacun de

---

géométrie, l'astronomie et la physique, sciences dans lesquelles il a acquis une autorité indiscutable et un nom immortel.

(1) Xénophane de Colophon disait que si les bœufs et les chevaux savaient peindre ils feraient des dieux qui auraient figure de bœufs et de chevaux, leçon dont, plus tard, se souvint peut-être Lafontaine.

(2) Hume, né à Edimbourg le 3 avril 1711, mort en 1776, est connu autant comme historien de l'Angleterre que comme philosophe. Il a cherché à détruire méthodiquement les erreurs accréditées. Il convenait que toutes nos idées viennent des sens, mais il doutait que la perception de nos sens fut, le plus souvent, conforme à la réalité.

(3) Euripide, né dans la première année de la 75e Olympiade (480 av. J.-C.), à Salamine, où ses parents s'étaient réfugiés, ainsi que les autres Athéniens,

nous, poussé par l'ignorance et l'incertitude, leur rendit plus d'hommages et de respects.

Q. — Quelle idée Pascal se fait-il de Dieu?

R. — « S'il y a un Dieu » dit Pascal (1) « il est infiniment incompréhensible, et nous sommes incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. »

Q. — Faut-il donc nier l'existence des dieux que nous offrent les religions?

R. — Quelque soit la façon dont on raisonne, on en arrive à la négation des dieux des religions.

Q. — Si on admettait les dieux humains, passionnés, que nous offrent les religions, de quoi faudrait-il convenir?

R. — Que le plus méchant des hommes est meilleur que le plus aimable des dieux.

Q. — Pourquoi?

R. — Parceque l'homme est dominé par les évé-

pour échapper à Xercès. Il naquit précisément le jour où les Grecs remportèrent près des bords de l'Euripe la victoire qui délivra la Grèce, et reçut, à cause de cette victoire, le nom d'Euripide. Il se distingua aux exercices du corps et fut couronné aux jeux olympiques. Il étudia l'éloquence sous Prodicus de Chio. Sophocle dit de lui que c'était seulement dans ses tragédies qu'il bafouait les femmes et qu'il les recherchait beaucoup ailleurs. Dans les tragédies, dont il fixa définitivement la langue, il s'élève souvent aux hauteurs de la philosophie, et il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à lire l'*Hécube*, *les Phéniciennes*, la *Médée*, l'*Alceste*, l'*Hippolyte* et l'*Iphigénie en Aulide*.

(1) Blaise Pascal, français, né en 1623. Adonné d'abord aux sciences mathématiques et physiques, sa nature maladive le porta vers la superstition, et, après avoir lu le discours sur *la réformation de l'homme* de Jansénius, il se voua à la polémique religieuse et à l'étude de l'homme, condensa ses pensées dans des formules précises, et écrasa les jésuites sous cet immortel pamphlet qu'on nomme *les provinciales*.

nements, qu'il n'est maître de sa volonté qu'en lui-même et non par rapport aux objets qui l'environnent, tandis que Dieu est le souverain maître de toutes choses.

Q. — Que dit Buffon sur le rapport de Dieu avec sa créature ?

R. — Buffon (1) dit que tout est mal sortant des mains de Dieu et que tout se perfectionne entre les mains de l'homme.

Q. — Peut-on faire le Dieu créateur plus imparfait que sa créature ?

R. — Non, parcequ'alors le créateur perd sa force en perdant sa suprématie et n'a plus de raison d'être.

Q. — Qu'est-ce qui peut encore prouver que Dieu est inférieur à l'homme ?

R. — L'attribution à Dieu de la sagesse infinie.

Q. — Comment ?

R. — Parceque, ainsi que le dit Sénéque (2) :

---

(1) Buffon, français, né le 7 septembre 1707, mort le 16 avril 1708. Après avoir amassé des matériaux pendant dix ans, il commença la publication de cette *histoire naturelle* dans laquelle il embrassa la *théorie de la Terre*, les *idées générales sur les animaux, l'histoire de l'homme, des quadrupèdes, des oiseaux, des minéraux, les époques de la nature*, toute une science supérieure, une philosophie suprême, enveloppées dans un style pur et élégant qui eut suffi pour rendre impérissables ses œuvres, s'il n'eut été par sa pensée et ses observations déja un des plus grands et des plus féconds génies qui ait honoré la Terre.

(2) Sénéque, Lucius Annœus Seneca, né à Cordoue l'an 2 ou 3 de Jésus-Christ, vint à Rome où il étudia de bonne heure la philosophie près des pythagoriciens Attale et Sotion. Sa vie fut partagée entre ses goûts pour la philosophie et son

« Il est une chose en quoi l'homme l'emporte sur Dieu : celui-ci doit sa sagesse à un bénéfice de nature, le sage ne doit la sienne qu'à lui-même. »

Q. — Pourquoi dans la religion chrétienne, qui doit nous occuper surtout, le créateur est-il plus imparfait que la créature?

R. — Parcequ'il a la toute-puissance de faire le bien et mal.

Q. — Cette toute-puissance n'est-elle pas destructive de la divinité?

R. — Oui.

Q. — Pourquoi?

R. — Parceque le bien et le mal sont des qualités qui s'excluent.

Q. — Comment le bien et le mal s'excluent-ils?

R. — Si un homme est doué uniquement de

penchant pour les honneurs et les richesses; c'est ainsi qu'on le voyait vivre en ascète et pratiquer la vertu tandis qu'il était très riche, prêtait à usure et écrivait l'éloge du parricide. Lorsqu'Agrippine devint la femme de Claude, il fut chargé, avec Burrhus, de l'éducation de Néron. Dès lors, partagé entre la puissance et ses réflexions philosophiques, on le voit sacrifier le plus souvent celles-ci à celle-là, jusqu'au jour où, impliqué dans la conspiration de Pison, il fut réduit à se donner la mort en s'ouvrant les quatre veines.

En philosophie Sénèque est une manière de stoïcien qui cherche à faire entrer la philosophie dans la pratique. Le philosophe est le médecin des âmes et la philosophie est le bien commun de tous : « *Non rejicit quemquam philosophica nec eligit; omnibus lucet.* » Il fait l'éloge de l'impossibilité absolue; il s'élève contre les passions; il a des axiomes comme ceux-ci : « agissez avec vos inférieurs comme vous voudriez que vos inférieurs agissent envers vous ; ne vous permettez rien que vous ne puissiez faire devant votre ennemi... Montrez à ceux qui font le mal des sentiments doux et paternels, et vous souvenez que nul n'a le droit de s'absoudre soi-même et de se déclarer innocent. »

Cette morale convenait si bien aux pères de l'Eglise qu'après avoir entendu Lactance louer Sénèque, ils manquèrent de le regarder comme un des fondateurs du christianisme

vertus, il est bon ; s'il est doué uniquement de vices, il est mauvais ; s'il a des vertus et des vices, il est bon et mauvais à la fois ; cela peut se présenter chez l'homme qui est un être fini et dont la vertu est bornée là où commence le vice. Chez Dieu, c'est autre chose! Dieu est un être infini qui, s'il est méchant, ne peut limiter sa méchanceté, qui, s'il est bon, est doué d'une bonté sans bornes. Dieu ne peut être que bon ou méchant. Si on lui attribue ces deux qualités ensemble on émet soi-même l'impossibilité de son existence.

Q. — L'existence du mal sur la Terre n'exclut-il pas aussi l'idée de Dieu ?

R. — Oui, parceque, au jugement d'Epicure (1) : « Ou Dieu veut ôter le mal de ce monde et ne le peut ; ou il le peut et il ne le veut ; ou enfin il le peut et le veut. S'il le veut et ne le peut pas, c'est impuissance, ce qui est contraire à la nature de Dieu ; s'il le peut et ne le veut, c'est méchanceté, et cela est non moins contraire à sa nature ; s'il ne le veut, ni ne le peut, c'est à la fois méchanceté et impuis-

(1) Epicure, philosophe de Samos, presqu'uniquement disciple de Démocrite, s'attacha surtout à délivrer le monde de la superstition et de la crainte de la mort. Né à Gargette, dème (bourg) d'Athènes, dans la 110e Olympiade, il fonda une école à Mitylène et écrivit de nombreux livres, entr'autres : *de la nature, des atomes et du vide, de l'amour, de la justice et autres vertus*. Sa morale peut se résumer en deux mots αἵρεσις, *choisir*, et φυγή *rejeter*. Selon lui tout provient des sensations, c'est la perception externe qui détermine nos jugements Χριτήριον τῆς αληθείας; le contrôle de la raison se trouve dans les sensations naturelles et le jugement vrai est celui que n'infirme pas les sens.

sance; s'il le veut et le peut, ce qui seul de ces partis convient à Dieu, d'où vient donc que le mal est sur Terre? »

Q. — Que pense Descartes de la création?

R. — Descartes (1) s'écrie : « Donnez-moi de la

(1) Descartes, français, né le 31 mars 1596, mort en 1650. Il voyagea presque toute sa vie, prit part à plusieurs guerres,et mourut à la cour de Christine de Suède. Il habita longtemps la Hollande. Fondateur de la géométrie moderne, il s'occupa des phénomènes de la lumière, de la météorologie, etc., et,lorsqu'il était à Amsterdam,il allait tous les matins chez un boucher afin de s'adonner à l'anatomie. Toutes ces multiples études se rattachaient à son plan général. « L'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition du corps » disait-il « que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende les hommes plus sages qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. »

Descartes resta toute sa vie attaché à l'Eglise et il prit le plus grand soin de ne pas compromettre sa personne. C'est ainsi qu'ayant fait un *Traité du Monde*, où il parlait du mouvement de la Terre, et ayant appris la condamnation de Galilée, il se refusa à le publier. Il écrivit au Père Mersenne : « Toutes les choses que j'expliquais dans mon traité,quoique je les crusse appuyées sur des démonstrations très-certaines, très-évidentes, je ne voudrais toutefois les soutenir pour rien au monde contre l'autorité de l'Eglise. »

Cependant la doctrine, ou plutôt la méthode de Descartes,devait en faire le chef de l'Ecole rationaliste,c'est-à-dire l'ennemi le plus redoutable de l'Eglise ; tous les services qu'il a rendus peuvent se résumer dans les quatre règles que, dans ses *Essais de philosophie ou discours sur la méthode*, il formule lui même ainsi : « 1° De ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne connaisse évidemment être telle, c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement en mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute ; 2° de diviser chacune des difficultés que j'examinerai en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour la mieux résoudre ; 3° de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter, peu à peu, comme par degrés, jusqu'à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne précèdent point naturellement les uns des autres ; 4°de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales que je fusse assuré de ne rien omettre. »

Descartes, en tant qu'observations sur différentes matières, par exemple sur la cause des orages et du tonnerre et autres phénomènes naturels, tombe presque toujours dans l'erreur. Il en est de même lorsqu'il s'attache à démontrer l'existence de Dieu et de l'âme humaine et cherche à établir une différence entre l'âme des hommes et celle des animaux. On ne le retrouve qu'alors qu'il

matière et du mouvement et je fais un monde moins imparfait. »

Q. — Que concluez-vous de la présence du mal en ce monde imparfait ?

R. — Que l'individualité divine est un mensonge.

Q. — On ne doit donc pas croire en Dieu ?

R. — Non, on ne doit pas croire à l'*individu* nommé Dieu que la plupart des religions nous ont présenté.

Q. — Comment se fait-il qu'il y ait eu des religions pour nous doter de ces dieux ?

R. — Les religions sont des phases historiques de l'humanité, durant lesquelles une partie plus ou moins considérable du genre humain adore un symbole représentant les idées qu'elle se forme de ce qui lui est inconnu.

Q. — Dans quelle phase religieuse sommes-nous présentement ?

R. — Dans une phase de Dieu personnel et indépendant.

Q. — Entrons-nous dans cette phase ou sommes-nous à sa fin ?

R. — Nous sommes à sa fin.

---

applique sa méthode à des objets qui lui sont parfaitement connus, comme dans les *méditations (méditationes de prima philosophia ubi Dei existentia et animæ immortalitate)*, où il explique que nous pouvons d'abord douter de tout, jusqu'à ce nous sachions ce qui est vrai, qu'ainsi l'esprit qui peut douter de tout, ne peut douter de sa propre existence ; de là le célèbre axiome : COGITO, ERGO SUM ; par l'esprit il arrive à la différence entre l'action de l'entendement et celle de l'imagination, puis il se perd en Dieu.

Q. — Pensez-vous qu'elle pourrait se reproduire?

R. — Non. La méthode expérimentale, qui ne date que d'hier, empêchera les idées de puissance indépendante et suprême de se reproduire.

Q. — Rappelez-nous l'opinion de Tyndall à ce sujet.

R. — « Aujourd'hui » dit Tyndall (1) « *la science exige l'extirpation radicale du hasard et une foi absolue aux lois de la nature.* Le développement des notions scientifiques produit le désir et la volonté de balayer du champ de nos recherches cette foule de dieux et de démons, et d'établir les phénomènes naturels sur une base plus conforme à eux-mêmes »

Q. — Cette phase de Dieu personnel et indépendant aura-t-elle été favorable ou préjudiciable à l'humanité ?

R. — Elle lui aura été préjudiciable. L'antiquité a été au moins aussi avancée philosophiquement que nous le pouvons être aujourd'hui. Les religions qui ont détruit les écrits des philosophes (2) ont retardé

(1) Tyndall, né en 1820 en Irlande. Ingénieur, puis élève à Marburg de l'illustre professeur Bunsen, il fut nommé professeur de physique à l'Institution royale. V. son discours devant l'Association Britannique réunie à Belfast (1874), et ses Conférences scientifiques.

(2) Nous trouvons dans Cicéron l'origine du mot *philosophe* ainsi rapportée : « Ceux qui s'adonnaient aux sciences contemplatives étaient, avant Pythagore, nommés *sages ;* Pythagore leur donna le nom de *philosophes*. Héraclide de Pont qui était disciple de Platon et très-habile homme lui même, raconte ainsi l'histoire : Un jour, dit-il, Léon, qui était roi des Phliasiens, entendit Pythagore discourir sur certains points avec tant de savoir et d'éloquence que ce prince, saisi d'admiration, lui demanda quel était l'art dont il faisait profession. A quoi Pythagore répondit qu'il n'en savait aucun, mais qu'il était *philosophe*

le progrès de l'humanité de tout le temps compris entre cette destruction et la reconstruction des monuments de la philosophie.

Q. — La philosophie antique, privée de la science que nous possédons, avait-elle la même opinion que nous sur l'individualité divine ?

R. — Oui, nous pouvons dire que la raison humaine, dans tous les temps, a proclamé comme une vérité que DIEU INDIVIDU *n'existe pas, et que ce n'est pas à une volonté indépendante et créatrice qu'on peut attribuer l'harmonie universelle.*

DU CONSENTEMENT UNANIME.

Q. — Tous les peuples ont-ils cru en Dieu ?

R. — Non.

Q. — C'est pourtant en déclarant que tous les peuples ont cru en Dieu qu'on tire cette preuve de son existence appelée *le consentement unanime?*

R. — C'est une erreur que les religions ont ac-

(at illum, artem quidem scire nullam, sed esse philosophum) ; et sur ce que le roi, surpris de la nouveauté de ce nom, le pria de lui dire qui étaient donc les philosophes et en quoi ils différaient des autres hommes, Pythagore répondit : Les uns cherchent la gloire, les autres la richesse, mais il y a une troisième espèce d'hommes plus rare, qui, regardant tout le reste comme rien, s'applique principalement à la contemplation des choses naturelles, ce sont ces derniers qui se disent *philosophes (rerum naturam studiose intuerentur : hos se appellare sapientiæ studiosos, id est enim philosophos)* ; c'est-à-dire *amateurs de la sagesse* ; et comme à l'égard des jeux il n'est rien d'aussi honnête que d'y assister sans aucune vue intéressée, de même en ce monde, la profession la plus noble est celle d'une étude qui n'a d'autre but que de parvenir à la connaissance de toutes choses — Cic. *Tusculanes*, V 3

créditée pour servir leur cause. Il y a beaucoup de peuples auxquels l'idée de Dieu n'est jamais venue, sous quelque forme que ce soit (1).

(1) Exemples : William Colenso (évêque de Natal, siége suffragant du Cap), dans son livre *on the Maori races of New-Zealand,* dit que les Maoris qui sont des Néo-Zélandais « n'ont ni doctrine, ni dogme, ni culte, ni aucun mode d'adoration. Ils ne connaissent aucun être qui puisse, à proprement parler, être appelé Dieu. Ils n'ont point d'idoles, ils ne vénèrent ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles brillantes, ni aucun phénomène naturel. »

Dans la nouvelle Guinée, chez les Papous Caraïbes, les Arus sont des naturels simples, très-laborieux, foncièrement honnêtes et qui vivent très-heureux. Ils sont complétement dépourvus d'idées religieuses.

Les Indiens Macas, sur le versant oriental des Indes, n'ont ni temples, ni prêtres, ni idées religieuses, et ne comprennent même pas ce qu'on veut dire, ni à quoi cela peut servir, quand on leur parle de Dieu.

Les Chinois éclairés, chez lesquels les principes philosophiques furent, de bonne heure, en honneur, n'ont jamais considéré leurs idoles vulgaires que comme un moyen d'abuser le peuple ignorant et de le gouverner avec plus de facilité.

Ces exemples, pris parmi les peuples de mœurs vertueuses et douces, et qui pour ignorer Dieu ne se portent pas plus mal, suffisent pour détruire la théorie du consentement unanime.

Darwin écrit d'ailleurs : « Nous ne découvrirons jamais que les Fuegiens croient à quoique ce soit de ce que nous désignons par Dieu, ou pratiquent un rite religieux ; et Jemmy Button, avec un juste orgeuil, avait résolument soutenu qu'il n'y avait point de diables dans son pays. Cette dernière affirmation est d'autant plus remarquable que, chez les sauvages, la croyance aux mauvais esprits est beaucoup plus répandue que celle aux bons.... Le sentiment de la dévotion religieuse est très-complexe, il se compose d'amour, d'une soumission complète à un supérieur mystérieux et élevé, d'un fort sentiment de dépendance, de crainte, de révérence, de gratitude, d'espoir pour l'avenir, et, peut-être, d'autres éléments. Aucun être ne saurait éprouver une émotion aussi complexe sans être parvenu à un degré au moins modéré des facultés morales et intellectuelles. Nous remarquons néanmoins quelques rapprochements éloignés de cet état d'esprit dans l'amour profond qu'à le chien pour un maître..... Il n'y a pas de preuves que l'homme ait été primitivement doué de la croyance relevée de l'existence de Dieu. Il y a, au contraire, des démonstrations concluantes fournies, non par des voyageurs de passage, mais par des hommes ayant longuement vécu avec les sauvages, qu'il a existé de nombreuses races, et qu'il en existe encore, qui n'ont aucune idée d'un ou plusieurs dieux, et n'ont pas dans leur langue de mots pour en exprimer l'idée. »

DES DIVINITÉS.

Q. — Chez les peuples qui ont des dieux, la divinité revêt-elle toujours un caractère humain ?

R. — Non, la plupart des divinités sont plutôt l'emblème d'un élément naturel.

Q. — Prenez un exemple.

R. — Nous pouvons prendre pour exemple le culte rendu au Soleil. Les Incas, qui dominèrent au Pérou (1), avaient entouré de beaucoup de splendeur le culte qu'ils rendaient à l'image de l'astre du jour, et Manco-Capac (2) qui subjugua le Pérou et le soumit à ses lois passait pour le fils du Soleil. Le culte de Phœbus-Apollo ou Soleil est un des plus beaux de la Grèce antique et de Rome. La plupart des peuples de l'Afrique adorent le Soleil. Le Soleil est le grand principe vivifiant, c'est la plus grande, la plus éblouissante expression de la Nature, voilà pourquoi on l'adore.

Q. — Certains peuples n'ont-ils point divinisé toutes les forces et les formes de la nature ?

R. — Oui, les grecs, et, d'après eux, les romains.

---

(1) Les Incas dominaient encore au Pérou lorsqu'on découvrit l'Amérique ; ce furent les européens qui détruisirent ce peuple, peu à peu. Marmontel a écrit sur les Incas un roman poignant.

(2) Manco-Capac est le fondateur de la monarchie des Incas. Il vint, avec sa femme Mama Aello, probablement du Mexique, soit au XI[e] siècle, soit plutôt au XII[e]. Les lois qu'il fit punissaient de mort l'homicide, le vol et l'adultère ; elles punissaient l'oisiveté. Il eut pour successeur son fils Singhi Roca. Le dernier roi du Pérou fut Manco-Capac II qui périt en se défendant contre Almagro et Pizarre.

Q. — Quel nom donne-t-on au culte constitué par l'ensemble de ces divinités ?

R. — On nomme ce culte le Panthéisme.

DU PANTHÉISME.

Q. — Qu'est-ce que le PANTHÉISME ?

R. — Le Panthéisme (1) est la confusion de la Nature avec Dieu.

Q. — Confondre Dieu avec la Nature, n'est-ce point une doctrine que la révélation (2) a détruite ?

R. — La révélation ne se prouvant pas ne se discute pas ; c'est une chose qu'on admet, ou qu'on nie ; elle ne pouvait donc détruire ce qui se base sur des faits probants.

Q. — Les religions qui s'appuient sur la révélation sont-elles exemptes de panthéisme ?

R. — Non. Elles en sont entachées. Saint-Paul (3),

(1) *Panthéisme* est un terme qui, si on en croit Littré, aurait été créé vers 1700 par John Toland, philosophe anglais. Ses étymologies sont *Pan*, et *Panthée*, figure réunissant les pouvoirs et les attributs des différentes divinités V. les notes.

(2) Révélation, c'est-à-dire directement apprise, la religion que Dieu a, de sa personne, dictée aux hommes. L'autorité de la religion chrétienne est fondée sur la révélation. Doctrine, principe, culte, enseigné par Dieu même.

Dans l'antiquité déjà il s'était trouvé quelques personnes qui prétendaient être en communication avec des dieux.

Dieu apparaît et parle au Sinaï. Son fils vient lui-même parler aux hommes

Quand on dit la révélation, on entend la religion chrétienne ; quand on dit les trois révélations, on entend les trois religions qui s'appuient sur les instructions directes données par Dieu et qui appartiennent au même tronc : la judaïque, la chrétienne et la musulmane.

(3) St-Paul : « En Dieu nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes. » V. la note St-Paul.

l'Apocalypse, les livres ascétiques, sont pleins du néant de la créature en soi et du *tout* être divin.

Q. — Les pères de l'Eglise renferment-ils des passages que l'on puisse dire inspirés par les idées panthéistiques ?

R. — Oui. Il suffit d'ouvrir le premier livre venu des pères de l'Eglise, de lire les écrits de Bossuet (1) et de Fénélon (2), pour y trouver maints passages que Spinoza (3) eut signés.

Q. — Comment le panthéisme a-t-il pu transpirer à travers la révélation ?

R. — Parceque la révélation est basée sur une foi aveugle et irraisonnable, et que, du moment où on veut raisonner de Dieu, fut-il révélé, il faut entrer forcément dans le panthéisme.

---

(1) Bossuet, V. plus loin.

(2) Fénelon, prélat Français, né en 1651, mort 1715. — V. *Réfutation du système de Malebranche sur la Nature et la Grâce ; Explication des maximes des Saints* (ouvrage qui fut condamné par la Congrégation des cardinaux du Saint Office) ; et les *lettres spirituelles*.

(3) Spinoza, né le 24 Novembre 1632 à Amsterdam, mort à La Haye en 1677. Il était israélite. Il rejeta bientôt les doctrines rabbiniques, et ses aptitudes philosophiques jaillirent à la lecture de Descartes dont la méthode influence toutes les productions du philosophe batave. C'est d'accord avec ce maître qu'il présuppose que la substance est ce qui est en soi et ce qui est conçu par soi (*per substantiam intelligo id quod in se est et per se concipitur*). Tout est substance, la substance revit des modes. Une loi éternelle lie les modes à la substance, l'attribut et le mode se confondent, c'est la réalité, c'est Dieu. Tout procède de Dieu, Dieu procède de Tout.

Séparer Dieu de la Nature, c'est séparer la cause de l'effet, séparer la nature de Dieu, c'est séparer l'effet de la cause ; or, l'effet et la cause s'appartiennent, il n'y a point d'effet sans cause ni de cause sans effet. L'homme est un mode parfait de Dieu, l'entendement, la volonté, la conscience, sont des abstractions de la pensée de l'homme. Ce qui se détruit dans un corps est son étendue finie, mais le reste se conserve dans l'éternité. — Étudiez surtout l'*Ethique* et *de l'Ame*.

Q. — Nous ne devons donc pas aborder la discussion de la révélation?

R. — Non. Chacun est libre de croire ce qui lui convient (1); mais, nous, nous n'avons pas plus à nous attacher à la révélation qu'aux miracles, nous l'écartons, et, dans l'étude de Dieu, nous nous plaçons résolument dans le domaine panthéistique où la discussion est seule possible.

Q. — Nous retournons alors, purement et simplement, à l'antiquité grèco-romaine?

R. — Non.

Q. — Etablissez-vous donc une différence entre le panthéisme ancien et le panthéisme moderne?

R. — Oui.

Q. — Définissez le panthéisme ancien.

R. — Voici la définition qui nous en est donnée par Pierre Leroux (2) et Jean Reynaud (3) : « Il existe un être un, inconditionnel, absolu, nécessaire,

(1) Nous ne disons pas que toutes les convictions commandent le respect, parcequ'il y en a qui ne sont pas du tout respectables. Il peut y avoir des personnes parfaitement convaincues qu'en tuer ou brûler d'autres qui ne pensent pas comme elles est une œuvre louable et sainte, c'est une conviction que nous ne respectons pas. Et, parmi les croyances que nous respectons, nous devons encore faire une différence entre ce qu'elles sont et ceux qui les pratiquent. Ce sont plutôt ceux qui les pratiquent que nous respectons parceque nous les plaignons comme des individus malades ou qu'un défaut de conformation empêche de suivre la droite raison.

(2) Pierre Leroux, philosophe et économiste contemporain (né à Paris en 1798). — V. *de l'humanité, de son principe et de son avenir*, et ses articles encyclopédiques.

(3) Jean Reynaud, philosophe français contemporain. — V. Ses articles dans l'*Encyclopédie nouvelle* et autres recueils.

éternel et sans limites, qui est l'être de tous les êtres qu'on peut imaginer ou comprendre. Ceux-ci peuvent être appelés les modes particuliers de l'être universel; ils sont les produits de la force, les aspects de l'essence, les formes de la vie, de ce seul être sans nom en qui leur essence est relative et absolument fondée. »

Q. — Comment entendez-vous aujourd'hui le panthéisme ?

R. — Il est un tout, le tout des forces, le tout des êtres, le tout des formes, qui est Dieu; il ne donne pas, il reçoit; il ne constitue pas, il est constitué. Il n'est ni une force, ni une forme; par lui-même il n'est que néant. Il n'est pas plutôt tel objet que tel autre, mais l'ensemble des objets et des mondes dans l'infini.

DES SECTES PHILOSOPHICO-SCIENTIFIQUES.

Q. — Le panthéisme est-il d'accord avec nos connaissances scientifiques ?

R. — Oui.

Q. — Il n'est cependant point admis par nos deux principales sectes philosophiques, celle des *positivistes* et celle des *matérialistes?*

R. — Il est vrai, mais c'est par exclusivisme de secte.

Q. — Expliquez-vous.

R. — Nous allons d'abord prouver que les positivistes et les matérialistes sont, au fond, les mêmes.

Q. — De quel façon l'entendez-vous?

R. — C'est-à-dire que la distinction qui existe entr'eux est trop subtile pour qu'elle puisse nous empêcher de les confondre.

Q. — Quelle est cette distinction.

R. — Voici : le positiviste dit : « Le matérialiste (1) a tort (par exemple) *d'affirmer* que Dieu n'existe pas, je me contente de dire que *je n'en sais rien*. Je crois tout ce que croit le matérialiste, mais il est possible qu'il existe des choses que mon imagination ne conçoive pas et qu'on ne peut prouver, ou que mon imagination conçoit sans que cependant elle puisse se le prouver à elle-même. » Sur ce qu'il ne peut prouver, le positiviste (2) admet qu'on puisse avoir une foi,

(1) Le matérialiste est celui qui professe le *matérialisme*, système philosophique de ceux qui pensent que *tout est matière et qu'il n'y a point de substance immatérielle*.

(2) Positiviste; de *positif*, sur quoi l'on peut compter, qui est assuré, constant. Le positiviste est celui qui professe la *philosophie positive*, système philosophique émané de l'ensemble des sciences positives; Auguste Comte en est le fondateur; ce philosophe a employé particulièrement cette expression par opposition à philosophie théologique et à philosophie métaphysique. Le positivisme s'appuie sur des faits, sur l'expérience, sur des notions *à posteriori*, par opposition à ce qui s'appuie sur des notions *à priori*

Le positivisme trouve que le matérialisme est une erreur de logique parce que celui-ci cherche à expliquer certains phénomènes qui s'accomplissent d'après des lois particulières à l'aide des lois qui servent à relier entr'eux les phénomènes d'un ordre plus général, ce qui est une sorte d'importation, dans une science plus complexe, des idées appartenant à une science moins compliquée. — V. Littré, *dictionnaire*.

une croyance, aussi sûre pour certains individus que la raison elle-même. La matérialiste n'admet pas que cette foi puisse exister chez l'individu sain, il ne nie et ne peut nier son existence, mais il ne la considère que comme une affection du cerveau qui détourne de certains objets la réflexion et le contrôle. Le matérialiste ne nie pas les cas pathologiques de l'organisme humain. Ses lois rentrent dans le domaine naturel ; dès que quelque fait se produit, il le contrôle par les lois de la nature, et nous ne pensons pas qu'alors qu'un fait se produit, les positivistes croient que cela peut-être par une loi quelconque absolument indépendante de la nature. Le matérialiste et le posiviste conviennent qu'une volonté en dehors de la nature suffirait pour troubler l'univers et en changer l'harmonie. Ils savent que les lois du monde sont régulières dans leurs variations mêmes. En conséquence, nous pensons que les positivistes et les matérialistes ne différent essentiellement que par le nom (1).

Q. — Comment s'accordent ils avec les panthéistes?

R. — Parceque positivistes, matérialistes et pan-

(1) « Les matérialistes pensent que la cause du monde s'explique par la matière ; nous positivistes nous ne savons rien de la cause du monde. Les panthéistes pensent que tout est Dieu ou que Dieu est dans tout ; nous positivistes nous n'en savons rien. Sans doute ces trois opinions ont des points de contact et de coïncidence ; mais le point de départ et la méthode différent. Or, différer par le point de départ et par la méthode emporte, dans les conséquences, des différences graves, nombreuses et qui ne cessent de se développer. » Littré, *lettre à l'auteur.*

théistes se soumettent à cette loi suprême qui a nom la science.

Q. — Comment le panthéiste rallie-t-il le positiviste et le matérialiste?

R. — En leur tenant ce raisonnement : « Votre suprême loi est la science? Oui; Trouvez-vous la science ou la placez-vous en dehors de la nature? Non; Elle est donc dans la nature? Oui; Elle fait, en conséquence, corps avec la nature? Oui; Elle vous prouve l'existence des choses naturelles? Oui; Connaissez-vous quelque chose qui soit ou puisse être en dehors de la nature? Non. Tout peut donc se résumer dans ce terme *Nature*, et vous êtes d'accord avec les panthéistes. »

Q. — Peuvent-ils donc admettre que la Nature soit Dieu?

R. — Sans doute, car ce n'est plus qu'une affaire d'expression. Il suffit qu'ils aient la bonne volonté de prononcer *Dieu* aussi bien que *Nature*, en admettant la synonimie absolue entre ces deux mots (1).

(1) Nous connaissons trop combien lorsqu'on a son siége fait on l'abandonne difficilement, pour croire que nous ramènerons au panthéisme ceux qui ont une autre philosophie. Nous ne faisons donc ici de syncrétisme (système qui consiste à fondre ensemble divers systèmes) que pour convaincre ceux qui sont avec nous qu'aucun n'est, plus que nous, dans un chemin d'absolue certitude, que c'est même nous qui y sommes d'avantage

DE L'AME.

Q. — Qu'est-ce que *l'âme?*

R. — RIEN (1).

Q. — Ce n'est donc point une chose existant dans la nature?

R. — Non.

Q. — Qu'est-ce donc que la distinction entre l'âme et le corps?

R. — La distinction entre l'âme et le corps *est un simple procédé analytique.*

Q. — Qu'entend-on généralement par le mot *âme?*

R. — On nomme âme la pensée indépendante de la matière.

Q. — Cette indépendance peut-elle exister?

R. — Non, puisque tout appartient à l'ordre matériel.

Q. — L'âme ne rentre donc pas dans Dieu qui est tout?

R. — Non, puisque Dieu n'est formé que de ce qui existe et que l'âme n'existe pas.

Q. — Est-il utile d'étudier l'âme?

R. — On ne peut étudier ce qui ne se trouve

(1) *Mens cujus que is est quisque*, dit Cicéron. Dicéarque, qui était péripatéticien, écrivit un gros livre contre l'âme et démontra qu'elle n'était point.

Il nous semble que c'est Broussais qui disait : « J'ai toujours cherché l'âme et ne l'ai jamais trouvée sous mon scalpel. »

pas. L'étude de l'âme, la psychologie, n'est pas une science spéciale, elle est du domaine de la physiologie, ou plutôt il n'y a de vrai que la physiologie. Il y a trois mille ans qu'Aristote a dit que l'examen de l'âme était une partie de la philosophie de la nature.

Q. — Dans l'analyse, qu'entend-on par âme?

R. — La pensée ou intelligence.

Q. — La pensée est-elle matérielle.

R. — Oui.

Q. — Peut-on le prouver?

R. — Oui. Depuis les immortelles expériences de Flourens (1) on sait qu'à la destruction de telle partie des hémisphères cérébraux correspond la suppression de telle faculté déterminée, comme la mémoire, les instincts, le raisonnement, sans que cette destruction abolisse cependant la vie, ni les sensations du toucher ou la puissance de la locomotion (2).

(1) Flourens, physiologiste français, né en 1794. Un de ses premiers travaux fut la *détermination des propriétés du système nerveux, ou recherches physiques sur l'irritabilité et la sensibilité.* Dans ce travail, qui fut l'objet d'un rapport de Cuvier en 1822, l'auteur tendait à prouver que le siège des sensations, des perceptions et des volitions (actes par lesquels la faculté de vouloir se détermine à quelque chose) se trouve dans les lobes cérébraux et que la coordination régulière des mouvements dépend du cervelet. Il publia ensuite : *Mémoire sur les fonctions spéciales des diverses parties qui composent la masse cérébrale ; — Recherches sur les effets de la coexistence de la réplétion de l'estomac avec les blessures de l'encéphale ; — Recherches physiques touchant l'action déterminée ou spécifique de certaines substances sur certaines parties du cerveau ;* — dans ses *expériences sur le système nerveux,* il parvint à isoler les divers phénomènes de l'intelligence, des sensations et du mouvement, et à rapporter chacun de ces phénomènes à l'organe dont il dépend.

(2) Il est utile de lire aussi les travaux du savant anglais Herbert Spencer

DE LA VIE FUTURE.

Q. — La matérialité de l'âme entraînant sa négation, n'y a-t-il point de vie future ?

R. — Non, l'âme ne nous constituant plus une individualité indépendante et impérissable, il n'y a plus de vie future (1).

Q. — Expliquez-nous pourquoi ?

R. — Parceque la vie future, telle qu'on l'entend d'ordinaire, est la reconstitution complète de notre individu. L'âme conserve son jugement et ses souvenirs et autour d'elle vient se reformer le corps. Si l'âme périt en même temps que le corps, il n'y a plus de vie future.

---

sur la structure et les propriétés du système nerveux. — V. de ce physiologiste *principles of biology*. — V. aussi les travaux de Van Beneden, professeur à Louvain.

La Mettrie (dans *l'homme machine*) avait vu ce que Magendie, Flourens Claude Bernard, Vulpian, ont établi, c'est-à-dire que les organes sont absolument indépendants de ce que, en métaphysique, on nomme l'*âme*.

(1) La conséquence immédiate de la croyance à la vie future, c'est le suicide *Si un doute immense, si des affections terrestres n'attachaient pas l'homme à la terre*, s'il croyait véritablement que tout le bonheur est dans la vie future et qu'il n'y en a point ici-bas, il se tuerait immédiatement. Dans l'antiquité, lorsque les philosophes voulurent enseigner la vie future, qu'arriva-t-il ? Après une leçon d'Hégésias sur l'immortalité, ses disciples se tuèrent à Cyrène ; après avoir lu le *Phédon*, Caton se tua ; les premiers chrétiens eurent le suicide sacré. Les « martyrs », qu'on nous cite souvent en exemple, sont morts héroïquement parcequ'ils attendaient la vie future et parcequ'ils étaient dans un milieu propre à les rendre héroïques, dans une folie ou exaltation d'esprit semblable à celle des révolutionnaires qui tombent tous bravement sous les balles. On peut dire qu'aujourd'hui il n'y a plus guère d'hommes possédant la foi religieuse car il n'y en a guère qui n'ait douté et du moment où il y a doute il n'y a plus foi. Aussi personne ne se suicide-t-il pour aller jouir d'une autre vie.

Q. — Cette théorie de la résurrection complète de notre individu ne vous paraît-elle pas absurde ?

R. — Oui, cette théorie est absurde, car si on admet l'immortalité de l'âme, on prolonge tous les ennuis qui ont pu l'accabler sur terre, à moins de lui enlever toute sensibilité ce qui devient odieux. Elle conserve le souvenir, ce qui peut amener les situations les plus désastreuses : un mari, qui, par exemple, aurait eu trois femmes et les retrouverait toutes trois (1). Au point de vue physique, on se demande ce que nous ferions de nos pieds si nous n'avions plus à lutter contre la pesanteur, de nos mains si nous n'avions rien à saisir, de nos intestins si nous n'avions rien à digérer ?

Q. — La récomposition des chairs ne paraît-elle pas également repoussante ?

R. — Oui, quand on se demande de quelle façon il est possible de reconstituer ces lambeaux de chair dévorés par des myriades de vers, tous les gaz que nous avons fourni et qui ont été absorbés (2).

(1) Ceci ne serait point un inconvénient pour un musulman, si le ciel avait des harems, mais pour un chrétien qui retrouverait des chrétiennes imbues d'idées monogames, il y aurait là une félicité insupportable. L'Église eut dû déclarer qu'une seule et unique union pouvait être contractée par l'homme durant sa vie, elle eut évité une grande objection à la vie futare.

(2) Cette reconstitution physique est tellement répugnante que les anciens ne l'avaient point admise. Ils disaient que l'âme était immortelle, mais non le corps. Pour rendre l'âme immortelle ils l'immatérialisaient, mais seulement après la mort. C'est pour cela que les Égyptiens prolongeaient la durée des cadavres, afin que l'existence de l'âme, liée à celle du corps fut conservée et qu'elle ne passât pas si promptement ailleurs. Au contraire les Romains brûlaient les cadavres afin que l'âme, reprenant sa liberté, rentrât tout de suite dans la nature.

Q. — Il n'y a donc point de vie future?

R. — Non, il n'y a pas de vie future, si ce n'est que nous continuons à vivre par nos œuvres. Ce que nous laissons de notre travail, ce que nous léguons de notre pensée, ce que nous semons de notre corps, ce qui s'incarne dans nos enfants après s'être incarné en nous : voilà la vie future (1).

DE LA VIE ÉTERNELLE.

Q. — Sommes-nous des corps isolés dans la nature?

R. — Non, il n'y a rien d'isolé dans le monde et nous sommes rattachés à la chaîne infinie des existences diverses.

Q. — Notre corps ne se détruit donc pas après la mort ?

R. — Non, notre corps n'est pas détruit et rien ne se perd dans la nature.

Q. — Si nous n'avons pas une vie future, notre vie est-elle éternelle ?

R. — Oui, notre vie est éternelle. La destruction n'atteint l'homme que dans sa personnalité.

Q. — Que dit Epicure par rapport aux corps ?

R. — Epicure dit : « Rien ne vient du néant, rien n'y rentre. »

---

(1) *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*, a écrit Virgile

Q. — Comment s'accomplit notre éternité?

R. — Par les décompositions et recompositions successives des corps.

Q. — Ces transformations s'opèrent-elles de notre vivant?

R. — Certainement. « Aucun changement d'aucune espèce » dit Th. Laycock (1) « ne peut se produire ou se continuer dans l'esprit ou dans la conscience, sans qu'une série correspondante de changements ne se produise dans le tissu cérébral. » Il en est de même pour toutes les forces dépensées par les organes et qui sont immédiatement reconstituées. Cela jusqu'au jour où ces forces se dispersent sur l'ensemble des corps de la nature (2).

Q. — Comment un corps se dissout-il et rentre-t il dans l'organisme général?

R. — Lorsqu'un corps organisé est exposé aux influences réunies de l'air, de l'eau, et d'une température relativement élevée, il subit une série de décompositions chimiques dont le terme final est sa transformation en gaz acide carbonique, ammoniaque, azote, en eau, et en quelques composés solides ou gazeux qui représentent des produits

(1) Laycock. — V. les *revues* publiées chez Germer Baillière, à Paris

(2) L'éternité! elle semble toute entière contenue dans ces paroles de Virgile *una avulso non deficit alter* : l'un tombe, au même instant un autre le remplace.

L'épigramme de Léonidas de Tarente, conservée dans l'*Anthologie* est « Infini, o homme, était le temps avant que tu vinsses au rivage de l'Aurore infini aussi sera le temps après que tu auras disparu dans l'Erèbe. »

moins avancés de destruction. Les gaz azote, acide sulphidrique, ammoniaque, et la vapeur d'eau, se répandent dans l'atmosphère ou se dissolvent dans l'humidité du terrain. Plus tard ces composés, ainsi dissous dans l'eau qui baigne le sol, sont absorbés par les radicelles des plantes qui poussent sur ce terrain, et ils servent à la nutrition et au développement de ces plantes. Quant aux gaz qui ont commencé par se disséminer dans l'air, ils retombent plus tard sur le sol, dissous dans l'eau des pluies, et servent également aux besoins de la vie végétale. Absorbés par les racines, l'ammoniaque et l'acide carbonique, dissous dans l'eau qui imprégne le sol, s'introduisent dans les canaux des plantes et contribuent à leur nutrition. Un bœuf vient qui mange l'herbe, nous mangeons le bœuf comme nous mangerons les grains du blé. Ainsi la matière animale n'est pas détruite, elle ne fait que changer de forme, et sous cette forme elle nourrit de nouvelles substances organiques.

Q. — Ainsi la mort, à proprement parler, n'existe pas ?

R. — Non, puisque la mort entretient la vie.

Q. — Comment l'individu mort se relie-t-il à la vie générale, à l'universalité ?

R. — Par l'immense unité de composition de tous les corps vivants de la nature.

Q. — Qu'entendez-vous par cette unité de composition?

R. — Voici l'explication qu'en donne Payen (1) : « Une loi sans exception me semble apparaître dans les faits nombreux que j'ai observés et conduire à considérer sous un nouveau jour la vie végétale. Si je ne m'abuse, tout ce que la vie directe ou simplifiée nous permet de discerner dans les végétaux sous la forme de cellules ou de vaisseaux, ne représente autre chose que les enveloppes protectrices, les réservoirs et les conduits, à l'aide desquels les corps animés qui les secrètent et les façonnent se logent, puisent et charrient leurs aliments, déposent et isolent les matières secrétées. Afin de compléter l'énoncé du fait général, je rappellerai que les corps doués de fonctions accomplies dans les tissus des plantes, sont formés des éléments qui constituent, en proportion peu variables, les organismes animaux; qu'ainsi l'on est conduit à reconnaître l'immense unité de composition de tous les corps vivants de la nature. »

Q. — D'autres sont-ils venus appuyer les observations de Payen ?

R. — Oui, beaucoup de savants (2) sont arrivés

(1) Payen, chimiste français né en 1795. — V. Ses œuvres sur la chimie et principalement ses *Mémoires sur les développements des végétaux*.

(2) Principalement les allemands qui ont acquis une véritable supériorité en fait de critique religieuse et de philosophie scientifique. Malheureusement, leurs livres, si abondants en recherches, si savants, sont d'une lecture aride : ils manquent, en grammaire, de syntaxe, et, en logique, de synthèse.

à la notion de l'unité fondamentale de structure de tous les êtres vivants. Schultz (1), Kühn (2), ont accumulé les preuves morphologiques (3), physiologiques et chimiques de l'immense unité de composition de tous les corps vivants de la nature (4).

Q. — Ainsi la mort et la vie, les plantes et les animaux, l'air, la terre, l'eau, le feu, tout se mêle, se confond, ne fait qu'un?

R. — Il y a entre tous les corps de la nature un échange de forces vitales, ou force productrice des changements dans les tissus, qui se développe sous l'empire des éléments, et va, au-delà de la mort, se résolvant en combinaisons chimiques, faire servir ce qui a cessé d'exister individuellement à la vie générale, ne faisant qu'un avec les corps organiques, non-seulement dans le présent, mais dans le passé et dans le futur, ce qui constitue la vie éternelle (5).

(1) Schultz-Schulzenstein, physiologiste allemand, né en 1798. — V. *La nature de la plante vivante;* le *système naturel du règne végétal;* le *nouveau système de morphologie végétale;* et le *système de la circulation considérée dans son développement dans le règne animal et dans l'homme.*

(2) Kühn, chimiste allemand contemporain. — V. *Son essai d'une anthropochimie.*

(3) *Morphologie*, histoire des formes de la matière de la physiologie des corps.

(4) Linnée, le grand botaniste d'Upsal, dit : « La plante vit, l'animal vit et sent, l'homme sent et pense. »

(5) Nous devons signaler en passant combien ces découvertes tendent, jusqu'à un certain point, à appuyer les données de la métempsycose. Malgré Hérodote qui prétend que les idées de métempsycose prirent naissance en Égypte, il est à croire qu'elles vinrent plutôt des Indes où elles sont encore en grande faveur

DE LA NATURE TERRESTRE.

Q. — D'après ce que nous venons de voir, on serait tenté de dire que ce qui est a dû toujours exister; on sait cependant que la Terre et l'homme ont été formés.

R. — Rien ne prouve que la Terre et l'homme n'aient pas toujours existé.

Q. — Comment enseigne-t-on la formation de la Terre?

R. — Des gaz se sont rencontrés; ils formèrent de l'eau qui se vaporisa; à la suite d'une longue élaboration une croûte se forma qui fut le commencement de notre sphère; après maints bouleversements.

---

ainsi qu'on le peut voir dans les *pouranahs*. Ces croyances paraissent avoir été transmises aux grecs par Pythagore et toute l'antiquité est fort entachée de ces doctrines que beaucoup de nos contemporains exaltent encore Pythagore, sans faire l'âme immatérielle, disait quelle se logeait aussi bien dans les plantes que dans les animaux. Toutes les métamorphoses d'Ovide sont des chants de la métempsycose, et elle transpire dans les vers d'un autre grand poëte latin, Virgile; ainsi, dans l'Enéide, ce dernier voit les âmes ne se perdre que dans le fleuve d'oubli :

Animæ, quibus altere fato
Corpore debentur. Lethæi ad fluminis undam
Securos latices et longa obtivia potant.

Tout change et rien ne meurt, voilà ce qui est certain pour tous. Si les livres des hébreux ne contiennent pas de traces de métempsycose, c'est qu'ils ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme, mais la métempsycose apparait aussi tôt que le Christ arrive, et le Christ n'est pour une grande part du peuple juif, que la réincarnation de l'âme de Jean le Précurseur; Jésus lui-même est obligé de condescendre à ces idées, et il se donne comme la réincarnation de l'âme d'Elie : « Je vous le dis, Elie est déjà venu et ils ne l'ont pas reconnu. » Mahomet détruit chez les arabes la croyance à la métempsycose. La biologie (science des êtres) moderne la fait presque revivre avec autorité, au point de vue de la matière.

cette croûte refroidissant suffisamment, une plante, algue ou fougère apparut : la Terre existait.

Q. — Y a-t-il une autre théorie que celle-là ?

R. — Oui, celle de Davy (1). D'après lui, la Terre aurait toujours été un noyau solide sur lequel des influences gazeuses auraient déterminé, à des époques différentes, les changements survenus à sa surface.

Q. — En somme, on ne sait pas à quoi s'en tenir sur la formation de notre globe ?

R. — Non.

Q. — Croit-on qu'il aura une fin ?

R. — Les géologues admettent que la Terre pourrait être brisée dans un cataclysme céleste et ne former plus que des astéroïdes (2).

Q. — Admettez-vous que la Terre ait eu ce commencement et puisse avoir cette fin ?

R. — Non, puisque cela est loin de nous être prouvé.

Q. — Comment l'homme, d'après la théorie de la formation, serait-il venu sur la Terre ?

---

(1) Humphry Davy, chimiste anglais, né 1778, mort 1829. C'est lui qui, après avoir aspiré du protoxyde d'azote, dit gaz hilarant, s'écriait : « Rien n'existe que la pensée : l'univers ne se compose que d'impressions, d'idées de plaisir et de souffrance. » On peut lire de lui *La consolation ou voyage ou les derniers jours d'un philosophe*, rêveries étranges, faites au milieu des ruines de Rome, sur les transmigrations des âmes.

(2) Platon, dans le *Timée*, fait dire au prêtre de Saïs, parlant à Solon : « Les mouvements que font les astres autour de la Terre peuvent amener, à de longs intervalles de temps, des catastrophes où tout ce qui existe sur notre globe serait détruit par le feu. »

R. — Quand l'aigue, ou la fougère apparut, ou la mousse, qui représentent l'organisation végétale à l'état rudimentaire, il ne tarda point à se former un être moitié végétal, moitié animal, un zoophyte (1) ou animal inférieur, mais contenant néanmoins le germe de l'organisme animal. Cet embryon se perfectionnant, il acquit des commencements de facultés ; si au sentiment cet embryon joint peu à peu la conscience, la volonté, le jugement, quand il est parvenu à s'incorporer dans le mammifère, il a traversé une longue série de corps en passant de l'inférieur dans celui qui était immédiatement supérieur, suivant l'échelle ascendante du perfectionnement organique. On arrive ainsi au singe, et les récents travaux de Vogt (2), Bückner (3), Huxley (4),

(1) Ou polype.

(2) Vogt, naturaliste allemand, né à Giesen en 1817.

C'est un de ceux qui, avec raison, se sont montrés les redoutables adversaires de l'intervention de la religion dans la science. — V. *Science et superstition ; recherches sur les sociétés d'animaux ;* les *leçons sur l'homme ;* les *microcéphales ou l'homme singe.*

(3) Bückner, naturaliste et philosophe allemand contemporain. C'est certainement lui qui a le plus osé pour l'édification de la philosophie rationnelle, c'est-à-dire basée sur la science. Ses œuvres ont eu un retentissement immense et justement mérité. En dehors de ses nombreux articles de physiologie répandus dans les revues, il faut lire : *Force et Matière, Esprit et Nature, Science et Nature.*

(4) Huxley, né en 1825, à Ealing (Middlesex), médecin civil, attaché à des missions d'exploration dans les mers du Sud, professeur d'histoire naturelle à l'école des Mines (en remplacement d'Edward Forbes). Ses investigations se sont étendues à toute la série du règne animé, depuis le *bathybiris* jusqu'à l'homme.—V. *Man's place in Nature* (de la place de l'homme dans la Nature.) —V. Aussi, la *base physique de la vie* ou *le protoplasma, On the physical Basis of life,* dans lequel il dit en substance : Que peut-il y avoir de commun entre

Broca (1), et surtout de Darwin (2), qui ont com-

ce lichen aux vives couleurs et le peintre qui le regarde ? pensez au champignon microscopique, à cette particule invisible, ovoïde infinitésimale qui trouve assez d'espace pour se développer par millions dans le corps d'une mouche, et passez de là au pin géant de la Californie, plus haut que les flèches des cathédrales, au figuier d'Inde qui couvre plusieurs acres de son ombres épaisse, ou encore à la monstrueuse baleine. Quel lien rattache la fleur que la jeune fille a posée dans ses cheveux au sang qui circule dans ses veines? « Ilé bien, il y a une triple unité de force, de forme et de composition, qui relie tous ces êtres si disparates. La nutrition, la croissance, la reproduction, la contractilité leurs sont communes. L'unité structurale des corpuscules cellulaires se révèle d'un bout à l'autre de la série. Tous les êtres vivants se composent, chimiquement, de carbone, d'hydrogène, d'oxigène et d'azote: c'est ce que nous appelons le *protoplasma*. Ils vivent tous à la condition de perdre à chaque usage de leurs forces et de réparer continuellement leurs pertes. Chez l'orateur qui parle, il se résout autant d'acide carbonique, d'eau et d'urée qu'il déploie d'éloquence.» Les phénomènes de la vie sont les propriétés du protoplasme. Le protoplasme est le même dans tous les corps de la nature. — V. Enfin les sermons laïques, *lay sermons*, recueil des conférences. — V. La note Pythagore.

(1) Broca, chirurgien français contemporain. — V. *Instruction générale pour les recherches anthropologiques.*

(2) Darwin, naturaliste anglais contemporain, auteur du célèbre ouvrage de *l'origine des espèces par voie de selection naturelle*. Il se posa durant vingt deux années le problème de l'origine des espèces avant que de produire, en 1850, son livre fameux *The origin of species*. Supposez, pour vous rendre compte de sa théorie, des frères et des sœurs : ils ne sont point exactement semblables les uns aux autres. En tout ou en partie, ils sont différents. Quels sont donc les changements intérieurs ou extérieurs qui font que les descendants de mêmes parents peuvent être classés en espèces différentes ? Si une difformité existe chez un enfant, ne peut-on faire accroître cette difformité en l'accouplant à un autre individu qui la possède aussi ? Cette difformité sera-t-elle doublée dans le produit, moins les causes indépendantes qui peuvent produire la variété ? Darwin a beaucoup expérimenté sur les pigeons, et il a montré que si, par exemple, on avait obtenu des pigeons à jabot (pouter c'était parcequ'on avait accouplé ceux qui, les premiers, avaient eu cette difformité qui s'était reproduite plus accentuée chez les descendants. La méthode dite *in and in* chez les anglais, était aussi une justification de ce que Darwin a nommé *sélection*. Mais si l'homme arrivait à des résultats déterminés par une suite de petits changements et d'additions, la nature, elle, pouvait-elle opérer la sélection ? Oui, répond Darwin, car le nombre des êtres vivants dépasse de beaucoup ceux qui peuvent subsister. En conséquence, à une époque quelconque de leur vie il doit y avoir lutte pour l'existence, et comme nous sommes en présence de variétés infinies présentant des conditions de force inégales, les variétés les plus compétentes à lutter avec les conditions extérieures sont celles qui ont pu résister et vivre. La fraction triomphante se livre à la reproduction, et elle transmet, quoiqu'à des degrés différents les

paré le squelette du singe avec celui de l'homme primitif, étudié la forme du crâne, les lignes servant aux insertions musculaires, la mâchoire, etc., ces travaux ont établi la parenté du singe avec l'homme, qui est la plus haute expression de la nature terrestre.

Q. — Nous descendons donc du madrépore et du singe ?

R. — C'est possible, et cela n'a rien de choquant, mais ces théories ne sont point encore appuyées d'assez de preuves.

Q. — Quelles objections soulèvent-elles ?

R. — La première objection que ces théories soulèvent est que, pour que le germe animal sortit, pour ainsi dire, du néant, il faudrait que la génération spontanée fut prouvée et elle ne l'est point ; on ne connaît pas le passage de la matière inorganique à la matière organique ; la deuxième objection est que le passage de l'invertébré au vertébré (de l'huître au goujon), dans l'échelle des êtres, n'est point trouvé; la troisième objection est que, si l'homme descend du singe, il est bien étonnant, puisqu'il y a encore des singes anthropomorphes, que cette transformation

qualités qui lui ont permis de se maintenir. La lutte recommence encore. Ce sont toujours les mieux doués qui triomphent, et l'addition des perfectionnements favorables à l'individu est de plus en plus rigoureusement effectuée. La *sélection naturelle* « agit par conservation et accumulation de légères modifications obtenues par l'hérédité, et dont chacune est favorable à l'être préservé. » Cette théorie serait difficilement réfutable si elle ne présentait certaines lacunes qui, du reste, pourront être comblées un jour. — V. *de la descendance de l'homme et de la sélection sexuelle*.

n'ait pas lieu sous nos yeux; enfin on doit se demander pourquoi l'échelle des êtres s'arrête à l'homme qui est un être si imparfait encore (1).

Q. — Nous avons jusqu'à présent rejeté la plupart des systèmes, auquel nous arrêterons-nous donc?

R. — A celui qui affirme l'éternité des choses existantes.

Q. — La terre a-t-elle toujours existé?

R. — Oui, la terre a toujours existé.

Q. — La terre se modifie-t-elle?

R. — Oui, elle se transforme chaque jour sous nos yeux.

Q. — Admettez-vous l'éternité des espèces?

R. — Oui.

Q. — Cependant il en est qui disparaissent?

R. — Elles sont remplacées par d'autres, formées des matériaux détruits, qui prennent leur lieu et place.

1) Il existe une école philosophique peu nombreuse qui a parfaitement saisi tout le poids de cette objection : l'homme est imparfait, il est impossible qu'un être tel que lui forme l'échelle des êtres, ni qu'on lui accorde de s'éterniser dans sa forme et dans son intelligence terrestre. Cette école qui remonte peut-être à Montaigne, mais certainement à Fontenelle, nous a appris (ce qu'on peut retrouver aussi dans l'antiquité, notamment dans la philosophie pythagoricienne et la platonicienne), que la vie de l'homme se continuait dans les astres. Selon elle les molécules de l'âme humaine, substance éminemment volatile, montent jusqu'en l'atmosphère des sphères célestes, et l'homme vole de monde en monde dans l'infini, s'améliorant toujours, et éternel comme les mondes, puisque Laplace a démontré que les lois qui semblaient annoncer la fin du monde, étaient celles, au contraire, qui en garantissaient la durée. — V. sur ces sujets le livre de Jean Reynaud *Terre et Ciel*, si sublime, surtout dans ses trois premières parties; V. aussi les théories de Camille Flammarion.

Q. — Les espèces sont-elles isolées?

R. — Non, parcequ'aucun corps n'est isolé dans la Nature, toutes les espèces se relient sans pour cela procéder toujours l'une de l'autre, les espèces et les mondes selon leurs lois se relient entr'eux, et mondes et espèces forment le Tout éternel.

DE LA FOI.

Q. — Religions, philosophies, systèmes physiologiques, nous avons tout ramené à une formule panthéistique, veuillez maintenant nous faire, avec preuves à l'appui, votre profession de foi, déterminez enfin votre système de la Nature, votre Dieu.

R. — Voici :

Première position. — La sphère terrestre est éternelle. Elle se modifie et se transforme tous les jours. Elle doit sa structure à des perturbations locales. Sous nos yeux, les coraux élèvent des îles au sein de l'Océan. La mer se retire dans certains endroits et envahit dans d'autres. Les cours d'eau changent de lit. Les glaciers voyagent et usent les montagnes. Les tremblements de terre bouleversent la surface du sol. De simples accidents causés par l'influence d'un gaz, ou par l'éruption des volcans, comme l'a démontré Davy, ou le passage rapproché d'un astre errant, peuvent changer, comme ils l'ont déjà changée, la géographie de la Terre.

— *Déduction :* La Terre a subi, subit, et subira des transformations, mais elle a toujours été, elle est, et toujours sera (1).

Deuxième position. — 1° Selon la géologie, lorsque les êtres vivants apparaissent, la couche terrestre a, au moins, 10.000 mètres d'épaisseur. L'époque qu'il faut assigner à cette apparition remonte à des millions d'années (2), à une époque si reculée qu'il faudrait une quantité infinie, comme une unité suivie d'un grand nombre de zéros (3), pour en donner une idée qu'on ne pourrait alors se faire plus exactement que celle de l'éternité avec laquelle elle menacerait de se confondre. 2° Les récentes découvertes de la science au cap Horn ont montré des terrains d'alluvion de formation récente exactement pareils et contenant les mêmes animaux que

(1) « La matière change et se renouvelle sans cesse : la forme et la force restent. » Flourens, *Théorie expérimentale de la formation des os.*

(2) Imbus des croyances bibliques, on s'est moqué bien longtemps de ceux qui assignaient à la Terre plus de cinq mille ans d'existence ; longtemps on prit Cicéron à la lettre lorsqu'il s'écrie, de la *divination : contemnamus etiam Babylonios, et eos, qui è Caucaso Cœli signa servantes, numeris et motibus stellarum cursus persequuntur condemnemus, inquam, hos aut stultitiæ, aut vanitatis, aut imprudentiæ, qui CCCCLXX millia annorum, ut ipsi dicunt...* Méprisons aussi les babyloniens et ceux qui, du haut du mont Caucase, étudient les signes célestes et la marche des constellations : taxons de vanité, de folie et de témérité ces peuples qui conservent, comme ils l'assurent, des annales remontant à *quatre cent soixante dix mille ans...*

Pline dit qu'il croit que les lettres assyriennes ont toujours existé : *Litteras semper arbitror assyrias fuisse.*

Aujourd'hui nous sommes bien pres de trouver que ceux-ci sont des sages qui furent traités de fous, et fous ceux que l'on crut sages.

(3) Supposons ceci 1,00000000000000000000000000000000000000000000000000. nous ne comprenons plus ce que peut être cette quantité et nous ne possédons plus de terme pour la désigner.

les terrains de formation ancienne dits secondaires. 3° Agassiz (1) a retrouvé dans le voisinage de la Barbade des exemplaires vivants des pleurotomaria, genre de mollusques qui abondaient dans les mers d'Europe à l'époque oolithique (2) et qu'on croyait disparu depuis cette époque. 4° Les profondeurs de la mer nous donnent des exemplaires vivants d'animaux que les plus anciennes formations sédimentaires nous montrent à l'état fossile. 5° La science n'explique pas suffisamment la succession et la transformation des organismes.— *Déduction :* Absolument comme la Terre est éternelle, les êtres qu'elle renferme sont éternels, bien qu'ils aient subi, subissent ou doivent subir des transformations, animaux ou plantes, et ils ne disparaissent qu'absorbés par une autre espèce, sans que jamais une molécule de quoi que ce soit se perde et ne soit sans servir à alimenter une vie nouvelle.

Troisième position. — En théisme, on admet Dieu éternel, c'est-à-dire un être indépendant, qui n'a jamais eu de commencement et n'aura jamais de fin. Ce Dieu est invisible, impalpable, inconnu, irrationnel. Les sphères, au contraire, nous sont connues, nous les comptons, nous touchons presque à l'infini

(1) Agassiz, naturaliste suisse contemporain. Il a publié de nombreux travaux de paléontologie, partie des sciences naturelles qui s'occupe des débris d'animaux et de végétaux qu'on retrouve dans les anciennes couches du globe.

(2) Œuf-pierre, oolithe, terrains oolithiques, terrains qui sont composés de pierres affectant la forme ovoïde.

des mondes. La Terre, nous lui appartenons, nous y naissons, nous y vivons, nous y mourons. Qu'elle s'applique au Dieu-individuel ou à la Nature, la doctrine des antinomiques de Kant (1) reste vraie : l'espace doit être fini ou n'avoir pas de bornes, or, nous concevons l'espace infini et nous ne concevons pas qu'il ait des bornes (2). — *Déduction* : Il

(1) Kant, mathématicien et philosophe allemand, né, à Kœnigsberg, où il demeura toute sa vie, le 22 avril 1724, mort 12 février 1804. Il menait la même existence régulière qu'il mena toujours quand il publia sa *critique de la raison pure,* raison qu'il définit lui-même ainsi dans la critique du jugement : « La raison pure, c'est la faculté de connaître d'après les principes *à priori;* la discussion de la possibilité de ces principes constitue *la critique de la raison pure.* » Il est nécessaire d'établir quelque chose qui ne soit point fictif et qui retienne l'imagination, prompte aux suppositions irrationnelles, ce quelque chose, c'est la *possibilité* des faits, en général.

La *possibilité* repose sur l'expérience. L'expérience est presque la certitude puisqu'elle conduit à des propositions synthétiques *à posteriori* (synthétique de *synthèse,* application de termes de chimie au raisonnement. La *synthèse* est la reconstitution des éléments en un composé, de même que l'*analyse* est la résolution du composé en ses éléments). Quelle est la morale ? Ce qui donne la forme? C'est l'espace, le temps, et notre faculté de recevoir les impressions ou *réceptivité.*

Kant classe le jugement en quatre catégories (suivant en cela Aristote) qui lui servent à établir que nos connaissances n'ont point une valeur absolue mais seulement relative qui dépend complètement des facultés de l'homme. Le monde extérieur se règle sur le monde intérieur, mais celui-ci ne se règle pas sur celui là. Voilà ce qu'explique le grand philosophe en se servant d'une terminologie ou science des termes spéciale, qui demande, à elle seule, une étude particulière, absolument comme dans Fourrier et autres écrivains.

Dans la *raison pratique,* Kant entend faire dominer ce qui est difficile à résoudre sur ce qui est facile et naturel. Exemple : C'est un devoir pour chacun de conserver sa vie, mais ce devoir est inspiré par l'instinct et n'a aucune valeur morale; le vrai devoir est de ne pas se suicider lorsque la vie vous est à charge et qu'on en a envie.

Kant pense qu'il doit y avoir une vie future et un Dieu, non que cela nous soit prouvé, mais parceque nos aspirations nous portent vers cette croyance. Au fond, la vraie foi du philosophe, il paraît l'avoir exprimée en disant, dans *quelques réflexions sur l'optimisme :* « En regardant autour de moi, muni de ma faible intelligence, je puis me convaincre que le Dieu c'est le Tout, et que chaque partie est bonne en vue du Tout. »

(2) Zénon d'Elée (environ 500 av. J.), qui fut, si on en croit Diogène Laërce,

faut appliquer au monde réel, à la Terre, que nous voyons et dont nous jouissons, la croyance en l'éternité qui, en théisme, s'applique à une fiction.

Foi.

Je crois à l'Univers infini, à la Terre éternelle, à la Nature toute-puissante, je crois que tout ce qui est a toujours été et toujours sera (1), et que la vie est éternelle dans ses variations sans nombre. Je crois que Tout est Dieu. *Aditi* (2).

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

l'imitateur de Socrate, prétendait qu'il n'y a point d'espace. Car, disait-il, si l'espace est le lien des corps, cet espace est lui même dans un autre espace, et le second espace dans un troisième et ainsi de suite à l'infini; donc il n'y a point d'espace.

(1) Les modifications existent dans la forme et l'espèce. En un mot, si le système de Darwin parvenait à ne plus soulever d'objections, le principe serait le *toujours existant* et la forme revêtue l'accident. — V. la note Huxley. — « Ce qui est aujourd'hui, ayant été produit par ce qui fut hier, produira ce qui sera demain, » a dit Littré, *études sur les barbares et le Moyen-Age*.

(2) *Aditi* est la formule panthéistique par excellence. Ce terme est intraduisible exactement, et ce que nous disons du panthéisme peut seul donner idée de sa valeur. Faisons observer en terminant que cette formule est la seule qui puisse s'appliquer à la donnée Maç.·. du Grand Architecte de l'Univers.

II

DE LA RELIGION

DE LA RELIGION

SECTION I

SOURCES. — HISTOIRE. — THÉOLOGIE DE L'ÉGLISE.

DES COSMOGONIES OU ORIGINES DU CHRISTIANISME.

Q. — La science expérimentale était-elle connue des anciens ?

R. — Non, la science expérimentale ne date que d'une cinquantaine d'années.

Q. — La philosophie ancienne était-elle très-avancée ?

R. — Elle était portée au plus haut terme où la raison humaine, livrée à elle-même, puisse atteindre.

Q. — Cette raison humaine avait-elle fait découvrir tout ou partie du domaine scientifique ?

R. — Oui. Les anciens avaient notamment des systèmes astronomiques dont nous demeurons éblouis et qui servirent de base à la plupart des religions.

Q. — Que savaient les Juifs par rapport à notre planète?

R. — On trouve dans la Kabbale (1) des Juifs : « Dans l'ouvrage de Chamnouni-le-Vieux (que son saint nom soit béni), il est donné, par un enseignement étendu, la preuve que la Terre tourne sur elle-même en forme de cercle sphérique; quelques habitants sont en haut tandis que d'autres sont en bas; ils changent d'aspect et de cieux suivant le mouvement de rotation et gardent toujours l'équilibre; ainsi telle contrée est éclairée : c'est le jour, pendant que les autres sont dans les ténèbres : c'est la nuit, et il y a des pays où la nuit est très-courte. »

Q. — Que trouve-t-on à ce sujet dans le Thalmud ?

R. — Le Thalmud de Jérusalem (2) contient, « qu'Alexandre-le-Grand apprit, dans ses conquêtes, que la Terre était ronde; pour cela on le représente un globe en main. »

(1) *La Kabbale* est une doctrine secrète, philosophique et théologique à la fois, qui prit naissance chez les Juifs environ deux cents ans avant notre ère V. Franck, le *Zohar*.

(2) Le Thalmud est une énorme compilation, faite par les rabbins, de toutes les traditions des juifs. Il y a le Thalmud de Jérusalem et le Thalmud de Babylone.

Q. — Que dit Aristote ?

R. — Aristote nous donne des renseignements sur les croyances des différentes écoles : « Tous ceux » dit-il « qui affirment avoir étudié le Ciel dans son ensemble prétendent que la Terre est au centre, mais les philosophes de l'école Italique, autrement appelés les Pythagoriciens, enseignent tout le contraire ; dans leur opinion, le centre est occupé par le Feu, et la Terre n'est qu'une étoile dont le mouvement circulaire autour de ce même centre produit la nuit et le jour. »

Q. — Pythagore avait-il deviné ce système astronomique dont parle Aristote ?

R. — Non, Pythagore (1) avait rapporté ces croyances de ses voyages.

---

(1) Pythagore, né dans l'île de Samos 569 av. J., mort en 470 (pour ces dates, nous ferons observer quelles sont sujettes à contrôle, ainsi que bien d'autres). Le même temps a donc vu se produire Khoung-Tseu, le Bouddha, Pythagore et Zoroastre.

Il ouvrit à Crotone, puis à Sybaris, après la destruction de cette première ville par l'armée de Milon, une école où ses nombreux disciples furent initiés peu à peu à sa doctrine. Le culte qu'il institua se ressentait des religions de l'Orient. Le rite avait ses fêtes mensuelles, ses ablutions, ses sacrifices Pythagore défend l'usage des viandes, il interdit les mollusques et les poissons dépourvus d'écailles ; il organise son culte comme Moïse organise le culte des Hébreux ; à l'exemple des Egyptiens, qui regardaient la fleur de la fève noire et blanche comme la fleur du deuil, il défend l'usage des fèves.

La venue du Printemps est célébrée par l'immolation d'un agneau comme dans la Pâques des Juifs et des Chrétiens (la communion).

Selon Pythagore, la cause primordiale est créée d'elle-même αυτογενής, elle est *un* et *tout*, τὸ ἕν καὶ Παν, et est représentée douée d'un incommensurable mouvement circulaire, perpétuel, dans l'infini des temps et l'espace. Une bulle apparait dans le chaos, mélange d'eau et de poussière, œuf qui se grossit par l'action du temps et prend la forme sphérique du monde, qui se développe de plus en plus, œuf universel, sorti du souffle de l'esprit, qui est Pan, ou Phan, l'émané. Le Phanès, l'apparu, l'Eros générateur, prin

Q. — Que savez-vous des voyages de Pythagore?

R. — Pythagore, doué d'un esprit investigateur, n'avait pu se contenter de la science des grecs demeurant aux bords du Pénée. Il avait été à Babylone où il avait conversé avec les mages (1) et il avait pu apprendre d'eux la position des planètes (2). Dans un voyage en Egypte, il avait été initié aux mystères par le prêtre Pérénitès, comme Orphée (3), avant lui, l'avait été par Ethimon.

---

cipe mâle et femelle à la fois est le premier né qui engendre le feu. La terre se sépare de l'eau, la lumière des ténèbres; la voûte du ciel et les étoiles apparaissent, et Phanès crée le soleil, la lune et les planètes, astres qui sont habités par les esprits.

Dieu est *un* et *quadruple*, il est à la fois créateur, conservateur et rédempteur ; son nom est *quadrinité* τέτρας, c'est l'*Amoun*, le latent des Egyptiens. Comme c'est le plus grand des dieux, Pythagore le nomme Zeus, ou Jupiter. Zeus contient l'éther ou espace (espace ou *monade pure*) principe actif et mâle par excellence qui embrasse et gouverne tout. Zeus est la première unité de la *quadrinité;* la seconde est la matière, principe passif ou femelle, état primordial infini, chaos; la troisième est le temps toujours jeune et trinité parcequ'il contient le passé, le présent et l'avenir); la quatrième enfin, est la nécessité du destin qui embrasse l'espace, la matière et le temps.

Les éléments universels se composent de *monades*, molécules primordiales, ou *atomes*, points géométriques imperceptibles. La source créatrice ne s'est jamais arrêtée, et ce qu'on nomme conservation n'est qu'une création perpétuelle du monde. V. Note Huxley.

Pythagore procédait régulièrement, avec méthode, raisonnant toujours sur les nombres, découvrant que le carré de l'hypothénuse est égal à la somme des carrés des deux autres cotés du triangle. Il avait indiqué des distances entre la terre et le soleil, le soleil et la lune, et les huit planètes, nombre deux fois quaternaire, il avait divisé le zodiaque en quatre cercles correspondants aux quatre saisons, composant l'année égyptienne de 365 jours 1/4.

(1) Les mages étaient les prêtres de Zoroastre. Ils s'occupaient, en dehors de leur ministère, de médecine, de divination et d'astrologie.

(2) V. Charton, *voyages anciens et modernes.*

(3) On ne sait rien de précis sur l'existence d'Orphée, il aurait vécu environ quinze siècles avant notre ère, en admettant que son nom ne soit pas un mythe sous lequel on ait caché sa théogonie ou système de Dieu Mais

et on l'avait admis dans la partie secrète des temples (1) où se donnaient ces grandes représentations cosmologiques (2) consistant en certaines roues mystérieuses que Denys de Thrace (3) et, après lui, Clément d'Alexandrie (4), nous dépeignent comme toujours en mouvement, et que Plutarque (5)

Orphée n'est certainement qu'un mythe, comme Musée, qui réunit les muses ainsi que Panthée réunit les dieux. La doctrine d'Orphée place au sommet *Kronos*, le temps qui engendre *Oether* et *Chaos* (V. plus haut la théorie de l'Ecole sur la formation du globe) ; d'Œther et Chaos il se forme un immense œuf cosmique d'une éclatante blancheur qui contient toute l'essence du monde. Il en sortit, par la suite des temps, le premier né des dieux, Phanès ou Mêtis, principe mâle et femelle qui engendre le cosmos ou le monde. C'était l'être panthéistique par excellence : les parties du monde formaient les membres de son corps, le ciel était sa tête, la terre était ses pieds, le soleil et la lune ses yeux, le lever et le coucher des corps célestes ses rayons ou cornes. Phanès engendre Nix, la Nuit, de laquelle il a des enfants, les Cyclopes et les Titans. La guerre éclate entre ces enfants et le temps donne naissance à Zeus qui, plus tard, se sacrifie lui-même pour renaître sous la forme de Dionysos. — V la note *Pythagore*.

(1) *Adyta Arcana*.

(2) Κοσμος, l'ensemble de l'Univers, — *cosmique* qui appartient à l'ensemble de l'Univers, — *cosmologique, logos*, j'écris, et *cosmos*, univers, science de l'univers. — *cosmogonie*, description hypothétique de la manière dont l'Univers, ou un monde en particulier, a été formé.

(3) Denys de Thrace, grammairien grec qui 100 av. J. accomplit plusieurs voyages; ce fut le plus célèbre disciple d'Aristarque le grammairien, ce savant ou ingénieux critique des poètes de l'antiquité auquel on donna le titre de divin.

(4) Clément d'Alexandrie, né en 250, mort 317. Il dirigea cette école d'Alexandrie dont la fondation est attribuée à St-Marc et qui a eu tant d'influence sur le christianisme. Elevé dans le paganisme, il se convertit, et loin de rejeter la philosophie, il s'en empara et la fit servir autant qu'il put à amener les hommes vers la foi chrétienne. — V. *L'exhortation aux gentils ; le pédagogue ; les stomates*.

(5) Plutarque, polygraphe grec, vécut dans le siècle qui précéda notre ère. En morale, il discute sur le feu et l'eau, la fortune et la vertu. Il se demande « Si les Athéniens sont plus illustres par les lettres que par les armes ? » Pour une chose comme pour l'autre il accumule les preuves pour et contre et finalement il penche toujours à donner raison à la force, aux armes contre la vertu à l'eau contre le feu.

nous dit représenter « le circuit des mondes célestes » (1); plus tard Pythagore retrouva dans les temples de Bel toute cette cour sidérale tournante, figurée, comme nous le dit Philostrate (2), par des globes couleur de saphir supportant les images dorées de leurs dieux recteurs et respectifs. Chez les Perses, il avait pu voir, à Ecbatane, l'immense machine qui frappait de stupeur l'empereur Héraclius (3) et que Cédrénus (4) nous dit avoir été fabriquée par le roi Chosroës (5) pour représenter toutes les conversions des astres, avec les anges qui y président (6). A la suite de

---

En philosophie, son esprit toujours indécis flotte entre la conception du bien unique et les deux principes du bien et du mal, Ormuzd et Ahriman; (V. *Traité d'Isis et Osiris*). Dans son *traité de la superstition*, il semble préférer l'athéisme à la superstition, mais dans un autre traité sur *la doctrine d'Epicure* il préfère la superstition à l'athéisme.

C'est donc un esprit sans consistance par lui-même, mais il accumule tout ce qu'il sait et son savoir est immense. C'est pour cela que ses œuvres historiques ont plus de valeur que les autres et tout le monde a lu *ses vies des hommes illustres*.

(1) Pezzani, *pluralité des existences de l'âme*.

(2) Philostrate, sophiste du IIe siècle de l'ère chrétienne, surtout connu par sa *vie d'Apollonius de Tyane* et ses *vies des sophistes*.

(3) Héraclius, emp. d'Orient, né en 575, mort 641. Il fit une expédition contre Chosroës, roi de Perse, et profita de ce que la mer appartenait aux romains pour faire transporter ses troupes en Cilicie où il ne craignait pas la cavalerie persane, le pays étant montagneux. Il battit Chosroës, brûla Thélarmès (Ourmiah) patrie de Zoroastre. Ce fut dans cette guerre qu'il se rencontra avec les mages. Il revint pour combattre l'invasion musulmane.

(4) Cédrénus, moine chroniqueur du Moyen-Age qui a fait un long tableau de l'histoire d'Orient et a compilé les faits qui étaient parvenus à sa connaissance.

(5) Chosroës, roi de Perse, qui ravagea la Syrie, en 611, la Palestine, en 614, l'Égypte et l'Asie mineure en 616; son fils s'empara de lui et le fit mourir de faim pour terminer la guerre avec Héraclius.

(6) Thalès de Milet et les phéniciens enseignaient à construire une sphère ou un gnomon

ses voyages, Pythagore avait admis sept dieux principaux (1), planètes ou recteurs, que Mercure Trismégiste (2) et Jamblique (3) disaient associés au Verbe pour contenir le monde dans leur sept orbites. C'était là la grande doctrine d'Orphée, et Lucrèce dans son magnifique poëme de la *nature des choses* montra aussi l'infinité des mondes (4).

Q. — Ainsi les prêtres et les initiés avaient, dans l'antiquité, des notions assez exactes du système planétaire?

(1) Le nombre des planètes les plus apparentes de notre système solaire, dont la huitième a été découverte récemment. Ces planètes sont : Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus (et Neptune). — Le verbe est le soleil. — Remarquons encore que Pythagore avait fixé à huit le nombre des planètes.

(2) Mercure Trismégiste, Hermès. D'après M. Egger, on attribue à Hermès Trismégiste ou Mercure toute l'encyclopédie religieuse et scientifique conservée par les prêtres dans les temples, que les Egyptiens disaient monter à 35,525 livres d'enseignement sacré dont Jamblique déclare avoir vu 12,000. M. Egger, ne voit dans les quelques fragments du *Pœmandrès* et de l'*Asclépius* qui nous restent de Mercure que des vestiges des polémiques religioso-philosophiques du IV^e^ siècle de notre ère.

(3) Jamblique, philosophe grec qui vécut dans le III^e^ siècle, adopta les doctrines de Platon et de Pythagore. C'est un des principaux fondateurs de l'éclectisme alexandrin. Il a beaucoup écrit, mais il nous reste peu de chose de lui, sauf son traité *des opinions de Pythagore, sur les Mystères,* et un fragment d'un traité *sur l'âme* (dans Stobée). Il avait avec Plotin et Porphyre recherché les origines de la Trinité chrétienne, et il avait été amené à dire qu'il n'y a qu'un principe unique et immobile ayant au-dessous de lui les causes premières, qui lui doivent leur puissance, et qui sont capables d'engendrer elles-mêmes des êtres, tels que les êtres intelligibles, génies dont l'Univers est plein. On dirait qu'il est influencé par l'algèbre qui vient d'apparaître pour la première fois à Alexandrie. Pour lui, le premier principe est la *monade*, le deuxième la *dryade*, le troisième la *triade*. L'âme est indépendante, elle sent et elle veut, *ses passions et sa volonté sont les conditions essentielles de son existence.*

(4) Lucrèce, poëte romain, 99 ans av. J., déclarait qu'il fallait juger « par l'aspect et la loi de la nature. »

R. — Oui, et l'absence du télescope ne permet d'attribuer ces découvertes qu'à la raison humaine.

Q. — A-t-on beaucoup de preuves de l'existence de ces connaissances?

R. — Oui. En dehors des auteurs que nous avons nommés, on trouve dans presque tous les écrivains de l'antiquité des passages dictés par une véritable intuition du système du monde (1), et les zodiaques gravés sur les monuments égyptiens attesteront de leur granit à tous les âges la science du passé (2).

Q. — Ces cosmologies furent-elles donc ignorées dans les premiers temps du christianisme?

R. — Non, et ce fut pour détruire toute cette science contraire à leur foi que les chrétiens se ruèrent sur les monuments bâtis et écrits de la grande antiquité païenne.

Q. — Quelles preuves avez-vous des connaissances que les premiers chrétiens eurent de la science astronomique des anciens?

R. — Nous voyons que Lactance (3) se récrie

(1) On trouve dans le *Phédon* de Platon que la Terre « n'a besoin ni d'air, ni d'aucun appui pour ne pas tomber, elle se maintient par son propre équilibre dans le ciel, qui l'environne de toutes parts. » On pourrait citer mille autres exemples.

(2) Dupuis, dans son remarquable ouvrage de l'*origine des cultes*, a démontré d'une manière irréfutable que les religions, particulièrement celles d'Egypte, et des figures de l'antiquité, comme celle d'Hercule, ne constituaient, en réalité, que des cosmogonies.

(3) Lactance : « *Hujus erroris originiuem philosophus fuisse quod existimarint rotundum esse mundum.* » Lactance vivait dans le III^e^ siècle de notre ère. Tantôt il paraphrase les écrivains de l'antiquité (comme Cicéron *de*

contre cette « erreur dont on trouve le germe chez les philosophes » que la Terre soit ronde et gravite autour du Soleil. Les pères de l'Eglise déclarent que le nom de « donnée par Dieu » (1), accordé à la doctrine d'Orphée leur paraît digne de ce beau titre (2). Saint Augustin (3) condamne formellement *la croyance aux antipodes comme incompatible avec les fondements de la foi chrétienne.* Avant Pascal (4), le cardinal Nicolas de Cusa (5) écrivait : « Le monde

natura deorum dans *de opificio Dei*, de l'ouvrage de Dieu), tantôt il les combat avec violence, invoquant tour à tour la vengeance divine *(de la mort des persécuteurs*; après que Constantin eut publié, à Milan, son édit de tolérance), et le pardon quand l'Eglise est triomphante et assurée de sa force.

(1) *Θεοδοτον.*

(2) V. le père Kircher, jésuite allemand, né en 1602, mort en 1680, qui s'occupa beaucoup de l'antiquité et des langues orientales.

(3) Saint-Augustin, évêque d'Hippone. Voici le portrait fidèle qu'en trace M. Villemain :

« De tous les pères de l'Église latine, Saint Augustin est celui qui porta le plus d'imagination dans la théologie, le plus d'éloquence et même de sensibilité dans la scolastique. Donnez-lui un autre siècle, placez-le dans une meilleure civilisation, et jamais homme n'aura paru doué d'un génie plus vaste et plus facile. Métaphysique, histoire, antiquité, science et mœurs, Augustin avait tout embrassé. Il écrit sur la musique comme sur le libre-arbitre; il explique le phénomène intellectuel de la mémoire comme il raisonne sur la décadence de l'Empire romain. Son esprit subtil et vigoureux a souvent consumé dans des problèmes mystiques une force de sagacité qui suffirait aux plus sublimes conceptions.

» Son éloquence, entachée d'affectation et de barbarie, est souvent neuve et simple; sa morale austère déplaisait aux casuistes que Pascal a flétris (les jésuites): ses ouvrages, immense répertoire où puisait cette science théologique qui a tant agité l'Europe, sont la plus vive image de la société chrétienne à la fin du IV^e^ siècle *(tableau de l'éloquence de la chaire au IV^e^ siècle).* »

(4) Pascal, V. plus haut.

(5) « *Machina mundi; quosi habens ubique centrum, et nullibi circumferentam.* » Le cardinal Nicolas de Cusa vivait un demi-siècle avant Galilée. La même idée se retrouve dans Rabelais, si toutefois le cinquième livre de Pantagruel est de lui entièrement. En tout cas, ceci se trouve formulé avant

est une machine ayant son centre partout et sa circonférence nulle part, » et il ajoutait : « La Terre n'étant pas centre, ne peut être immobile » (1).

Q. — Le christianisme en détruisant la science antique et en s'implantant dans le monde constitua-t-il un épouvantable recul pour l'humanité?

R. — Certainement. Le christianisme détruisit tout ce que les âges passés avaient amassé pour mettre en la place la nuit et la barbarie du Moyen-Age, et il fit qu'il s'était écoulé vingt-un siècles depuis Pythagore quand apparurent Copernic (2) et Galilée (3).

Pascal : « Allez, amis, en protection de cette sphère intellectuelle, de laquelle en tous lieux est le centre, et n'a en lieu aucun sa circonférence que nous appelons Dieu. »

(1) Anaxagore de Clazomène, de l'école naturaliste d'Ionie, disait que les astres qui remplissaient le ciel n'étaient que des pierres, le Soleil une matière minérale incandescente et la Lune une terre.

Aristarque de Samos qui vivait 280 av. J., écrivit un livre sur les grandeurs et les distances du soleil et de la lune, le mouvement de la Terre, etc., dans lequel il déclare que la Terre est ronde, que le foyer de l'Univers *Εστια* est toujours en mouvement; il mesure la distance de la lune au soleil et explique très nettement la cause des phases lunaires.

Archimède rapporte : qu'il refutait cette opinion des astrologues de croire que le monde est tout petit et la Terre immobile. Il suppose que le soleil et les étoiles sont fixes par rapport à eux-mêmes et que la Terre tourne autour du Soleil dans la circonférence d'un cercle.

Plutarque dit que ce qu'Aristarque enseignait comme une hypothèse fut établi dogmatiquement par Séleucus.

— Il est bon de remarquer ici que, lors des commencements du christianisme, les traditions astronomiques étaient conservées par Posidonius et quelques autres à Alexandrie, Rhodes et Pergame.

(2) Copernic, chanoine de l'église de Frauenbourg dans le diocèse d'Ermeland, demeura trente-trois ans dans la solitude, et fit paraître en 1543, son fameux ouvrage sur les routes parcourues par les corps célestes.

(3) Galilée ! On se demandera, sans doute, pourquoi tant de gloire autour de ces deux noms, Copernic et Galilée, après les exemples que nous avons

DES RELIGIONS ET DES PHILOSOPHIES OU ORIGINES DU CHRISTIANISME.

Q. — Quelles sont les religions qui ont donné naissance au christianisme ?

R. — Principalement les religions de l'Inde et de la Palestine (1).

---

donnés et ceux qui prouveraient encore que l'antiquité, deux mille ans avant eux, dix mille ans peut-être, (car qui saurait préciser les dates de cette antiquité qui recule de jour en jour), avait pensé plus qu'eux ? La persécution a-t-elle grandi à ce point Galilée? Que son nom soit béni toujours puisqu'il a fait revivre, par son propre génie, la science que l'on avait fait disparaître, puisqu'il eut l'honneur insigne de découvrir, ou à peu près, les lois du pendule, l'isochronisme, de répéter, du haut de la tour de Pise, les expériences sur la chûte des corps indiquées par le poète Lucrèce, et d'inventer, presque en même temps que le hollandais Jansen, le précieux télescope qui allait changer en certitude ce qui était resté jusque-là dans le domaine de l'hypothèse.

(1) Le but de cette partie du *catéchisme* est d'établir la vérité historique sur la religion chrétienne et de faire voir qu'on peut lui substituer un système philosophique et moral et rationel. Nous n'avons donc à nous occuper que des religions qui ont exercé une influence indiscutable sur le christianisme. Nous savons parfaitement que la religion n'était, la plupart du temps, que l'enveloppe de systèmes de la nature et qu'elle n'était que pour le vulgaire cette inscription du temple de Saïs : « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera, et le voile qui me couvre, nul mortel ne le soulèvera. » Les initiés avaient soulevé le voile et contemplé Dieu. De même nous déchirons le voile, comme il se déchira dans la Synagogue, et contemplons Dieu, nous aussi. Cependant, nous ne saurions oublier que ce qui exerce peut être l'influence la plus considérable n'est pas la doctrine mystérieuse et savante, mais le culte extérieur, la tradition rituelle, et nous avons à recueillir tout ce qui va produire génétiquement le christianisme. Nous laisserons donc de côté Isis et Osiris et leurs mystères sacrés (V. Plutarque *in libro de Iside et Osiride*), nous écarterons la mythologie, cette grande conception poétique qui inspira (ou qui naquit) les poëmes d'Homère et d'Hésiode (*),

(*) Nous nous servons d'un artifice de style quand nous disons : nées peut-être des poëmes, les poëtes embellissent et reflétent, mais ils inventent peu, ils peuvent fixer, mais on ne crée pas ainsi de toutes pièces un nouveau système religieux ou social. Il faut admettre de préférence qu'ils ont été l'émanation des

Q. — Étudions ces religions.

R. — L'origine de deux religions se perd dans la période antéhistorique : celle du brahmanisme et celle du mazdéisme; une religion est sortie du brahmanisme, le bouddhisme (1).

---

mais non sans jeter quelques regards sur cette sublime antiquité païenne qui ne nous a pas laissé l'exemple d'une persécution purement religieuse. (V. Boullanger, *l'antiquité dévoilée par les usages,* publiée par d'Holbach.)

N'était le cadre dans lequel nous devons nous renfermer et l'ensemble déjà trop considérable des *choses nécessaires* que nous devons envisager, il serait sans doute utile de se livrer à une étude approfondie des religions pour en arriver chronologiquement au christianisme. Nous étudierions alors le dualisme druidique, la plus sublime des inventions religieuses, peut-être, et nous verrions si ce n'est point de la grande Gaule que partirent bien des conceptions auxquelles on a donné l'Asie pour berceau. Nous nous demanderions si les barres droites et les barres coudées des peulvens du monument de Kergavel ne constituent pas la plus ancienne écriture connue, et si les autres monuments de la péninsule armoricaine n'ont pas précédé de cinquante siècles les monuments égyptiens, si l'obélisque de Locmariaker ne servit pas de modèle à celui de Luqsor, si les alignements de Carnac ne fournirent point le plan des allées mégalithiques égyptiennes, le Karnak, temple d'Ammon Knuphis, et si le mastabah est autre chose que le dolmen perfectionné? Les savants répondront ailleurs à ces questions.

En somme : « Le judaïsme fournit le levain qui provoqua la fermentation, mais la fermentation se fit hors de lui. L'élément hellénique et romain d'abord, puis l'élément germanique et critique prirent complétement le dessus, s'emparèrent exclusivement du christianisme, et le développèrent dans un sens fort différent de ses origines premières. » Renan. *Revue des deux Mondes,* 1860. *Questions contemporaines.* — Et qui mit le levain au sein du judaïsme? L'Inde. — « Le génie des Arias ne doit pas être opposé au génie grec : l'un est enveloppé dans l'autre. » Havet, l'*Hellénisme.*

(1) On présume que les religions ont suivi la filière que voici : 1° culte des pierres noires et blanches dont les unes représentent la Nuit et les autres le

---

peuples dont ils employaient la langue. « Il faut donc étudier avant tout les croyances de ces peuples. Les plus vieilles sont celles qu'il nous importe le plus de connaître. Car les institutions et les croyances que nous trouvons aux belles époques de la Grèce et de Rome ne sont que le développement de croyances et d'institutions antérieures ; il en faut chercher les racines bien loin dans le passé. Les populations grecques et italiennes sont infiniment plus vieilles que Romulus et Homère. C'est dans une époque plus ancienne, dans une antiquité sans date, que les croyances se sont formées et que les institutions se sont ou établies ou préparées. (V. le remarquable livre de Fustel de Coulanges, *la Cité antique*). »

Q. — Qu'est-ce que le brahmanisme ?

R. — Le brahmanisme nous offre dans Brahma, un dieu créateur, grand principe, être divin par excellence (1). Les Hindous divinisent la Nature et leur religion est celle que les Aryas, ou hommes vertueux et purs, pratiquent intégralement. Leurs livres sacrés se composent, comme ceux de presque toutes les religions, d'histoires, de légendes, de poésies, et on en nomme le recueil *les Vedâs*. Ils ont un calendrier astronomique (2) qui a dû être rédigé au moins quatorze siècles avant notre ère. Enfin, *les lois de Manou* règlent les devoirs des différentes castes formées par les hommes (3). Le brahmanisme admet : le dogme de la transmigration des âmes qui laisse aux hommes leur libre-arbître et fait résulter de leurs actions les conditions supérieures ou inférieures dans lesquelles ils ont été ou seront placés. L'homme a mené une existence antérieure à celle qu'il mène sur la Terre, où il vient expier plus ou moins ses fautes. Après cette expiation, il subira une transformation nouvelle et son sort sera plus ou moins amélioré.

Jour (les musulmans vont encore baiser la pierre noire de la Kaabah); 2° le culte des animaux emblèmes des Saisons, et un cercle équatorial divisé en 365 dieux. (V. dans la religion chrétienne les traces de ces cultes : St-Jean est l'*Aigle* de Pathmos, Est; St-Luc le *Taureau*, Ouest; St-Matthieu la *Vierge*, Sud; St-Marc le *Griffon*, Nord.) 3° L'époque du dieu générateur inconscient; 4° l'anthropomorphisme ou époque de la divinité douée d'une intelligence libre conçue à l'image de celle de l'homme.

(1) V. Pelletan, *histoire du brahmanisme*.

(2) *Djyotisch*

(3) V. A. Maury, *religions de l'Inde*.

Tous les êtres existants ou ceux qu'a enfanté l'imagination fertile des hindous forment une chaîne continue que parcourt l'âme humaine. Depuis les végétaux jusqu'aux divinités se développe un magnifique panthéisme. « L'âme est l'assemblage des dieux ; l'univers repose dans l'âme suprême ; c'est l'âme qui produit la série des actes accomplis par les êtres animés (1). » Faire des œuvres bonnes en elles-mêmes, être juste, être pieux, s'exercer au bien : voilà ce que le brahmanisme commande. Mais ce côté moral a disparu peu à peu sous l'influence de la caste sacerdotale, pour faire place à une superstition dont la *Trimourti* est le couronnement religieux. Brahma, Vichnou et Siva (2) se réunissent et se confondent. Vichnou, fils de Brahma, se substitue à son père, il a plusieurs *avatars* ou incarnations, sa mission est de sauver l'espèce humaine. Siva est l'esprit qui éclaire et veille (3).

Q. — Qu'est-ce que le christianisme a tiré du brahmanisme?

R. — Le Christ s'est dit le fils de Dieu, il s'est confondu avec son père, et il est mort après s'être incarné dans l'homme, pour la rédemption des hom-

(1) *Lois de Manou*, livre II.

(2) Brahma, Vichnou et Siva sont probablement les dieux de trois religions différentes, ou de trois branches qui se sont réunies au même tronc.

(3) C'est, croit-on, Siva qui apparut en Grèce sous le nom de Bacchus indien ou Dieu de Nysa.

mes; le Saint-Esprit s'est confondu avec le Père et le Fils : ils ont formé la Trinité.

Q. — Qu'est-ce que le Bouddhisme ?

R. — Le bouddhisme fut fondé par Çakyamouni Siddhârtha (1) qui prêcha aux hommes : « une charité infinie, et, partant, le besoin de faire partager aux autres le bonheur goûté dans une doctrine excellente, le prosélytisme et par suite l'accès de la religion offert à tous les hommes de toutes les castes, l'admission au sacerdoce des classes mêmes les plus

(1) D'après Abel Rémusat et Schmidt, Çâkya est le nom de la branche de la caste militaire à laquelle appartenait le jeune prince Siddârtha de Kapilavistu, qui, ayant renoncé au monde fut appelé *Çâkya muni* le solitaire des Çâkyas, et qui, parvenu à la perfection de la science qu'il s'était proposée, prit le titre de *Buddha,* l'éclairé, le savant. Buddha est un titre; Buddha vi buddha, épanoui comme un lotus; quelques uns traduisent buddha par *connaître.* « Çakya ne vint pas, comme les incarnations brahmaniques de Vichnu, montrer au peuple un Dieu éternel et infini, descendant sur la terre, et conservant, dans la condition mortelle, le pouvoir irrésistible de la divinité. C'est le fils d'un roi qui se fait religieux, et qui n'a pour se recommander au peuple, que la supériorité de sa vertu et de sa science. » L'histoire de son mariage nous fournit une idée de la science du Buddha. Il commença par déclarer, contrairement à l'usage où on était de prendre une femme dans sa classe, « qu'il prendrait indifféremment une femme parmi les Brâhmanes, les Kéhattryas, les Vâicyas, ou les Çudras, s'il en trouvait une qui répondit au type de perfection qu'il s'était formé. Le brahmane qui exercait les fonctions de prêtre de famille auprès du roi Çuddhôdana (père de Çakyamuni), fut chargé de trouver la femme accomplie que désirait le prince, et il la trouva dans la maison d'un artisan de Kapilavistu, nommé Dandapâni. En conséquence, le roi Çuddhôdana fit demander sa fille pour le jeune Çâkya. Mais que répond Dandapâni? « Seigneur, le prince a été élevé dans sa maison au sein du bonheur; et de plus, c'est une loi de famille parmi nous que nos filles ne soient données en mariage qu'à celui qui sait un métier, et non à un autre. Or, le prince ne sait aucun métier, il ne sait manier ni l'épée, ni l'arc, ni le carquois, etc. » Le roi s'arrête devant cette objection et Çâkya est obligé de montrer les connaissances qu'il possède dans tous les arts, connaissances dans lesquelles sont comprises celles qui ont trait aux arts libéraux, comme l'étude des vocabulaires antiques (Nighantu), la lecture des livres sacrés des Védas, des Purânas, des Ithâsas, des traités de grammaire, l'explication des termes obsolètes, la lecture, la métrique, le rituel, l'astronomie. » V. plus loin.

méprisées » (1). Çakyamouni disait : « La religion doit être le bien commun de tous » (2). L'organisation bouddhiste remit sa destinée dans les mains de prêtres voués au célibat. Trois conciles se réunirent pour la rédaction des écritures bouddhiques. On vit dans l'apparition de Çakyamouni la réalisation de certaines prophéties et des miracles eurent lieu (3). Le bouddha mit en honneur une vie religieuse et ascétique. Des couvents, des monastères se fondèrent, et ce fut par la pratique des vertus et de la foi que l'homme dut arriver au salut suprême, Nirwanâ, ou absortion de sa nature individuelle en Dieu. Comme déjà dans les institutions de l'Egypte et de la Perse, la confession fut rendue nécessaire pour se laver de toute souillure, et elle s'appliqua

(1) On sait que la loi mosaïste n'admettait au sacerdoce que ceux de la tribu de Lévi, comme les prêtres de Brahma ne se recrutaient, ainsi que les ascètes et autres saints qu'on offrait à la vénération des fidèles, que dans la caste des Brâhmanes. La religion chrétienne s'ouvrit aux gentils, de même que le Buddha ouvrit ses bras aux individus de toutes les castes. Voici un exemple de l'influence qu'exerce la venue du Buddha et sa prédication :

« Un jour, Ananda, le serviteur de Çakyamuni, après avoir longtemps parcouru la campagne, rencontra une jeune fille Mâtangi, c'est-à-dire de la tribu des Tchandâlas, qui puisait de l'eau et il lui demanda à boire. Mais la jeune fille craignant de le souiller de son contact, l'avertit qu'elle est née dans la tribu des Mâtangi, et qu'il ne lui est pas permis d'approcher un religieux. Ananda lui répond alors : « Je ne te demande, ma sœur, ni ta caste, ni ta famille ; je te demande seulement de l'eau, si tu peux m'en donner. » Prakriti, c'est le nom de la jeune fille, devint amoureuse d'Ananda, et mise en contact avec Çâkya qui la persuade adroitement, elle finit par entrer dans la vie religieuse. On peut, comme une preuve de plus de l'influence du bouddhisme sur le christianisme, rapprocher ce passage de celui de Jésus et la Samaritaine, dans l'Evangile de Jean.

(2) V. *Encyclopédie nouvelle.*

(3) V. Burnouf. — *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien.*

aux trois fautes qu'il est possible de commettre : les fautes de pensées, de paroles et d'actions. Attaché au culte de Brahma, le bouddha ne se fit pas dieu, les livres indiens, sanscrits, pâlis, nous le montrent simplement comme un réformateur religieux, mais on figura son image dans les temples et on fit des reliques de ses os (1).

Q. — Qu'est-ce que le christianisme a tiré du bouddhisme?

R. — Le Christ prêcha (quelquefois) une charité infinie ; il chercha ses apôtres dans les dernières classes du peuple et il fit de la religion le bien commun de tous. Les prêtres en sont arrivés au célibat (2). Les Conciles ont fixé le texte des Ecritures. De bonne heure les religieux et les ascètes ont été honorés et sanctifiés. La confession a été instituée. Le Christ ne se donna comme Dieu qu'à la fin de sa carrière, mais auparavant il ne se donnait que comme un réformateur. On figura son image dans les temples et on fit des reliques de sa croix.

Q. — Qu'est-ce que le mazdéisme ?

R. — Une religion qui dut se substituer à une autre puisque Zoroastre proteste contre la divinité multiple. Le mazdéisme apporta au monde deux principes rivaux, le bien et le mal, Ormuzd et Ahriman.

(1) V. article de Littré dans le *National* de septembre 1845.

(2) Les prêtres se sont mariés jusqu'au milieu du XII[e] siècle, longtemps encore après que le Pape Grégoire VII eut ordonné le célibat. V. à la suite.

Les livres *Naçkas* firent connaître aux croyants la pensée et la parole de Zoroastre. « Le fond du Mazdéisme » dit Jean Reynaud (1) « est la lutte constante contre le mal. De là le caractère moral et essentiellement pratique de sa théologie. Cette théologie est aussi très-simple ; elle procède de la définition catégorique du bien et du mal, et, déterminant sur ces principes les lois de l'union des créatures entre elles et avec Dieu en vue de la résistance au mal et de la persévérance dans le bien, elle se conclut par la prophétie de la réconciliation finale de tous les êtres dans une adoration commune. » La religion de Zoroastre est une des plus belles et des plus puissantes de l'antiquité (2). On trouve dans sa liturgie la hiérarchie angélique et ses rapports avec la Terre, le Ciel et l'Enfer, et le dogme eucharistique (3).

Q. — Quel a été l'influence de la religion de Zoroastre sur le christianisme?

R. — Cette influence (4) a produit la hiérarchie

(1) Voir les notes, et l'article *Zoroastre* dans l'*Encyclopédie nouvelle*.

(2) V. Creuzer, *Religions de l'antiquité*.

(3) V. Anquetil Duperron, *Exposition du système théologique des Perses*.

(4) Cette influence s'exerça tout naturellement. Le mazdéisme avait pénétré dans l'Assyrie, a Ninive, à Babylone, et les Juifs captifs dans ces pays avaient fait de nombreux emprunts à leurs vainqueurs. Lorsque les Juifs furent établis en Palestine, ils conservèrent des relations assidues avec les peuples des bords de l'Euphrate. C'est en Perse, en Chaldée, que s'est formé le livre Zend, et que l'idée de l'unité divine se dégage pour la première fois du naturalisme polymorphiste primitif. Les livres Zoroastériques gardent encore la trace du culte polythéiste. La tradition avait dû surtout se conserver dans les classes pauvres et parvenir, par elles, jusqu'à Jésus et à Paul.

angélique et ses rapports avec la Terre, le Ciel et l'Enfer, le jugement dernier et le dogme eucharistique. Après avoir fait Dieu bon et méchant à la fois les chrétiens furent obligés d'inventer un pouvoir rival, Satan, et à la fin Dieu vaincra Satan (1).

Q. — La philosophie chinoise a-t-elle exercé une influence sur le christianisme ?

R. — Oui. Dans le pays où on adore le Dieu Fo, on vit, six cents ans avant notre ère, Lao-Tseu (2) ouvrir la plus brillante époque de la philosophie de la Chine (3). Il préconisa l'anéantissement des passions et même des simples désirs de l'homme qui devait finalement s'absorber dans le *Tao*, esprit ou raison suprême. Un des philosophes les plus grands de l'antiquité, Khoung-tseu (4), lui succéda. De bonne heure,

(1) On a eu recours à bien des inventions fabuleuses pour expliquer l'origine du mal, notamment à la boîte de Pandore, la fable de Psychée, la légende de Prométhée, les tonneaux de Jupiter, le Serpent de la Genèse et le Satan des chrétiens.

(2) Lao-tseu, contemporain de Pythagore. Sa doctrine qui admet le métempsycose conserve beaucoup de partisans. Khoung-tseu lui rendit visite en 517 av. J., mais entre l'ascète privé de toutes les commodités de la vie et un philosophe qui entendait se servir des dons de la nature, l'entente était impossible. V. *Le livre des récompenses et des peines*, traduit par Abel Rémusat.

(3) V. Le *Tao-te-King*, traduit par S. Julien.

(4) Khoung-tseu, encore nommé Koung-sou-tseu, en latin Confucius, naquit la 21e année du règne de Ling-Wang (551, av. J.). Son esprit était si précoce que, dès l'âge de quatre ans, il conversait avec les docteurs (ce que Jésus ne serait pas le premier à avoir fait). Il montra de bonne heure le respect le plus profond pour les lois des ancêtres; il les recueillit, les coordonna et les remit en vigueur.

D'après Khoung-tseu, la terre, le ciel et l'homme forment un grand naturalisme contenu dans le *Tao* ou Raison suprême. On lit dans le *Tchoung-young* (de l'invariabilité dans le milieu) que le mandat du ciel s'appelle *nature rationelle* ou *morale;* la nature s'appelle *droite voie* ou *raison;* le système coor-

cet esprit hardi et doux à la fois rêva de réformer sa nation. Il ne s'entoura pas du prestige religieux, il ne se donna pas comme divin, il se contenta de dire : « Apprenez et réfléchissez, et aimez-vous les uns les autres. » Il se donna comme un ami de la sagesse et de la vertu, et il aida ses contemporains à découvrir dans leur cœur les vérités que la Nature y a gra-

donné de la droite voie et de la raison, s'appelle *doctrine des devoirs* ou institutions *sociales*. L'ordre établi par le ciel, c'est *la Nature ;* ce qui est conforme à la Nature, c'est *la loi*.

Tchou-hi, un des commentateurs de Khoung-tseu, développant les principes du maître, nous déclare que l'homme et les autres êtres produits obéissent chacun à leur propre principe, ou raison d'être, aux lois spéciales qu'édicte leur propre nature; leur action est intrinséque, réside en eux-mêmes et elle est dirigée par la raison naturelle.

Khoung-tseu réduit la morale à cinq lois fondamentales entre les souverains et les sujets, les pères et les enfants, l'époux et l'épouse, les amis et les frères; la morale, c'est la pratique des cinq *vertus cardinales*, la pratique « de l'*humanité*, cette charité universelle qui ne fait exception de personne et qui embrasse tout le genre humain. » Il est permis de punir les coupables, mais il ne faut faire la guerre qu'à la dernière extrémité. Il faut rechercher la vérité, la chercher chez les autres comme en soi, avoir confiance en son prochain de peur de ne pas agir avec assez de sincérité. Dire et faire les choses telles quelles sont constitue la vertu.

L'humanité est le fondement de tout. L'humanité est la première et la plus noble de toutes les vertus.

La piété filiale est une des vertus principales, « la source de l'enseignement, la loi éternelle du ciel, la justice de la Terre, le point d'appui de l'autorité le premier lien social et la mesure de tout mérite. » C'est grâce à elle que l'on peut suivre cette chaîne de cinq vertus qui sont comme les liens de la société : l'humanité, la justice, l'ordre, la droiture, la sincérité. C'est par la pratique de ces vertus que l'homme au lieu de se *dépraver* se *perfectionne* et il faut qu'il se perfectionne sans cesse car nul ne peut-être heureux s'il ne possède les vertus privées.

Législateur autant que philosophe, Khoung-tseu définit les classes de la société ; il recommande la vertu aux empereurs et proclame que le bien et le salut du peuple sont la loi suprême, que la voix du peuple est la voix de Dieu et que les souverains n'ont droit au gouvernement qu'autant qu'ils sont vertueux et capables.

Jamais langage plus élevé, plus digne que celui de ce philosophe, ne s'est fait entendre dans l'humanité.

vées. Il donna une telle impulsion aux idées philosophiques qu'il changea la face de la société. Sa morale est simple, naturelle, conforme à la nature de l'homme, et, depuis vingt-trois siècles, la science et les doctrines de ce maître suffisent à une population de trois cent millions d'hommes (1).

Q. — Qu'est-ce le christianisme a tiré de ces doctrines?

R. — Le christianisme prêche l'anéantissement de l'homme et son absorbtion en Dieu. Jésus entend d'abord épurer le mosaïsme. Il s'attribue un certain nombre des maximes du philosophe chinois (2).

Q. — Qu'est-ce que le christianisme a pu tirer de la doctrine d'Orphée?

R. — Dans la doctrine d'Orphée, Dyonisos est le Dieu ressuscité qui préside au jugement des âmes dans le Hadès.

Q. — De même dans le christianisme?

R. — Jésus ressuscite pour s'asseoir à la droite du père et juger les vivants et les morts.

(1) V. *Histoire de la morale,* par L. A. Martin.

(2) Nous tenons à énumérer, quoique le plus succintement possible, tout ce qui, s'étant produit avant le christianisme, s'est retrouvé dans le christianisme, afin de bien prouver que rien ne lui appartient en propre, mais il se peut que des idées purement humaines, comme quelques-unes de celles de Khoung-tseu, aient été formulées par d'autres en des lieux différents. Nous disons ceci parceque l'influence de la philosophie chinoise sur les peuples de la Palestine n'est point patente comme celle des religions de l'Inde. Cependant la philosophie chinoise était connue aux bords du Gange, et, par le Thibet, elle avait descendu l'Indus. Elle a donc pu apporter son contingent aux idées qui servirent à former la religion nouvelle.

Q. — La doctrine d'Orphée ne fournit-elle point autre chose?

R. — Si; au point de vue rituel, elle avait le service de nuit (1) où se célébrait la passion et la mort du Dieu. Cette cérémonie se terminait par une cène où on coupait le pain, c'est-à-dire l'hostie ou gâteau d'offrande, en même temps qu'on versait du vin en souvenir du Dieu immolé, ce qui se retrouve complètement dans le christianisme, dans le service de la messe.

Q. — Qu'est-ce que le christianisme a emprunté à la philosophie pythagoricienne?

R. — La notion d'une cause primordiale créée d'elle-même ou Dieu, être suprême, principe qui gouverne tout. Dans la théorie chrétienne comme dans la philosophie pythagoricienne, l'âme ne s'incarne pas au moment de la génération, elle n'est pas un produit de l'âme des parents, elle vient de Dieu qui la dépose dans l'homme (2). Cette âme est immortelle, elle sera récompensée ou punie après la mort, et, selon quelle

(1) *νυε νυξ τελεια,* Tryphon, Porphyre et nombre d'écrivains ecclésiastiques, reprochent aux chrétiens d'avoir emprunté l'usage de la cène aux anciens.

(2) Nous devons faire ici quelques réserves. On a longtemps discuté dans l'Eglise, sur ces questions : Dieu a-t-il créé les âmes toutes ensembles, ou les crée-t-il une à une, au fûr et à mesure des naissances? Ce débat est encore pendant, quoique la doctrine de l'élection établisse que ces âmes sont élues de toute éternité ce qui tendrait à faire croire que Dieu a créé les âmes toutes ensembles, et les conserve pour s'en servir au besoin. On n'est pas plus fixé sur cette question : Dieu met-il l'âme dans le corps de l'enfant au moment de sa procréation, ou seulement lorsqu'il voit le jour?

en sera jugée digne, elle jouira de la faculté de s'absorber en Dieu (1).

Q. — Platon a-t-il exercé une influence sur le christianisme?

R. — L'influence peut-être la plus directe et la plus puissante. Une grande partie de ce que Platon (2) émet, est admis sans opposition par l'Eglise chrétienne, et on peut dire hardiment que Platon est le père de sa psychologie (3).

---

(1) V. La note Pythagore.

(2) Platon, né dans la 3e année de la 87e olympiade, mort dans la 108e, (347 av. J.); c'était l'époque où vivaient à Athènes Sophocle, Euripide, Aristophane, Ménandre, Thucydide, Xénophon, Praxitèle. Platon était l'élève de Socrate et le condisciple d'Alcibiade. Socrate comme Khoung-tseu enseignait l'amélioration des hommes, c'est également là ce qu'enseignera Platon, lorsqu'après avoir voyagé quelque temps, il reviendra, influencé par les doctrines de Pythagore, fonder à Athènes son *Académie*.

Le fond des pensées de Platon se trouve au livre VII de sa *République;* il y suppose des hommes enchaînés depuis leur enfance au fond d'un antre, qui voient se dessiner sur un mur, situé en face d'eux, les ombres de tout ce qui passe dans la lumière. Pour jouir de la réalité, il faut briser les chaînes et s'élancer en pleine lumière.

Si notre âme brise ses liens, elle s'élève vers l'âme universelle qui est l'idée du vrai, du bien et du beau dans toute son étendue, l'idée-type, ἰδέαι. L'âme est à l'école dans un corps, elle apprend; un jour, elle se cherche, elle se trouve, et c'est alors qu'elle contemple sa propre essence et jouit du vrai. Les philosophes sont ceux qui vivent dans la contemplation de leur âme. Le corps est plongé dans la corruption, l'âme qui s'en dégage est vertueuse. L'âme a deux parties, l'une supérieure, l'autre inférieure, le sage est celui dont la partie supérieure commande à l'autre.

Ainsi dit-il dans sa *République* où il traite de tout ce qui intéresse l'homme, la femme, le mariage, l'éducation des enfants.

Dans le *Phédon*, il dit que si l'âme est immatérielle elle doit se rendre dans un monde invisible et immatériel, de même que le corps, en se décomposant, retourne à la matière, mais si l'âme n'est pas assez pure, elle retombe sur la terre et se réincarne.

(3) *Spychologie*, étude de ce qui a rapport à l'âme.

Q. — Comment Platon entend-il l'âme ?

R. — Selon lui : « l'âme est entièrement distincte du corps; dans cette vie même, elle seule constitue ce que nous sommes ; notre corps n'est qu'une image qui accompagne chacun de nous ; » « après la mort cette âme sera appelée à rendre compte de ses actions, compte aussi consolant pour l'homme de bien que redoutable pour le méchant. » L'âme est immatérielle, la pensée est de son domaine, elle nourrit le désir de monter vers les sphères supérieures pour jouir de son immortalité.

Q. — Ceci est-il conforme aux doctrines de l'Eglise ?

R. — Absolument conforme.

Q. — Qu'est-ce que Platon pense de l'homme?

R. — L'homme est une âme incarnée dans une matière périssable et haissable, aussi doit-il s'affranchir de ses passions et rentrer en soi pour contempler son âme. Il doit mépriser la richesse, ne rendre jamais injustice pour injustice, ni faire de mal à personne, quelque tort qu'il en ait subi; les affaires humaines ne méritent pas qu'on s'y attache; mais la vertu est bien difficile à obtenir car elle ne s'enseigne pas et vient par un don de Dieu à ceux qui la possèdent (1). La nature mortelle est la cause de tous les maux. C'est elle qui portera toujours « les

(1) C'est la théorie de la grâce d'après les pères, ce que les jésuites ont nommé plus tard la grâce efficace.

hommes à désirer d'avoir plus les uns que les autres et ne fera penser chacun qu'à ses intérêts personnels ; car elle fuit autant la douleur quelle poursuit les plaisirs, sans raison, ni règle ; elle les mettra dans son esprit bien au-dessus du juste et finira par se précipiter dans un abîme de malheurs. » C'est la crainte des dieux (1) qui est le remède efficace contre le mal de la nature humaine. Les dieux sont là qui disent : « Tu porteras soit sur cette terre, soit aux Enfers, la peine due à tes forfaits. » Les dieux sont accompagnés de la justice, toujours prête à châtier les infracteurs de la loi divine. Quiconque veut être heureux doit s'attacher à cette loi et marcher humblement sur ses pas. Malheur à qui se laisse enfler par l'orgueil, à qui les richesses, les honneurs, inspirent de hauts sentiments de lui-même, et qui est dévoré de désirs ambitieux au point qu'il pense n'avoir besoin ni de maître, ni de guide, et qu'il se croit en état de mener les autres : les dieux l'abandonnent à lui-même. Ainsi délaissé, il se joint à d'autres présomptueux comme lui, secoue tout frein et sème le trouble partout. Pendant quelque temps il paraît quelque chose aux yeux de la multitude ; mais bientôt la justice divine tire de lui une vengeance éclatante : il finit par se perdre sans remède, lui, sa

(1) Mettez *dieu* à la place de *dieux*, et vous croirez lire un auteur chrétien en voyant ces passages des *Lois*. Saint Augustin, du reste, a lui-même reconnu que les platoniciens avaient fort peu à changer pour être de vrais chrétiens : *Paucis mutatis verbis atque sententiis christiani fierent (de civ. Dei)*.

famille, sa patrie. L'homme n'a qu'à maudir sa chair et à se servir de l'unique moyen qu'il ait de se faire aimer de Dieu, qui est de faire tout son possible pour lui ressembler (1).

Q. — Ce langage peut-il être tenu par l'Eglise?

R. — Ce langage est littéralement celui que tient, tous les jours encore, l'Eglise chrétienne (2).

(1) Ces paroles ont été mises textuellement dans la bouche du Christ.

(2) « Le christianisme tire les conséquences des prémisses posées par le stoïcisme et la philosophie. » Proudhon : *De la justice dans le Rév. et dans l'Eglise.* -

Nous devons nous étendre d'avantage, au moins en note, sur l'hellénisme qui a contribué peut-être autant que toutes autres philosophies ou croyances à la fondation du christianisme. Sans doute aucun philosophe n'eut plus que Platon cette influence considérable qui modifia totalement le caractère hébraïque du nouveau culte, mais toute la philosophie grecque a contribué à ce changement. Il est probable que la poésie d'Homère s'inspira du Rig-Véda, mais ce fut lui qui nous révéla, avec Hésiode, cette religion grecque qui nous représente le mal introduit sur la terre par *une femme pétrie avec de la glaise*. Phérécyde de Cyros est le premier qui ait écrit sur la nature de Dieu. Athènes a eu ses saints-sépulchres d'Adonis et ses excommunications. Les mystères de Samothrace ont la confession au prêtre. C'est la révolte des Titans qui devient la révolte des anges. Ce sont les dieux des vices qui deviennent des diables chez les chrétiens. Les Rhapsodes sont des prédicateurs poétiques. Socrate est un novateur comme Jésus. Les socratiques, Platon, sont les véritables pères de l'Eglise. C'est dans Platon que l'Eglise commence à condamner le théâtre, le plaisir et la volupté. C'est Platon qui rêve, dans sa *République* et ses *Lois, d'organiser le sacerdoce et le pouvoir spirituel.* Disons-le, il constitue presque la compagnie de Jésus dans son livre septième de sa *Rép.* Il est intolérant. Dans Aristote, le théisme achève de se constituer dans la philosophie grecque; c'est là qu'il acquiert son expression dogmatique. Diogène ouvre la voie aux ascètes. Ptolémée Philadelphe et ses *pompes* ou processions dans lesquelles figuraient, comme dans celles de Dyonisos, des statues, des bannières, des objets d'art, d'or, d'argent, tout un peuple précédant 20,000 cavaliers et 150,000 fantassins, ouvrait le chemin aux processions chrétiennes. Epicure qui construit le monde d'atomes, professe, comme les stoïques, le mépris de la douleur et de la mort et rêve l'homme-dieu. L'école de Pyrrhon, celle des *chercheurs* ou *sceptiques,* qui a quelques points d'analogie avec certains positivistes, émet ces théories du doute qui s'élèveront incessamment contre la foi au sein de l'Eglise chrétienne. Hégésius le Pifithanate (conseiller de

Q. — Parlez-nous du culte d'Israël. D'où les israélites étaient-ils originaires?

R. — Les Israélites étaient originaires de la Chaldée.

Q. — Quel fut leur premier culte?

R. — *Le culte des Elahs ou forces de la nature personnifiées.*

Q. — Les livres dits mosaïstes gardent-ils des traces de ce culte?

R. — Oui.

Q. — Par quoi ce culte fut-il remplacé?

R. — Par celui de *Jehowah Elahim* (1) ou *chef des Elahs.*

Q. — On n'adora donc plus qu'un seul dieu?

R. — Oui, tous les dieux se trouvèrent contenus dans Jehowah, et le monothéisme se substitua au polythéisme (2) ; mais la Bible garda le stigmate de son origine et les juifs ne se débarrassèrent jamais

mort), enseigne le suicide et est écouté. Les Cyrénaïques donnent l'exemple aux martyrs. L'idée de la pénitence et de l'expiation pénètre les masses. Et, sur tout cela, règne une grande idée morale, même chez les poëtes, idée morale qui ne disparait qu'au jour où la Grèce asservie se détruit elle-même pour ainsi dire volontairement.

(1) Jehowah n'est pas un nom étymologique, mais nous l'employons parcequ'il est passé dans notre langue. Origène, Aquila, Jérome, traduisent *Jehowah* par *Kyrios* et *Adonaï*, maître ou seigneur. Irénée dit que les grecs écrivent *ïoô* et les hébreux *ïooh; ïou* est la base de Jupiter *ïu-pater, iou* générateur, essence de la vie ; en arabe, *ièhouh*, signifie être, essence, nature des choses ; Jehowah est *Jewh, Jehwh, ïahouah, Jahwé;* ce dernier terme, Jahwé ou Jahveh désigne le dieu samaritain, « l'être éternel, unique, s'engendrant, s'augmentant lui-même, se trouvant lui-même père, mère, sœur, époux, fils de lui-même. » V. *Philosophum.*

(2) Le culte d'un seul dieu à celui de plusieurs.

des croyances des peuples avec lesquels ils s'étaient trouvés en contact.

Q. — De quoi se composent les livres des hébreux?

R. — D'histoires, de romans, et de poésies.

Q. — Pourquoi a-t-on donné à tout ce que nous possédons de la littérature juive un caractère sacré?

R. — Parceque, comme toutes les productions propres aux peuples sémitiques, la littérature juive affecte un caractère prophétique ou apocalyptique.

Q. — Quel est le premier des livres des hébreux?

R. — *La Genèse* qui est le premier des livres dits de Moïse.

Q. — Quel est l'importance de ce livre?

R. — C'est le plus important des livres des hébreux car il contient le récit du péché d'Adam, qui, par une interprétation erronée, a pu servir de base au système chrétien en justifiant censément la venue du soi-disant rédempteur.

Q. — Pourquoi dites vous « par une interprétation erronée »?

R. — Parceque ce récit ne cache qu'une cosmogonie, entièrement en rapport avec le système des Perses, ainsi qu'il ressort du passage suivant de Dupuis (1) : « D'après les principes de la cosmogonie

(1) Dupuis, philosophe français, né à Trie-le-Château en 1742, mort 1809 siégea à la Convention et à l'Institut Il est l'auteur d'un livre qui a fait plus de bruit dans le monde qu'aucun autre livre, peut-être, l'*origine de tous les cultes ou la Religion universelle*, où l'auteur ne voit dans les divinités que la représentation symbolique des forces de la nature. Cet ouvrage étant trop

ou de la Genèse des Mages (1) avec laquelle celle des juifs à la plus grande affinité, puisque toutes deux placent l'homme dans un jardin de délices, où un serpent introduit le mal, il naît du temps sans bornes ou de l'éternité, une période bornée, divisée en douze parties dont six appartenant à la lumière et six aux ténèbres, six à l'action créatrice et six à l'action destructive, six au bien et six au mal de la Nature. Cette période est la révolution annuelle du Ciel et du Monde, représentée chez les Mages par un œuf mystique, divisé en douze parties, dont six appartiennent au chef du bien et de la lumière, et six au chef du mal ou des ténèbres; ici, c'est par un arbre qui donne la connaissance du bien et du mal et qui a douze fruits, car c'est ainsi qu'il est peint dans l'évangile d'Eve; ailleurs c'est par douze mille ans, dont six sont appelés mille de Dieu et six mille du Diable; ce sont autant d'emblèmes de l'année durant laquelle l'homme passe successivement sous l'empire de la lumière et sous celui des ténèbres, sous celui des longs jours et sous celui des longues nuits, et éprouve le bien ou le mal physique qui se pressent, se chassent ou se mêlent, suivant que le soleil s'approche ou s'éloigne de notre hémisphère, suivant qu'il organise la matière sublunaire par la végétation, ou qu'il l'abandonne à

volumineux et trop savant pour le grand nombre, on consultera avec fruit l'*Abrégé de l'origine de tous les cultes*

(1) Religion de Zoroastre — V. les notes.

son principe d'inertie, d'où suivent la désorganisation des corps et le désordre que l'hiver met dans tous les éléments et sur la surface de la Terre, jusqu'à ce que le printemps y rétablisse l'harmonie. C'est alors que, fécondée par l'action du feu Ether, immortel et intelligent, la Terre devient un séjour de délices pour l'homme. Mais lorsque l'astre du jour, atteignant la balance ou le serpent céleste, ou les signes d'automne, passe dans l'autre hémisphère, alors il livre, par sa retraite, la Terre aux rigueurs de l'hiver, aux vents impétueux et à tous les ravages que le génie malfaisant des Ténébres exerce sur le monde. Il ne reste plus à l'homme d'espoir que dans le retour du Soleil, au signe printanier de l'agneau (1). Voilà le réparateur qu'il attend. »

Q. — Admettez-vous cette explication?

R — Oui. Adam et Eve ont vécu tout l'Eté, insouciants au milieu des richesses de la nature; le serpent arrive et l'homme sent le besoin de se couvrir et de travailler la Terre pour lui faire produire ce qu'elle ne lui donne plus gratuitement. Il attend dès lors avec impatience la belle saison. L'homme doué

(1) La dénomination d'agneau donnée au rédempteur se retrouve dans tous les livres sacrés des chrétiens. Il en est parlé dans l'Apocalypse de Jean le théologien, qui est une sorte de livre d'initiation.

Le Christ est souvent confondu avec l'agneau, et dans les églises sur le tabernacle, où on met le Saint-Sacrement qui figure le Soleil, on voit presque toujours l'agneau couché sur le livre de la fatalité qui est fermé des sept sceaux.

Il est bien certain que c'est sur une parabologie du système terrestre qu'on a édifié le christianisme.

de quelque raison pourrait-il imaginer que Dieu fut devenu jardinier pour planter le paradis terrestre, même en admettant littéralement le récit fantastique de la création du monde? Admettrait-on qu'Eve eut perdu le paradis pour une pomme ainsi que Proserpine l'avait perdu pour quelques grains de grenade? Interpréter autrement que comme un système le texte biblique c'est, comme en a convenu Saint Augustin, blesser la piété et attribuer à Dieu des choses indignes.

Q. — Les autres livres des hébreux sont-ils aussi importants au point de vue chrétien?

R. — Non, ils sont moins importants, et, pour la plupart, leur valeur historique est fort contestable.

Q. — Parlez-nous de ces livres.

R. — Les quatre derniers livres dits de Moïse (1) ou *Pentateuque*, semblent être, ainsi que le livre de Josué, une compilation à la manière des arabes, faite par plusieurs auteurs qui ont cousu bout-à-bout ce qu'ils avaient pu apprendre (2). Il n'est guère possible d'attribuer aujourd'hui, le Pentateuque à Moïse, et il est également difficile de regarder ce prophète

(1) Moïse (Maimoun); la date que l'on assigne à sa naissance est celle de 1571 av. J. C., mais on ignore véritablement à quelle époque il vécut. Nous n'avons pas à rééditer ici toutes les fables qui se débitent sur la vie *problématique* de Moïse. Nous devons dire seulement « qu'élevé dans la science des égyptiens, » il devait pouvoir s'imposer au peuple juif plongé dans l'ignorance. Nous devons attendre ce que la science dira plus tard de Moïse et de sa légende, et s'il ne se trouvera pas tout simplement un chef de tribu.

(2) V. au sujet de tous ces livres l'*Histoire littéraire de l'ancien testament*, de Th. Noeldeke trad. par H. Derenbourg et Jules Soury.

comme l'auteur des lois qui portent son nom. En effet, on n'a reconnu de valeur pratique à ces lois qu'après la captivité de Babylone, au temps d'Esdra (1) et elles supposent un peuple agriculteur qui observe un culte établi; or, les Juges, les rois d'Israël et de Juda, tout le peuple juif, couvrirent d'idoles plus ou moins grossières, durant des siècles, les montagnes, et en remplirent les temples, ce qu'ils n'eussent pu faire après avoir connu le précepte du Décalogue ou Dieu dit : « tu ne feras point d'image à ma ressemblance (2). » Le Pentateuque parait appartenir à l'époque des Rois et non à celle des Hébreux dans le désert. Le *Deutéronome*, le plus récent des cinq livres, ne doit pas remonter plus haut que le roi Josias, soit 622 ans avant Jésus. Ces livres ont, par eux-mêmes, une facture qui les rapproche des autres livres juifs. On n'y trouve que deux sortes de récits : des fables et des crimes (3). A partir

(1) Esdra ou Esra parait avoir vécu au V^e^ siècle av. J.. C'était le petit-fils du grand prêtre Saraïas que Nabuchodonosor avait fait mettre à mort lors de la prise de Jérusalem. C'est lui qui, après que Cyrus et Artaxerce Longuemain l'eurent permis, ramena les Juifs en Judée. Il revisa la Bible et força les juifs à abandonner leurs femmes idolâtres et à exécuter la Loi. Quelques uns le regardent comme l'auteur des *Paralipomènes* et des deux derniers livres des *Rois*. On lui attribue aussi d'avoir fait abandonner l'ancienne écriture hébraïque pour lui substituer l'hébreu moderne. Il a laissé quatre livres sous le titre de *Livres d'Esdra et de Néhémie* qui contiennent l'histoire de la restauration du peuple juif après la captivité de Babylone.

(2) Ceci seul prouve qu'en affirmant que le peuple juif a joui de tout temps de l'unité divine on ment effrontément.

(3) C'est l'essence de ces récits qu'on place dans les mains des enfants sous le titre fallacieux d'*Histoires saintes*. Dès l'*Exode*, on est initié aux guerres civiles, aux vengeances d'un Dieu éminemment sanguinaire. Quand Moïse

du livre de *Samuel*, l'histoire du peuple Hébreu paraît plus positive (1). Pour contrôler en partie les premiers livres des hébreux, on possède *les Chroniques* ou *Paralipomènes* qui ont été rédigées sur des documents qui ne sont point parvenus jusqu'à nous (2). Il ne faut cependant pas y ajouter une foi aveugle, et, seules peut-être, les deux premières parties des *Macchabées* semblent avoir été rédigées avec une impartialité digne de crédit (3). La poésie

redescend du Sinaï et trouve le veau d'or fondu par Aaron, il appelle à lui ceux de la tribu de Lévi et leur fait massacrer trois mille hébreux. Le livre des *Juges* est rempli par l'idolatrie, par des sacrifices humains, par des exterminations de famille et de tribu, par des supplices épouvantables infligés aux vaincus, par des rapts, des brigandages et des meurtres.

(1) C'est une histoire dans laquelle le Dieu Jawhé intervient continuellement. Les rabbins, cependant, n'ont pas toujours admis les relations directes de Dieu avec l'homme. Devrions-nous avoir recours à une explication symbolique? Jéhowah n'est-il ici qu'une figure qui représente tantôt la conscience d'un David, tantôt le persécuteur ou le vengeur du peuple, une cause idéale à laquelle on rapporte tout? On voit, en effet, que s'il arrive du mal aux Israélites, c'est qu'ils ont attiré la colère céleste, et qu'au contraire, s'il leur arrive du bien en abondance, c'est qu'ils ont contenté Dieu. Si on considère Dieu autrement que comme une figure, ou a devant soi un véritable bourreau, tout humain, vindicatif, sujet à l'emportement et à la colère, peu susceptible de réflexion, avec lequel le peuple juif traite ses affaires de gré à gré, qu'il abandonne quelquefois et auquel il revient toujours. Peut-on considérer Jawhé autrement que comme l'histoire même du peuple, ses maux, ses joies, ses espérances? L'événement, c'est Dieu? Le Dieu des Hébreux dit : « C'est moi qui donne la vie et la mort, c'est moi qui frappe et qui guéris, » et le peuple frappé et guéri tour-à-tour s'incline devant l'arche sainte emblématique.

(2) Notre contrôle sur les livres saints est loin d'être sûr. Chacun des auteurs qui travaillèrent à ces livres y apporta un esprit différent, et passa sous silence bien des faits consignés ailleurs, ou publia des faits qu'ailleurs on ne retrouve point. Aucune méthode n'a présidé à l'élaboration de ces histoires, et, comme il ne se trouve, pour la plupart d'entr'elles, aucun auteur profane qui permette de les contrôler, on est mis souvent dans l'impossibilité de leur accorder quelque crédit.

(3) L'histoire des juifs qui retrace les faits appartenant à la période qui suit la captivité de Babylone est une des plus curieuses, car elle se trouve

lyrique et le roman chez les Hébreux se sont élevés bien au-dessus de leurs histoires (1).

Q. — Quelle était l'opinion des juifs eux-mêmes par rapport à leurs livres?

R. — L'inspiration divine sous laquelle les juifs croyaient que leurs livres étaient écrits n'allait pas jusqu'à leur faire exclure l'élément humain (2). Un des plus savants d'entre les juifs, Philon (3), en un endroit, partage cette opinion que l'homme a pu altérer l'inspiration divine, quoique, en un autre endroit, il se prononce pour l'inspiration littérale. Un autre juif célèbre, Josèphe (4), se rattache aussi à

---

pleine de traces des doctrines de Zoroastre, traces qu'il est facile de suivre, quoiqu'assurément elles y soient moins apparentes, jusque dans la *Kabbale*, les *Évangiles* et l'*Apocalypse*.

(1) La poésie lyrique des hébreux est fort élevée dans *Job* et dans ces chants nationaux connus sous le nom de *psaumes ;* le roman, comique dans *Jonas*, devient cruel et sauvage dans *Esther*, il pousse à la prostitution et à l'assassinat dans *Judith* et devient de mœurs naïves et douces dans *Tobie*. Cependant, entendons-nous : On distingue chez les hébreux deux sortes de poésies le *Sir* ou poésie lyrique, et le *Mas'al* ou poésie didactique. Mais il ne faut comparer en quoique ce soit ces productions qui ne se distinguent de la prose que par des divisions en couplets à la poésie des grecs et des romains.

V. le *Psautier* ou livre des cantiques de la Synagogue, traduit par Ed. Reuss.

(2) V. *Rois*. — *Jonas*.

(3) Philon, philosophe grec-hébreu d'Alexandrie est un de ceux qui luttèrent le plus pour accorder le mosaïsme avec la philosophie hellénique. Avec Aristobule, il est le plus célèbre de ceux qui prétendirent que tout ce qui leur paraissait divin dans la philosophie grecque avait dû être inspiré par Dieu, comme le mosaïsme.

V. *Vita Mosis*, et de *Monarchiâ*, opp. quis rerum div. hœres..

(4) Josèphe, historien juif, né en 37, mort en 100. Il s'allia avec les romains et fut délaissé et honni par les siens. V. *histoire de la guerre des juifs contre les romains et de la ruine de Jérusalem, l'histoire du peuple juif depuis la création jusqu'à la révolte sous Néron, et les antiquités judaïques ;* tous ces livres ont une réelle importance.

l'inspiration littérale. C'est évidemment cette opinion qui prévaut généralement (1).

DU CHRISTIANISME. — SON APPARITION.

Q. — D'où est sorti le christianisme ?

R. — Le christianisme est sorti du mélange des idées juives avec les philosophies de la Grèce qui s'étaient inspirées les unes et les autres (2) des doctrines répandues dans l'Inde.

Q. — Comment s'est produit le christianisme ?

R. — Le christianisme s'est produit génétiquement de même que le bouddhisme. L'un et l'autre ont été des religions sociales.

Q. — Qu'entendez-vous par religion sociale ?

R. — Nous entendons une religion qui ne se contente pas d'offrir une formule abstraite à la crédulité d'une sexte, mais qui se donne la mission de changer et d'organiser la société.

(1) Remarquons, en passant, que la Bible a exercé une influence désastreuse sur toutes nos études, non-seulement sur l'histoire, la géologie, le mode de création du monde, mais aussi sur la linguistique C'est à cause d'elle qu'on a considéré l'Asie comme le berceau du genre humain et qu'on a étudié les dialectes indiens en laissant de côté les dialectes européens, africains et américains. Les linguistes ont cependant trouvé des idiomes isolants, comme le basque, par exemple, qui, sans compter les preuves qui viennent s'ajouter aux autres, prouve que tout ne découle pas d'une même source.

(2) Soit par les voyages des philosophes, soit dans les captivités comme celle de Babylone où le peuple juif s'était encore trouvé en contact avec les gymnosophistes, philosophes indiens qui allaient presque nus et s'abstenaient de viandes et de toutes voluptés.

Q. — Comment le christianisme se produisit-il de la même façon que le bouddhisme?

R. — Le christianisme fit sortir l'enseignement sacré du sanctuaire où les prêtres le tenaient renfermé; il annonça à tous la possibilité de se sauver par la vertu, et d'expier sa faute par le repentir et l'aveu. Il a été persécuté et il a lutté longtemps contre un polythéisme puissant. Il a été chassé à la fin du pays où il avait pris naissance et s'est développé loin de son berceau. Il s'est propagé par la prédication et a recruté surtout ses prosélytes dans les rangs inférieurs de la société qu'il appelait à une condition meilleure (1).

Q. — Lorsque le christianisme apparut, les temps étaient-ils mûrs pour une religion nouvelle?

R. — Oui. Bien avant l'ère par laquelle nous comptons, le polythéisme était parvenu au plus haut point de sa perfection dans les pays où le christianisme allait pénétrer. Il y avait une disproportion toujours croissante entre les dogmes du polythéisme et la philosophie. Le culte des dieux multiples arrivait donc à son déclin. Les progrès des connaissances physiques, la découverte des causes d'événements

(1) V. les notes. Nous ne saurions trop insister sur les rapprochements nombreux qui existent entre ces deux religions; de même que le bouddhisme persécuté par la classe puissante et noble des brahmanes est peu à peu tombé et a laissé son berceau aux prêtres de Brâhma, de même le christianisme a presque complètement disparu de la Palestine; on pourrait ajouter que, de même que le bouddhisme, il a dégénéré en ergotisme et en idéologie. — V. *Encyclopédie moderne*.

considérés jadis comme miraculeux, avaient amené une disjonction entre les savants sceptiques qui allaient jusqu'à se moquer des prédictions de la Pythie et le peuple qui restait crédule (1).

Q. — Cette situation n'était-elle pas plus accentuée à Rome qu'ailleurs ?

R. — Oui, à Rome surtout on sentait le besoin d'une rénovation religieuse. Un parti s'était formé qui demandait qu'au lieu de s'abandonner aux tâtonnements des prétendus sages, on adoptât comme règle les enseignements de ses pères, sans s'en préoccuper d'avantage (2). C'était ce parti qui voulait brûler les livres de Cicéron et les écrits des philosophes. Le polythéisme s'était usé en déifiant jusqu'aux objets les plus vils, jusqu'aux actions les plus basses, et en cessant d'être simplement la représentation des forces de la nature. Evhémère lui avait, pour ainsi dire, porté le coup de grâce en publiant que tous les dieux n'étaient que des héros ou des rois déifiés (3). Une seule religion était devenue possible : le théisme (4). On avait commencé à représenter sur les

(1) Plutarque, *de Pyth. Orac.*.

(2) V. Minitius Félix, discours de Cécilius; Minitius Félix est un orateur latin du III^e^ siècle, né en Afrique et converti au christianisme. — V. aussi son écrit intitulé *Octavius*.

(3) Evhémère, philosophe grec selon les uns, sicilien de Messine selon les autres, qui n'accorda aux dieux mythologiques qu'une valeur historique.

(4) En philosophie on distingue *théisme* et *déisme*. Le *déisme* est la croyance en la divinité quelconque, une ou multiple, puissance supérieure ou régulatrice; le *théisme* est la croyance en un dieu, révélé, unique, être suprême possédant les attributs étendus de l'espèce humaine, ce qui est l'anthropomorphisme.

autels l'unité divine par les statues Panthées (1), qui réunissaient et confondaient les attributs des différentes divinités. Mais ces nouveaux dieux étaient servis par les prêtres des divinités anciennes qui se moquaient des uns et des autres et donnaient au peuple des enseignements différents de ceux qu'eut exigé un changement radical de culte. Le mécanisme religieux devait donc être renouvelé. Il fallait de nouveaux prêtres. Ce fut alors que, petit-à-petit, on connut le christianisme et que les empereurs trouvèrent leur intérêt à le tirer de son obscurité.

Q. — Qu'est-ce que le christianisme ?

R. — Le christianisme, en tant que religion positive et d'autorité, s'appuie sur l'idée d'une révélation particulière, émanant d'un Dieu unique et tout-puissant, et annoncée aux hommes par des envoyés divins, dont les enseignements, transmis de vive-voix, puis par écrit, sont consignés dans des livres appelés la *Bible* et l'*Ecriture-Sainte* (2).

DU CHRISTIANISME, — JÉSUS.

Q. — Quel est le révélateur de la religion chrétienne ?

(1) Panthées; Pan est le dieu des bergers qui accompagne Bacchus dans son expédition de l'Inde; il devient le dieux des champs, des vergers, des prairies, des forêts, puis vient la légende du grand Pan, le dieu s'étend à toute la nature ; du latin *Pan*, du grec παν, auquel on attribue le sens de πας, παντὸς, d'où Panthée. V. panthéisme.

(2) Haag.

R. — Jésus (1) dit le Christ.

Q. — Qu'est-ce que Jésus-Christ ?

R. — *Un homme* (2).

Q. — Où est-il né ?

R. — On croit qu'il naquit à Béthléem.

Q. — Quelle était sa famille.

R. — Son père était un artisan pauvre et chargé de famille, la mère de Jésus (que les livres orientaux, qui seuls en parlent, représentent comme une femme de mœurs légères), ayant eu six enfants (3).

Q. — Est-il possible d'établir exactement la vie de Jésus ?

R. — Non, cette vie fut obscure jusqu'à son apostolat (4), peu connue pendant qu'il l'accomplit, et, après qu'il l'eut accompli, il fut crucifié ayant un peu plus de cinquante ans (5).

(1) D'après Jacolliot (V. *la Bib. dans l'Inde*), on retrouve dans la langue même des Védas : *Zeus, Jeus, Tzeus, Jesus*. Brahma est victime dans son fils *Crischna*, et dans le Sarvameda, Crischna se sacrifie lui-même pour nous sauver et le prêtre qui officie est Chrishna personnifié.

(2) « Son aspect (au Christ) n'était pas beau... Il ressemblait à une maigre racine dans un sol altéré ; il n'avait ni forme, ni gloire. » Tertullien, *adv. Judæus*.

(3) V. plus loin ce qui a rapport au dogme de l'Immaculée-Conception.

(4) V. Strauss. *Vie de Jésus*. — Renan, *Vie de Jésus*.

(5) D'après saint Irénée le Christ vécut plus de cinquante ans ; Irénée tenait cette tradition des disciples de Jean, qu'il avait connus dans sa jeunesse et qui, eux mêmes, l'avaient recueillie de la bouche du compagnon de Jésus.

La date de la naissance de Jésus est encore plus obscure que celle de sa mort. Certains la fixent au 6 janvier, d'autres au 6 avril. C'est Denys-le Petit qui indique la date du 25 décembre, date qui fut adoptée en l'an 137 lorsqu'on substitua la Noël aux *paganelia* de Servius-Tullius. L'année est aussi incertaine que le mois, on ne sait encore aujourd'hui exactement sous le consulat duquel des Pison on la pourrait placer.

Q. — Quelles sont les idées déjà connues qu'on dit être propres à Jésus?

R. — Il est impossible de les dégager entièrement des idées de ses disciples.

Q. — Ce qu'on lui attribue est-il clair?

R. — Non, car il se contredit souvent et n'est jamais bien déterminé; de plus, il ne parle qu'en paraboles qu'on peut interpréter dans des sens différents.

Q. — Pourquoi Jésus parle-t-il par paraboles?

R. — Parceque cette manière de s'exprimer, habituelle aux hébreux, lui permet d'abuser plus aisément le peuple.

Q. — Abuse-t-il sciemment le peuple?

R. — Peut-être, car il avoue qu'il s'adresse aux israëlites « afin qu'il voient sans voir et qu'ils entendent sans comprendre, de peur qu'ils ne se convertissent et que leurs péchés ne leur soient pardonnés. »

Q. — Quel était le but de Jésus lorsqu'il commença sa carrière messianique?

R. — Son but était d'épurer la religion hébraïque et d'abaisser la secte toute-puissante des pharisiens.

Q. — Songeait-il à émettre de nouvelles doctrines?

R. — Il ne pensa pas à substituer une nouvelle doctrine à l'ancienne et ne présenta même pas de solution plus satisfaisante des problèmes ardus de la métaphysique qui se posaient depuis des siècles dans les sanctuaires et dans les écoles.

Q. — Jésus ne pensa-t-il point à immatérialiser l'âme?

R. — Non, Jésus ne pensa pas à immatérialiser l'âme et la plupart des pères de la primitive Eglise, qui faisaient Dieu lui-même corporel, n'y pensèrent pas d'avantage (1).

Q. — S'attaqua-t-il au culte établi?

R. — Non, il ne s'attaqua ni aux croyances ni aux rites établis.

Q. — Qu'est-ce que Jésus proclama?

R. — Le monothéisme pur, tel que l'avaient proclamé les prophètes.

Q. — Quel titre se donna-t-il?

R. — Celui de *Messie*.

Q. — Quel était la valeur de ce titre?

R. — Jésus n'attacha à ce titre d'autres prérogatives que celles qui convenaient au plus grand des prophètes, au roi théocratique que les juifs attendaient (2).

(1) Pendant les trois premiers siècles, l'Eglise professa l'opinion de Tertullien, qui en fait même un dogme de foi, que les âmes sont corporelles ; elle croit que l'âme sans le corps ne peut plus rien sentir. Beaucoup plus tard, au XIV^e^ siècle, le pape Jean XXII renouvela cette opinion que les âmes des justes n'arrivent au Paradis qu'après la résurrection des corps.

(2) D'après Strauss, *Messie* et *Christ* sont termes synonimes. Dans l'Evangile de Jean, il est dit : « Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire le Christ, » dans Saint-Luc « il y aura de faux christs, c'est-à-dire de faux prophètes. » *Christ* signifie *oindre*, corps frotté d'huile, on le trouve employé comme oint de Dieu, d'où, sans doute, fils de Dieu, fils de l'homme. C'est dans l'évangile de Jean que le verbe, parole logos, est assimilé a la divinité, ce qui laisserait supposer chez lui un fond de doctrine pythagoricien. Pourtant, d'après le même évangile de Jean, le Christ s'attribua des qualités qui établiraient une

Q. — La prédication de Jésus ne se distingua-t-elle donc par aucun caractère particulier ?

R. — Si, car elle tendit à établir cette différence entre le judaïsme et le christianisme : le premier culte insistait sur la justice vengeresse de Dieu, le second fit surtout ressortir la bonté et la miséricorde divine.

DU CHRISTIANISME. — LES APOTRES.

Q. — Quand Jésus commença sa carrière messianique, s'adjoignit-il des collaborateurs.

R. — Oui, il forma autour de lui un petit groupe d'adhérents qui, plus tard, devaient continuer sa mission ?

Q. — Comment choisit-il ses disciples ?

R. — C'est le hasard qui semble les lui fournir (1). Il y a d'abord les membres de sa famille qui le suivent, notamment son frère Jacques ; dans une excursion sur les bords du lac de Galilée il engagea Pierre et André à le suivre, puis Jacques et Jean, fils

égalité d'essence entre lui et Dieu quoiqu'ailleurs il se déclare positivement inférieur à son père. Pour Paul, Jésus est une créature, mais la plus noble des créatures. Ce sont là des contradictions, mais qui sont nombreuses dans les livres saints et qui ont permis d'appuyer sur des textes les opinions les plus contradictoires.

(1) Si le Christ avait pu prévoir que ses amis seraient appelés à fonder une religion à laquelle il servirait de base, il eut certainement choisi des disciples habiles et intelligents et les apôtres étaient des gens simples, très-convaincus peut être, mais peu adroits.

de Zébédée. On connaît encore Simon, Philippe, Matthieu, et un certain Nathanaël nommé en passant. Paul, quoiqu'il n'eut pas connu Jésus prit aussi le titre d'apôtre que les amis du Christ voulaient se réserver à eux seuls. Ce sont là tous les noms connus des douze apôtres (1). En même temps Jésus se choisit soixante-dix disciples, sortes d'émissaires qui devaient aller deux par deux annoncer sa venue (2).

DU CHRISTIANISME. — SON DÉVELOPPEMENT.

Q. — Où le christianisme fit-il son apparition.

R. — En Palestine, étroite bande de la terre d'Arabie sur le littoral méditerrannéen, où se trouvait alors le petit peuple hébreu.

Q. — Les israëlites reconnurent-ils Jésus comme le Messie promis par les prophètes?

R. — Non, les hébreux attendent encore le Messie.

1. Nous avons omis à dessein le nom de Judas de Karioth qui parait s'être retiré dans la vie privée après la mort de Jésus et ne pouvait faire partie de la petite église dirigeante qu'on appelait à Jérusalem le conseil des douze.

2) V. Saint-Luc. Cette assertion est fort sujette à caution. D'après Luc ces émissaires auraient été préparer les populations à recevoir la visite de Jésus et Jésus voyagea fort peu. Peut-être Luc avance t il cette création des soixante-dix disciples pour donner plus d'autorité aux prédications qui se faisaient de son temps, et c'est pour cela que nous ne l'admettons qu'en rapportant ces missions à la parole du Christ plutôt qu'à sa personne

Q. — Personnellement, Jésus ne trouva donc pas d'adeptes, parmi ceux de sa nation?

R. — Si, mais en nombre très restreint et dans les dernières couches de la société (1).

Q. — Ces adeptes acceptèrent-ils Jésus tel qu'il se donna?

R. — Non, les judéo chrétiens subirent à l'égard de Jésus des divergences plus ou moins grandes d'opinion. Ils ne l'admettaient pas sans discussion, mais à toutes les questions embarrassantes Jésus se taisait ou il répondait obscurément. On se demandait ce qu'il apportait au monde et on ne savait que répondre.

Q. — Comment se fit-il donc que le christianisme put prendre de l'extension?

R. — En franchissant les limites de la Judée dans laquelle il serait resté une petite secte juive.

Q. — Comment se propagea la religion nouvelle?

R. — Par la prédication.

Q. — De quelle façon se faisait cette prédication?

R. — Elle se faisait obscurément, dans des

(1) Ce qui le prouve bien, c'est que lors de la condamnation de Jésus personne parmi le peuple ne fait entendre un cri en sa faveur. Evidemment le peuple s'est arrêté à entendre sa parole et à la discuter, mais Jésus ne s'est formé aucun parti ; s'il s'en était formé un, sa mort eut causé au moins une émotion populaire tandis qu'on la regarda indifféremment. Jésus a autour de lui le petit groupe de ses apôtres, c'est tout, et ceux ci ont si peur de leur isolement et savent si bien qu'ils n'ont aucun appui à attendre du peuple, qu'ils abandonnent Jésus et se cachent au dernier moment. — Renan ne parle pas autrement des prosélytes de Jésus que comme d'une *petite famille*. Après la mort de Jésus, il y a tout au plus cinq cents personnes « groupées autour de son souvenir » V. *les apôtres*.

réunions intimes où les apôtres exposaient leurs idées et leurs rêves et commentaient, dans le sens qui leur était le plus cher, les paroles qu'ils avaient entendues de la bouche du Christ (1).

Q. — Dans quel élément les apôtres recrutaient-ils leurs auditeurs ?

R. — Parmi les juifs hellénistes (2) et les esséniens (3).

(1) Il est utile d'insister sur ce sujet. On se représente ordinairement les apôtres prêchant à la foule assemblée sur les places publiques tandis qu'ils tenaient plutôt *des sortes de conversations* entr'eux ou avec ceux qui peu à peu croyaient que Jésus était le messie promis.

Les apôtres étaient, autant qu'on peut l'être, petits, étroits et inexpérimentés, mais ils menaient cette vie de jeûne et d'austérité, ils avaient cette sobriété syrienne, qui, si elle produit la faiblesse physique, produit aussi l'exaltation nerveuse. Ils vivaient dans leur imagination, ils crurent à ce qu'ils imaginèrent, notamment à la résurrection du Christ et la donnèrent comme vraie. Ils mirent une foi réelle en leur maître au service de la parole qui le divinisait.

Les femmes aussi eurent leur part dans la fondation du christianisme. Ce furent elles qui découvrirent le tombeau vide,et Marie de Magdala,Marie Cléophas, Jeanne, Suzanne, les premières s'écrièrent qu'elles avaient vu l'ange au bord du sépulchre et que Jésus était remonté au ciel. Elles jouirent des apparitions de Jésus lorsqu'elles retournèrent en Galilée avec les apôtres pour revoir les endroits où ils avaient vécu, tous, avec Jésus. Ces femmes meurent avec la tradition galiléenne. St-Paul ne les connaît pas. Elles ne reparaissent qu'au Moyen-Age, quand l'église veut arracher la femme de l'état de brutalité où elle l'a tenue jusqu'alors. — V. Renan, *les apôtres*.

(2) Jérusalem était une ville essentiellement polyglotte. Les juifs purs, les pharisiens,qui lisaient la Bible dans le texte hébreu,parlaient l'araméen ou une sorte de dialecte palestinien qui s'y rattachait l'hébreu était le syro-chaldaïque ; ils étaients hostiles aux juifs parlant la langue du commerce, le grec, parmi lesquels il y avait beaucoup d'étrangers seulement affiliés au judaïsme, qui venaient de Syrie, d'Asie-Mineure, d'Égypte et de Cyrène. Jésus parlait araméen. Ses compagnons étaient des hébreux purs, mais ils parlaient un dialecte qui n'eut point été compris à quatre lieux de Jérusalem, et ce furent des prosélytes plus instruits que les premiers apôtres qui se chargèrent de prêcher au loin la religion nouvelle.

(3) Nous établissons, en séparant les esséniens de l'élément helléniste, une distinction beaucoup trop arbitraire. Les esséniens devaient entrer en grande partie dans l'élément Grèco judaïque.

Q. — Qu'était-ce que les juifs hellénistes ?

R. — C'étaient les juifs qui employaient la langue grecque dans leurs prières et lisaient la Bible en grec (1), tandis que les autres juifs (juifs-hébreux), ne se servaient que du texte hébreu.

Q. — Qu'était-ce que les esséniens ?

R. — Les esséniens formaient une secte communiste à laquelle Jésus appartenait probablement (2).

---

(1) Ils avaient beaucoup adouci la Bible en la traduisant, ce fut une raison de plus pour qu'ils se rapprochassent des apôtres qui inclinaient vers une religion pleine de mansuétude. Ils appartenaient à la classe laborieuse et commerçante de la nation et étaient hostiles aux riches, aux pharisiens, et disposés, en conséquence, à prendre parti pour une secte qui s'élevait contre ces derniers.

(2) Lorsque Jésus se donna sa mission, les juifs étaient partagés en trois sectes : les pharisiens, les sadducéens et les esséniens.

Les Pharisiens composaient la classe riche, savante, patriote, ayant en horreur le joug romain, et attendant impatiemment un roi qui les délivrât de l'étranger. Cette secte ne fournit point de prosélytes à Jésus et il n'y a qu'à ouvrir le Nouveau-Testament pour voir combien celui-ci lui était hostile.

Les Sadducéens étaient les ambitieux, les habiles, les sceptiques. Ils voulaient parvenir aux charges publiques et religieuses, amasser de la fortune ; ils étaient au mieux avec l'autorité romaine et ils n'écoutèrent trop la parole de Jésus que pour la condamner.

Ce fut la secte des esséniens qui fournit le plus de prosélytes à Jésus. Les esséniens étaient les pauvres et les déshérités. Ils croyaient à la vie future, à un séjour fortuné, à un enfer ; ils pratiquaient la communauté des biens ; ils avaient adopté l'uniformité dans le costume ; ils menaient une vie frugale ; ils méprisaient les femmes et admettaient la passivité mystique. Ils étaient imbus, on le voit, des religions des hindous. Les esséniens faisaient beaucoup de propagande pour leurs idées. Jean Baptiste le Précurseur prêchait d'après les idées esséniennes, mais la violence de son tempérament le fit jeter en prison par ordre du Tétrarque de Galilée. Jésus lui succéda. Dès lors il semble que les esséniens se confondent avec les chrétiens ; on n'en retrouve plus trace nulle part, car Eusèbe de Césarée nous donne les esséniens d'Égypte ou Thérapeutes comme des chrétiens convertis par Saint-Marc.

La secte est peu nombreuse, peu nombreux, ainsi qu'on l'a déjà vu plus haut, sont les chrétiens. On ignore même en Judée qu'il y ait des *chrétiens*, ce terme, ainsi qu'on le verra plus loin, étant parti d'Antioche. Peut-être les esséniens les couvrent ils de leur nom et le gros du public ignore-t-il que l'on

Q. — Les prosélytes hellénistes furent-ils nombreux en Judée ?

R. — Leur nombre dut finir par s'élever à quelques milliers.

Q. — Est-ce par eux que la religion nouvelle sortit de la Palestine ?

R. — En grande partie, par les relations qu'ils avaient avec les peuples voisins, relations dans lesquelles ils ne pouvaient être sans communiquer aux autres la parole nouvelle qu'ils avaient reçue.

Q. — Qui aida le plus à la diffusion de la religion qui allait tirer son nom du Christ ?

R. — Saint-Paul.

Q. — Qu'est-ce que Saint-Paul ?

R. — Un apôtre.

Q. — Saint-Paul était-il apôtre à l'égal des autres, de Jacques, Pierre et Jean, par exemple ?

R. — Non, parceque Saint-Paul n'avait pas reçu la parole directement du maître et qu'il ne se voua à la religion nouvelle qu'après la mort de Jésus ; poür ces raisons les autres apôtres le re-

est en train d'inventer une divinité nouvelle. Ce qui est certain, c'est que dans la guerre que les romains firent en Galilée, en Pérée, en Samarie et en Judée, guerre qui dura plus de trois ans, ils ne signalèrent nulle part les traces de la religion de Jésus, à moins qu'on ne prenne pour chrétiens les forcenés qui hâtèrent, par leurs divisions intestines, la prise de Jérusalem par Titus (70 et 71). Trajan, en l'an 110, ne paraît pas les connaître, ainsi que le prouve sa Lettre au gouverneur de Bythinie, Pline le jeune.

gardaient comme inférieur à eux-mêmes qui avaient été les compagnons du Christ (1).

Q. — La prédication de Paul ressembla-t-elle à celle des autres apôtres?

R. — Non. Les compagnons de Jésus se contentaient de répéter les faits et gestes de leur maître arrangés par leur imagination, tandis que Saint Paul, se plaçant hardiment dans le domaine psychologique, considéra l'âme dans ses rapports avec Dieu et donna à la religion son caractère d'universalisme en établissant que Jésus n'était pas mort uniquement pour les Juifs mais aussi pour les païens. C'est pour cela qu'on dit, avec assez de justesse, que Saint-Paul est le véritable fondateur du christianisme.

Q. — Les autres apôtres approuvèrent-ils la prédication de Paul?

R. — Non, les autres apôtres refusèrent d'admettre que Jésus fut mort pour les gentils et qu'on put devenir chrétien si l'on n'était pas juif.

Q. — Quel résultat des opinions aussi opposées produisirent-elles?

R. — Le résultat fut qu'une grande querelle s'éleva au sein de l'Eglise, moins de vingt ans après la mort du Christ.

Q. — Comment s'apaisa cette querelle?

R. — Les apôtres et quelques fidèles se réunirent

1 Paul ou Saul fut même un des persécuteurs les plus acharnés des premiers chrétiens. Il prit part à la lapidation d'Etienne.

pour discuter les opinions que Paul défendait, principalement contre Pierre et Jean, et ils donnèrent raison à Paul. C'est cette réunion qu'on a nommée le premier concile de Jérusalem.

Q. — Ce premier des conciles décida donc que, suivant les idées de Paul, les païens seraient admis dans l'Eglise ?

R. — Oui, on déclara que les païens seraient reçus dans l'Eglise, à condition qu'ils promissent de ne plus participer au culte des autres dieux, de n'assister à aucun festin où seraient servies des viandes offertes aux idoles, et de s'abstenir des mets dans lesquels entrerait le sang et la chair des animaux étouffés (1).

Q. — Ces conditions n'étaient-elles pas les conditions imposées pour être reçu dans la Synagogue ?

R. — Oui, moins la circoncision.

Q. — La circoncision ne fut-elle plus exigée pour entrer dans l'Eglise ?

R. — Si, elle fut toujours exigée pour les juifs, mais les gentils ne furent pas obligés à se faire circoncire pour devenir chrétiens (2).

Q. — Ces prescriptions restèrent-elles longtemps en vigueur dans l'Eglise.

R. — Oui.

1. V. Josèphe, *ant. jud.*, et *de bello Judaïco*. — L'avis de Paul est qu'on ne doit s'abtenir de la chair des animaux étouffés que dans le cas où ce serait une cause de scandale. Est ce de cet avis que le chrétien se prévant pour ne point manger uniquement de la viande saignée, comme fait le juif ?

2. V. *Actes*

Q. — Comment les appelait-on ?

R. — Les principes noachiques, parcequ'elles passaient pour être en usage depuis Noé.

Q. — Que produisit le maintien des principes noachiques ?

R. — Que cette opinion des Ebionites (1) et des Nazaréens (2) se trouva accréditée que Jésus n'avait rien de divin, que c'était un simple prophète et que la loi de Moïse devait continuer à être observée (3).

Q. — Quelle conséquence tirez-vous de ces détails?

R. — Que Jésus ne donna de loi aucune.

Q. — L'apôtre Paul est-il le seul à avoir émis une théorie fondamentale du christianisme?

R. — Non ; durant des siècles beaucoup contribuent à fonder le christianisme. Un autre apôtre, Jean, fit, ou plutôt fut fait par ses disciples, le chef des tendances mystiques et contemplatives de la religion nouvelle.

Q. — Les premiers sectateurs de Jésus entrent-ils dans ces distinctions méthaphysiques ?

(1) Ebionites, d'*ébionim*, mot hébreu qui signifie pauvre, humble.

(2) Nazaréens, nom donné aux premiers sectateurs de Jésus qui avait habité Nazareth.

(3) Les Ebionites et les Nazaréens étaient des Hébreux lisant la bible en hébreu. On ne combattit pas d'abord ces sectes. Justin les traite avec douceur, mais bientôt Irénée se montre plus sévère et Epiphane les classe définitivement parmi les Hérésies. — V. Justin, *dial. cum Tryphone* ; Irénée, *adv. haeres.* ; Epiphane, *adv. haeres*

R. — Les premiers sectateurs de Jésus ne se livrent point à tant de distinctions métaphysiques (1) ou autres, tous se réduisent à ceci : ils acceptent Jésus comme le Messie promis, s'il sont juifs, et, s'ils sont païens, ils prennent la religion nouvelle comme une communauté qui leur assure une existence moins isolée et plus régulière (2).

Q. — Où se trouvèrent les premiers chrétiens, en dehors de la Palestine ?

R. — Ces premiers chrétiens se trouvèrent nécessairement près des frontières de la Palestine ; ce fut chez les Syriens.

Q. — Où Paul accomplit-il sa première mission ?

R. — A Damas (3).

Q. — Quelle ville devint à cette époque (4) le foyer le plus important du christianisme ?

R. — Antioche (5).

1 Ce qui a rapport à l'être.

2 Le christianisme est, en principe, le communisme. Il s'adressa de préférence aux dernières classes sociales dans lesquelles il est plus facile de faire des adeptes et on peut se figurer, surtout si on se reporte à l'époque et au pays qui le virent naître, combien de pauvres orientaux, sobres, n'ayant besoin que de peu de nourriture et aimant la vie paresseuse et contemplative, se trouvèrent heureux de recevoir par la communauté des biens, une part de ce que les autres possédaient et apportaient aux apôtres pour être partagé. Ils réalisaient ainsi leur désir le plus cher : vivre sans s'occuper de la vie et rêver.

3 On sait que c'est sur la route de Damas que Paul, pris d'un de ces accès de fièvre fréquents en ces contrées, crut voir Jésus lui apparaître. Il était venu à Damas pour persécuter les partisans du Christ qu'il y pourrait trouver et on le vit propager la religion dont il devenait le principal fondateur. L'apparition du Christ à Paul, que Renan explique par un accès de fièvre, fut peut être tout simplement la vision du rôle qu'il pouvait jouer en changeant d'allure ; il le joua.

4 Vers l'an 44.

5 Damas, Antioche, étaient alors de grandes villes, riches en monuments.

Q. — Est-ce d'Antioche que partirent les premières grandes missions ?

R. — Oui, c'est d'Antioche que partirent Paul, Barnabé et Jean-Marc pour convertir le monde (1) à ce qui dès lors s'appela le *christianisme* (2).

Q. — Qu'entendez-vous en disant que ces missionnaires allaient convertir le monde ?

R. — Le Monde, c'est-à-dire l'Empire romain qui embrassait une grande partie du monde connu, et qui, par son unité, allait permettre au christianisme, dès qu'il serait maître du centre, de couler par toutes

dont les habitants possédaient de grandes fortunes et où tous les plaisirs étaient goûtés.

(1) Barnabé fonda l'Église d'Antioche et convertit beaucoup d'habitants à la foi en Jésus. Barnabé ramena, dans un voyage qu'il fit à Jérusalem, Jean Marc (qui avait été le disciple chéri de Pierre) et Paul (qui vivait dans la retraite à Antioche ; ce furent à eux trois qu'ils organisèrent les missions.

(2) Renan *(les apôtres)* parlant d'Antioche, où la secte eut pour la première fois conscience d'elle-même, ajoute : « Ce fut dans cette ville qu'elle reçut un nom distinct. Jusque-là, les adhérents s'étaient appelés entr'eux « les croyants », les « fidèles », les « saints », les « frères », les « disciples » ; mais il n'y avait pas de nom officiel et public pour les désigner. C'est à Antioche que le nom de *Christianus* fut formé. La terminaison en est latine et non grecque, ce qui semble indiquer qu'il fut créé par l'autorité romaine, comme appellation de police, de même que *herodiani, pompeiani, cæsariani*. Il est certain, en tout cas, qu'un tel nom fut formé par la population païenne. Il renfermait un malentendu ; car il supposait que *Christus* traduction de l'hébreu *Maschiah* (le Messie) était un nom propre. Plusieurs, même de ceux qui étaient peu au courant des idées juives ou chrétiennes, devaient être amenés par ce nom à croire que *Christus* ou *Chrestus* était un chef de parti encore vivant. La prononciation vulgaire était, en effet, *christiani*.

« Les Juifs, en tout cas, n'adoptèrent pas, au moins d'une façon suivie, le nom donné par les romains à leurs coreligionnaires schismatiques. Ils continuèrent d'appeler les nouveaux sectaires « Nazaréens », ou « Nazoréens », sans doute parcequ'ils avaient l'habitude d'appeler Jésus *Han nasri* ou *Han-nosri*, « le Nazaréen ». Ce nom a prévalu jusqu'à nos jours dans tout l'Orient. »

les artères de l'organisation de l'Empire et d'inonder le monde romain de ses doctrines.

Q. — Sur quelles sortes de gens la propagande chrétienne put-elle s'exercer à Rome ?

R. — Les riches ne pouvant accepter une religion qui professait le mépris de la famille, de la société et de la propriété, la prédication apostolique de Paul et de ses successeurs n'eut d'action, à Rome comme à Jérusalem, que sur les pauvres et les humbles, sur les petites gens, les gens de rien (1).

Q. — L'autorité romaine se montra-t-elle immédiatement hostile aux chrétiens ?

R. — Non, car elle ne les connut même pas. Pendant longtemps, à Rome, on ne distingue pas le chrétien du juif (2).

Q. — Vers quelle année les empereurs se montrent-ils hostiles à la secte nouvelle ?

R. — Ce fut vers l'an 170 que les empereurs combattirent le système de la religion revélée comme de nature à amener la fin de l'humanité.

Q. — Qui attira l'attention sur les chrétiens.

---

(1) *Tenuiores, humiliores*, V. Digeste.

Les progrès du christianisme dans ces classes étaient tout naturels. Il venait opposer une autorité morale à une force matérielle. Il eut été étonnant qu'il trouvât d'abord un appui auprès des puissances dont il venait saper le pouvoir, mais il eut été non moins singulier qu'il ne fut pas entendu des faibles auxquels il apportait la force d'une association pour résister aux grands. Les esclaves furent jusqu'à croire que l'Eglise les délivrait, et ils ne furent désabusés tout-à fait que le jour où le christianisme entra dans la voie des honneurs.

(2) Néron, lui-même, tant calomnié par les chrétiens, ne paraît pas les avoir connus. Tibère expulse les juifs et les égyptiens et ne parle pas des chrétiens.

R. — Les associations qu'ils formèrent. L'empire romain n'admettait l'association ni dans l'État, ni en dehors de l'État. Si la confrérie chrétienne avec ses repas de corps est d'abord tolérée, c'est qu'on la prend pour un collège n'ayant d'autre but que de veiller à l'inhumation de ses morts (1). Aussitôt que la secte fut mieux connue, on put constater son caractère illégal et on la frappa avec la loi romaine (2).

(1) Rome était l'État laïque par excellence et c'est pour cela qu'elle a été si grande et quelle est restée le modèle de toutes les sociétés modernes quelle domine encore de ses lois. L'Empire fait la guerre à la théocratie, et si les cultes jouissent tous de la plus grande liberté, s'il n'y a point à Rome, comme à Athènes, d'accusations d'impiété, il n'entend pas qu'ils empiètent sur le domaine civil, il n'entend pas que sous le couvert de la religion ou un autre il se forme une association, ce qui parait à la loi romaine un état dans l'Etat. Déjà 186 av. J., sous la République, les principes de la loi romaine contre les confréries avaient été promulgués à propos des saturnales. On ne visait point alors le christianisme. Maints cultes avaient été proscrits avant qu'on put songer à la secte chrétienne, cultes qui, il est vrai, si l'on en croit Suétone et Dion Cassius, avaient reparu quelque temps après.

On veillait donc avec un soin jaloux sur toutes les associations. Elles avaient besoin pour exister d'une autorisation préalable, et un décret établissait que les *collegia* ou *coetus* ne pouvaient se réunir qu'une fois par mois et pour s'occuper uniquement de la sépulture des membres défunts.

Malgré les peines sévères qu'on encourait ces associations étaient fort recherchées de toutes les petites gens qui n'avaient point de famille, de foyer, des femmes surtout. On voit que le terrain était tout préparé pour la confrérie chrétienne.

(2) N'oublions jamais ceci que, contrairement aux assertions nombreuses des chrétiens, on ne les persécuta pas. On n'inventa pas pour eux des supplices. On ne sortit point de la légalité en les décapitant, en les brûlant, en les donnant en pâture aux bêtes fauves du cirque. C'étaient là des peines édictées par la loi romaine contre les criminels et les malfaiteurs quelqu'ils fussent.

Or, de même qu'aujourd'hui, si Jésus revenait ou si quelqu'un imitait Jésus, il se verrait traduit en police correctionnelle et condamné à la prison V. Yves Guyot, de même les chrétiens, qui étaient aux yeux des romains, peut-être avec plus de justice qu'il ne semble généralement, des révoltés et des criminels, devaient être frappés des peines édictées dans les codes, et l'arsenal des lois romaines était assez riche pour réprimer tous les crimes et

Q. — La conduite des chrétiens n'était-elle pas faite pour porter les romains à la tolérance, à la bonté, à la clémence ?

R. — Pas le moins du monde. Les chrétiens se faisaient forts de leur association pour professer des sentiments de révolte contre les classes de la société autres que la leur. Ils pratiquaient un communisme qui était la négation même du foyer domestique si honoré à Rome. Leurs repas de corps ou agapes dégénérèrent vite en un honteux concubinage. En les voyant tourner toutes choses en ridicule, fronder les lois, mépriser tout ce qui rattache à la vie, les romains disaient d'eux qu'ils avaient le genre humain en horreur (1).

Q. — C'est donc à tort qu'on nous présente

tous les délits. — V. Cicéron, *pro Sext.* ; Digeste, *quod cujusc.* ; *de coll. et corp.* ; Dion Cassius.

Quant à la façon dont les chrétiens se comportaient dans les supplices, cela n'a rien d'extraordinaire. La bravoure dans le danger, lorsque ce danger vous menace dans des moments d'exaltation, ou, si l'on veut, de folie, est très commune. Lorsqu'un groupe d'hommes subit un certain courant d'idées et d'impressions, ce qui est rare, ce sont les défaillances. De nos jours, en 1853, n'avons nous pas vu une sorte de panthéiste apocalyptique, le Bâb, fanatiser de nombreux persans. Les supplices qu'on infligea aux bâbistes furent bien pires que ceux qui furent infligés aux chrétiens. Après les avoir torturés on leur mettait une mèche souffrée et allumée dans les plaies saignantes, et hommes, femmes, enfants, marchaient ainsi, bravement, en chantant, jusqu'au lieu où ils devaient mourir et où la poitrine du père était quelquefois le billot sur lequel on tranchait la tête du fils. Il n'y avait pas un renégat parmi eux. — V. de Gobineau, *Les religions et les phil. dans l'Asie centrale.*

En France, dans les périodes guerrières et révolutionnaires, en 1870 et 71, par exemple, n'a-t on pas vu des milliers d'individus mourir toujours avec courage, tandis qu'on pourrait citer les exemples de défaillance et de lâcheté?

(1) *Odium humani generis.* Et Tacite ajoute (*hist.*) *Mos absurdus sordidusque.*

comme un âge d'or pour les premiers sectaires les premiers temps du christianisme ?

R. — Certainement. Dès les premiers temps du christianisme le peuple chrétien ne vaut pas mieux que le peuple des gentils. Les chrétiens ne croient même pas à l'immortalité de l'âme, car, comme le dit Saint Clément d'Alexandrie (1) : « ils la méconnaissent et l'outragent. Mangeons et buvons, disent-ils, car nous mourrons demain. » Tertullien (2) avoue que, de son temps, les chrétiens méritaient ce reproche des païens, d'être « en fait d'avarice, de débauche et d'improbité les plus méchants des hommes (3) ».

Q. — Comment donc une religion si réprouvée put-elle s'étendre ?

(1) V. les notes.

(2) Quintus Septimius Florens Tertullianus, né à Carthage en 160, mort 240. Il eut une jeunesse assez désordonnée et se maria après avoir fait un livre sur les *embarras du mariage* que St-Jérôme conseillait à Eustochia pour la faire persévérer dans sa virginité. Tertullien avoue qu'il a ri avec les païens de la résurrection de la chair et des flammes éternelles ; mais une fois chrétien, il brûle ce qu'il a adoré, et la façon dont il s'élève contre les spectacles, *de spectaculis*, peut donner une idée de sa violence. Toutes ses œuvres ont un caractère enflammé. Dans son *Apologétique*, il bâtit un mur entre la philosophie et la foi. Il faut lire les deux livres qu'il adresse à sa femme : *Ad uxorem*. Dans son livre *des prescriptions*, il déclare qu'on ne doit plus avoir de curiosité après les recherches de l'Evangile, *qu'on doit même faire profession de croire qu'il n'y a plus rien à croire*, axiome que l'Eglise a pieusement recueilli bien quelle ait rejeté Tertullien qui, à la suite des Montanistes, faisait l'âme corporelle, réhabilitait la matière, la sanctifiait et en faisait le type de toute existence et de toute réalité (V. *de anima*). Il y eut une secte qui prit le nom de Tertullianiste.

(3) Saint Cyprien, évêque de Carthage, et Eusèbe, ont, pour les premiers chrétiens, des paroles plus écrasantes encore. Qu'on ne nous présente donc pas les premiers chrétiens comme des modèles de vertu et de pureté évangélique, puisqu'évangélique il y a.

R. — En perdant, en tant que religion sociale, son caractère primitif.

Q. — De quelle façon ?

R. — Si le christianisme était resté communiste, il se serait dissipé de la même façon que l'essénisme avait disparu lui-même. La religion chrétienne primitive ne pouvait, ainsi que la judaïque, s'adresser qu'à un nombre restreint de fidèles. Les prêtres chrétiens s'aperçurent bientôt qu'ils devaient ou périr ou s'accomoder de l'humanité, et ils choisirent ce dernier parti. Lorsque Constantin, couvert du sang de son frère, de son fils et de sa femme, jeta les yeux sur le monothéisme chrétien pour remplacer le polythéisme expirant, les successeurs des apôtres se hâtèrent de lui offrir l'encens, et le titre d'évêque extérieur (1), et ils entrèrent dans l'État.

Q. — Que devint le christianisme à partir de Constantin ?

R. — A dater de l'heure où elle s'allia au pouvoir civil et constitua une théocratie, l'Église, ainsi que le dit Saint Jérôme (2) : « devint plus grande en puissance

(1) Cependant, comme l'on avait divinisé Auguste, Constantin se faisait adorer comme César dans les derniers temples du paganisme. V. Lanfrey, *hist. pol. des papes*. — Il est bon d'ajouter qu'Auguste réunissait dans les mains des Césars le pouvoir spirituel et le temporel, qu'il était le chef de la religion, le grand pontife, et que si on l'adorait il n'y avait pas plus de mal qu'à placer aujourd'hui la tiare papale au-dessus de la croix, faire du pape l'objet d'un culte, le rendre, à proprement parler, le « cestuy Dieu en terre » selon l'excellente expression de Rabelais.

(2) Saint Jérôme, né vers 330, mort vers 420 ; il passa sa jeunesse dans l'étude, et se polit au contact des auteurs païens. Appelé à Rome en 362, par

et en richesse, mais elle s'amoindrit en vertu. » Dès cette heure, embrasser le christianisme ne fut plus s'exposer aux châtiments et à la mort, ce fut acquérir les honneurs et les richesses. Alors on vit les fortunés et les puissants entrer dans le sanctuaire et les pauvres s'en retirer. Pour avoir les gens de rien, Constantin, après s'en être expliqué au concile de Nicée, dut les acheter vingt pièces d'or et une robe blanche (1). Dès lors, on n'eut plus à enregistrer, selon la parole d'Eusèbe, que « l'hypocrisie indescriptible des chrétiens. »

DU CHRISTIANISME. — LE NOUVEAU-TESTAMENT.

Q. — Qu'est-ce que le Nouveau-Testament ?

R. — L'ensemble des écrits sur lesquels repose la foi chrétienne, les Évangiles, ou Nouvelle-Alliance.

Q. — Est-ce Jésus qui a écrit le Nouveau-Testament ?

le pape Damase, il devint l'arbitre des questions de foi dans la chrétienté. Les belles dames romaines le prirent pour directeur de leur conscience et tant! qu'il dut quitter Rome après les bruits scandaleux qui coururent sur son compte. Il donna une version du texte biblique qui forme la majeure partie de la Vulgate du Concile de Trente. Voué plus tard à l'ascétisme, il n'en était que plus assailli de désirs et il s'écriait : « il nous est facile de nous débarrasser de tous les vices, excepté de la concupiscence, le plus grand ennemi intérieur que nous portions toujours avec nous ».

(1) Constantin en obtint par ce moyen douze mille en l'an 324.

Plus tard, Louis XIV devait se souvenir de ces procédés et les appuyer auprès des protestants par des dragonnades.

R. — Non. Jésus n'a jamais rien écrit (1).

Q. — Les évangiles ont-ils été écrits sous sa dictée ?

R. — Non, Jésus ne dicta rien.

Q. — Ont-ils au moins été écrits de son vivant ?

R. — Non, rien de ce que contient la Nouvelle-Alliance ne fut écrit de son vivant.

Q. — Jésus ne se servit-il donc que de la parole vivante ?

R. — Oui, Jésus ne se servit que de la parole vivante, et il se sépara de ses apôtres en leur disant d'aller annoncer l'évangile à toutes les nations (2).

Q. — Les apôtres obéirent-ils ?

R. — Non, ils n'obéirent pas tous, si cette parole est vraiment de Jésus, puisque, ainsi que nous l'avons vu, les missions partirent d'Antioche et que le caractère universaliste du christianisme est dû à Saint Paul, ce qui rend assez improbable le commandement de Jésus par rapport à l'évangile, auquel il ne devait guère songer ; mais, sous peine de rencontrer beaucoup de pages blanches, il nous faut accepter pour la discuter l'histoire telle qu'on l'a faite et entrer dans l'erreur quand l'erreur s'est accréditée comme une

(1) Nous arrêtons sur ce point toute l'attention possible, car il y a encore aujourd'hui beaucoup de personnes qui croient que les évangiles, s'ils n'ont pas été écrits par Jésus, ont au moins été écrits sous sa dictée.

(2) V. Strauss, *Vie de Jésus*.

vérité. Le certain est que, pendant près de deux siècles, la parole vivante fut le seul mode de transmission du christianisme, et c'est dans ce sens que Saint-Paul appelle la religion chrétienne une tradition (1).

Q. — N'écrivit-on donc ce qui forme le Nouveau-Testament que deux siècles après la mort de Jésus ?

R. — Non. Quelques-uns des apôtres, cependant qu'ils accomplissaient leur mission, envoyèrent aux églises qu'ils avaient quittées, en Palestine, des exhortations, des épîtres pleines de conseils, tandis que d'autres écrivaient, très-probablement déjà, des histoires de la vie de Jésus (2). Plus tard, la parole écrite, l'évangile de l'apôtre, s'allia à la tradition, et l'une et l'autre furent déclarées avoir une autorité décisive en matière de foi (3).

Q. — Comment se formèrent les évangiles ?

R. — Les apôtres étant simples et illettrés, ne parlant que le dialecte propre à leur pays, durent avoir recours à des interprètes. Ce fut le cas de Pierre qui eut d'abord Saint Marc et, après Marc, Glaucia. Saint

(1) V. Saint Paul, *Thess.*.

(2) On doit penser en effet que les apôtres ne furent pas les seuls à relater les événements qui venaient de se dérouler sous leurs yeux et qu'il dut se produire des narrations différentes de la vie du Christ qui ne furent point répandues dans la société, mais purent servir plus tard à d'autres narrateurs et disparurent ensuite.

C'est à la manière dont se forma le recueil des évangiles et des épîtres qu'on doit d'y voir introduits des éléments étrangers et apocryphes, tels que les épîtres de Paul à Timothée et à Tite.

(3) V. Irénée *adv. hæres ;* Tertullien, *de præscript. hæretic. contra Prax ; De velandis virgin.*.

Marc (1) écrivit son évangile d'après ce qu'il avait entendu dire à Saint Pierre et il le fit sans ordre et dans le grec vulgaire qui était la langue du commerce de tout l'Orient et qu'on parlait partout à Rome (2). On ne sait dans quel lieu cet évangile fut écrit parce qu'on ignore ce que devint Saint Pierre. Il est sûr que Saint Pierre ne vint jamais à Rome (3). Paul, lui, vint à Rome et il y prit Tite pour interprète (4). Saint Luc écrivit son évangile à la suite de Paul, lorsque ce dernier voyagait en Achaïe et en Béotie, vers l'an 50, et il l'écrivit probablement aussi dans le grec vulgaire. Saint Matthieu, qui ne se résolut qu'avec peine à écrire son évangile en quittant les hébreux, le leur laissa pour suppléer à son absence. Il l'écrivit dans l'hébreu d'alors. L'évangile de Jean ne fut pas écrit par lui, mais par ses disciples, selon l'apparence dans le IIe siècle, lorsqu'il fallut répondre aux gnostiques. Les évangiles ne sont donc que des histoires compo-

(1) On a vu plus haut que Barnabé emmena Saint Marc à Antioche et qu'ils partirent avec Paul.

(2) Papias, qui vivait vers l'an 163, à une époque rapprochée des apôtres, disait que l'évangile de Marc était écrit tel qu'il avait entendu Pierre raconter les actes du Sauveur. V. Eusèbe, *hist. eccl.*, et Fleury, *hist. eccl.*.

(3) Si Pierre fût venu à Rome, Marc y fût venu avec lui et non avec la mission partie d'Antioche. Aucune trace de la venue de Pierre à Rome ne se retrouve. On peut donc dire que la pierre sur laquelle repose la chronologie papale n'a jamais constitué une base sérieuse, non plus que l'abominable calembourg (tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise) sur lequel le christianisme romain s'est assis.

(4) V. Clément d'Alexandrie ; V. les notes.

sées d'après des souvenirs, auxquelles on doit accorder une foi attentive mais non complète.

Q. — La tradition rituelle n'a-t-elle pas influencé la rédaction des livres sacrés ?

R. — Oui, mais elle n'a jamais joui d'une autorité absolue comme la tradition dogmatique (1).

Q. — Quelles sont les opinions des pères de l'Église sur les livres saints ?

R. — Saint Augustin, qui a excercé une influence si considérable sur la théologie de l'Église d'occident, examine la valeur de l'inspiration divine chez les écrivains sacrés dont il semble, dans certains endroits, admettre la passivité complète (2) ; mais ailleurs, il ne voit plus les évangélistes écrivant sous la dictée du Saint-Esprit, mais bien selon que la mémoire les sert, de sorte que l'intervention divine se borne à les préserver d'erreur (3). Cette dernière hypothèse qui est

(1) V. Cyprien, *Epist., consuetudo sine veritate vetustas erroris est.*

L'Eglise accorde que la tradition rituelle peut être regardée comme sujette à erreur, et elle suspecte, par elle-même, plusieurs passages du Nouveau-Testament. On doit apporter un grand esprit d'examen dans la tradition écrite et dans la tradition non-écrite qui ne jouirent d'une autorité incontestée que chez les seuls premiers chrétiens. Au IV^e^ siècle, lors de la controverse arienne, les pères orthodoxes ne trouvant pas dans la simplicité primitive des règles de foi la solution des problèmes métaphysiques posés par les ariens, se rattachèrent de plus en plus à la tradition orale qui, plus élastique, se prêta à tout. On lui donna peu à peu la première place, et il se forma une exégèse traditionnelle qu'il faut accepter sous peine d'être hérétique. Ainsi, le Nouveau-Testament ne contient pas seulement des erreurs, mais il s'est trouvé modifié dans le sens qui a paru utile à l'Eglise pour mieux assurer son existence.

(2) V. Saint Augustin (an 130), *confessio*, *de consensu Evang.*, et les notes.

(3) V. Saint Augustin, *de cons. Ev. : ut quisque meminerat ut cuique evidebat, vel brevius, vel prolixius.*

presque celle de la libre composition a des conséquences graves. En effet, si les livres sacrés ne sont que de vagues souvenirs des disciples de Jésus ou de leurs successeurs, et si le souffle divin laissé par Jésus, le Saint-Esprit, ne guide pas la plume des écrivains, on n'a plus sous les yeux qu'un document de peu d'importance. Aussi ceux qui avancent l'opinion d'une libre composition, et Saint Augustin le premier, se rétractent-ils (1). Théodore de Mopsueste (2) est le seul qui ose douter, sinon de l'inspiration qui présida à la rédaction des Écritures, au moins de quelques-uns des livres qu'elles renferment. Léonce de Byzance (3) qualifia cette opinion de Théodore d'incroyable audace, et le cinquième concile tenu en 553 anathématisa l'audacieux penseur. Cependant, la teneur des livres sacrés est telle que le fervent Saint Augustin déclare qu'il n'y croirait pas si la tradition ne l'y obligeait (4), et que Saint Chrysostôme (5) ne s'incline que devant la toute-

(1) V. Saint Augustin : *Omnem falsitatem abesse ab Evangelistis decet, non solum eam, quæ mentiendo promitur, sed etiam quæ obliviscendo.*

(2) Théodore de Mopsueste, auteur ecclésiastique, né à Antioche vers 350, mort 429. Il étudia sous Libanius en compagnie de Saint Jean Chrisostôme et fut élu évêque de Mopsueste en Cilicie. Il s'éleva contre l'opinion de Saint Augustin sur le péché originel et commenta les spaumes et les prophètes.

(3) Léonce de Byzance, *Suâ supra modum incredibili audaciâ ex libris sacris obscidit.* On croit qu'il fut le continuateur anonyme de la *Chronographie* de Théophane.

(4) V. Saint Augustin, *Contra Epist. fundamenti ; Ego vero Evangelio non crederem, nisi me ecclesia commoveret auctoritas.*

(5) V. Saint Chrysostôme, Saint Jean *Bouche d'or*, évêque de Constantinople, un des pères les plus grands de l'Église chrétienne, naquit en [illegible] et

puissance de cette tradition. C'est encore la tradition que les empereurs placent, dans leurs édits, à côté des Écritures.

Q. — A quelle époque la parole écrite commence-t-elle à circuler?

R. — Vers 150 à 200 il commença à exister des Bibles, et les Pères exortent leurs adversaires à les lire (1). Irénée (2) nous apprend qu'il en existait dans les églises des copies dont on pouvait demander communication aux prêtres. Tertullien compte la lecture de la Bible au nombre des occupations d'une femme chrétienne, et Origène (3) repousse le reproche de

---

mourut en 407. Il ne fut pas plutôt évêque qu'il vécut dans une grande simplicité, vendant la garde-robe et les meubles des évêques ses prédécesseurs, et même les vases sacrés qu'il trouvait trop luxueux. Il supprima les diaconesses qui, d'abord instituées pour donner aux femmes le baptême par immersion, ne servaient plus qu'aux débauches des prêtres. M. Villemain a dit de lui : « Il est par excellence le grec devenu chrétien. »

(1) V. Justin, *apol.*; — Athénagore, *Legat. pro Christ.*; — Tertullien, *apol.*, et *ad uxorem*; — Irénée, *adv. hæres.*; — Origène, *cont. Celsum.*

(2) Irénée, évêque de Lyon, né vers 145; il reçut les leçons de Polycarpe et de Papias et succéda sur le siége de Lyon à Photin. On a de lui son grand traité *contre les hérésies*, où il combat surtout le gnosticisme.

(3) Origène, né à Alexandrie 186, mort 253. Il suppléa Saint Clément d'Alexandrie dans sa prédication et il attirait beaucoup de monde. Il professa la philosophie et les lettres profanes. Echappé aux rigueurs de Septime-Sévère, il fonda à Césarée une école d'éloquence. Il s'était nourri de la philosophie grecque et particulièrement de Platon. Ayant lu dans Saint Matthieu ces paroles de Jésus : « Il y a des hommes qui se sont faits eunuques eux-mêmes en vue du royaume du ciel : que celui qui l'entend me comprenne » ; il se mutila lui même. C'est pour cela qu'ayant été ordonné prêtre, un concile convoqué à Alexandrie par Démétrius le déposa et l'excommunia. Et de ce cas il advint que, plus tard, le concile de Nicée édicta un canon spécial pour déclarer que l'intégrité sexuelle était nécessaire aux fonctions épiscopales. Origène, le premier, essaya de préciser la valeur scientifique du christianisme et voulut l'ériger en système, aussi Saint Jérôme convient il

Celse (1), qui se moquait du style vulgaire de la Bible, en lui répondant qu'elle est écrite dans le style familier afin d'être comprise des simples qui la lisent. La parole écrite existait donc, mais les manuscrits de la Bible devaient être rares encore à cette époque (2).

Q. — S'occupa-t-on d'en multiplier les exemplaires ?

R. — Oui, beaucoup, à partir du moment où le triomphe du christianisme fut assuré.

Q. — Tout le monde connut-il donc la Bible ?

R. — Non, parce que l'ignorance était généralement trop grande (3).

---

que c'est celui des pères de l'Eglise qui eut les vues les plus vastes. Ses doctrines étaient pourtant fortement entachées de paganisme. Il exposait la préexistance des âmes incarnées « les anges changés en âmes humaines, la résurrection de la chair s'effectuant de manière que les corps n'aient plus les mêmes membres parceque, leurs fonctions cessant, ils seraient inutiles ; la restitution finale, où toutes les âmes, des païens, des juifs, des chrétiens acquièrent toutes la même condition et la même valeur ». Il a fait une exégèse de la bible qui a été publiée par Huet, sous ce titre *Origenis opera exegetica ;* V. *cont. Cels.*.

(1) Celse, philosophe épicurien du IIe siècle, fut le premier qui écrivit avec violence contre la religion chrétienne. Dans le *Discours véritable,* il tourne en ridicule l'Ancien et le Nouveau-Testament. Origène en le réfutant n'a pas toujours le dessus.

(2) A cette époque (IIe siècle, à la fin, et IIIe) on ne regardait encore comme véritablement saints que les livres juifs de l'Ancien Testament, et il en existait des traductions en plusieurs langues. La Bible était alors interprétée et discutée différemment dans toutes les écoles, parmi lesquelles celle d'Alexandrie acquit une grande célébrité. Les Samaritains transportés en Egypte par Ptolémée Lagus firent subir au judaïsme une transformation remarquable par l'interprétation allégorique. S'emparant de Pythagore et de Platon, Dieu devint la sagesse et les Anges des idées, le Verbe ou Logos ne fut plus que la Sagesse par excellence, l'instruction sans bornes, le pain de l'âme. Les corps se purifiaient par la sagesse et passaient en un autre corps pour arriver dans un séjour fortuné où ils jouissaient d'une félicité parfaite. C'est par l'école d'Alexandrie que les théories gréco-platoniciennes sur l'âme pénétrèrent dans le christianisme.

(3) « L'Écriture Sainte ne fut pas répandue dans l'Eglise des premiers siècles

Q. — Cette ignorance ne servit-elle pas les vues dominatrices de l'Église ?

R. — Oui, car les pratiques de l'Église se trouvèrent, à un moment donné, tellement en désaccord avec l'esprit de la Bible que la caste sacerdotale en prohiba la lecture. Lorsqu'en sortant des ténèbres du Moyen-Age on osa discuter, la Bible en main, malgré les censures ecclésiastiques et les bûchers, le christianisme romain assis sur le trône à côté duquel les empereurs l'avaient placé, le christianisme fut ébranlé (1). Il fallut prendre des mesures de

autant qu'elle aurait pu l'être. Plusieurs causes s'y opposèrent : la paresse d'esprit croissant avec l'ignorance, la cherté des manuscrits, le respect pour la tradition, les méfiances du clergé, et l'opinion assez répandue que l'étude de l'Ecriture-Sainte n'était pas nécessaire au salut. On peut donc admettre que, de tout temps, la grande, la très grande majorité des chrétiens n'a pas reçu d'autre instruction religieuse que l'enseignement oral des prêtres. Certes, il n'a jamais manqué parmi eux, jusqu'au milieu des ténèbres du Moyen-Age, de pieux prédicateurs pour les exhorter à lire assidûment le Livre Saint. Chrysostôme, par exemple, ne cesse d'y inviter les fidèles de son église; il avait même la chose tant à cœur, qu'on l'entendait affirmer, du haut de la chaire, que lire la Bible, fut-ce sans la comprendre, contribue à la sainteté. Mais ces efforts, de plus en plus isolés, échouèrent contre les progrès de la barbarie, de sorte que la Bible était devenue lettres closes pour le peuple, bien avant que le clergé songeât à lui en interdire la lecture. » Haag, *hist. des dogmes chrétiens.*

(1) Ce furent Érigène, Abailard, Roscelin, qui commencèrent ce beau mouvement de liberté d'examen qui devait aboutir à la Réforme. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'on condamnât la Bible, elle était en désaccord avec les mœurs du clergé et la liturgie romaine. Avant la Réforme on croyait que la Bible n'avait jamais varié et beaucoup de fidèles le croient encore aujourd'hui. Savoir comment les textes s'étaient formés dépréciait leur valeur, les connaître c'était condamner la religion. On arrangea donc, autant que faire se put, les textes primitifs et on créa *la Vulgate* en mauvais latin. Aujourd'hui ceci est de peu d'importance. Ce qu'il est utile de ne pas oublier, c'est que ce fut en dehors de l'action de Jésus que se formèrent les livres saints, et que tout y est œuvre humaine, même pour ceux qui croient à la divinité du Christ.

préservation et on les prit contre le Christ et les apôtres. En 1229, le concile de Toulouse défendit aux laïques de posséder l'Ancien et le Nouveau-Testament, et, en 1634, le concile de Taragone ordonna de brûler tous les exemplaires de la Bible qu'on trouverait (1).

Q. — Peut-on aujourd'hui avoir une Bible?

R. — Oui, le texte latin sévèrement expurgé, la Vulgate, autorisée par le concile de Trente, ou sa traduction littérale, mais encore ne doit-on la posséder qu'avec l'assentiment de son directeur spirituel.

Q. — Le Nouveau-Testament fut-il placé de bonne heure au nombre des écrits canoniques ?

R. — Seulement vers le IIIe et le IVe siècles. Mais ce ne fut qu'en 1545 que le concile de Trente fixa définitivement le canon de la Bible, en expurgeant soigneusement les textes et en excluant la prière de Manassé, le IIe et le IIIe livre d'Esdra, le IIIe et le IVe livre des Maccabées. Le concile attribua à la Vulgate une autorité sans opposition (2).

Q. — En somme, d'après l'opinion des pères eux-

(1) Pie VII s'éleva avec une grande violence contre les sociétés bibliques Pie IX les a également condamnées.— V aussi Encycl. *Qui Pluribus*, de 1846

(2) Luther et Calvin n'admirent aussi la Bible qu'avec de notables restrictions. Le protestantisme a éliminé les actes des papes et ceux des conciles postérieurs au IVe siècle.

V. la note Saint Jérôme, et *le sainct sacré universel et général Concile de Trente*, traduit en français par Gentien Hervet d'Orléans, Paris, 158

mêmes, l'autorité des livres saints est fort contestable?

R. — Oui, et le contexte de ces livres est tellement contraire au christianisme (1) moderne qu'on défend autant que possible d'en prendre connaissance.

Q. — Le Nouveau-Testament est donc de peu de crédit?

R. — On doit accorder aux livres chrétiens, au Nouveau-Testament, moins de créance encore qu'aux livres juifs, à l'Ancien-Testament. La valeur des Ecritures est presque nulle historiquement et elle est toujours discutable en matière de foi (2).

DU CHRISTIANISME. — LES DOGMES.

Q. — A quelle époque peut-on regarder la foi chrétienne primitive comme formée?

R. — Vers le III^e^ siècle.

Q. — Quelles sont, au III^e^ siècle, les idées attribuées à Jésus?

R. — On admettait alors que Jésus avait annoncé la fin du monde, la résurrection des corps, le juge-

(1) Nous entendons surtout le christianisme catholique, que nous visons spécialement dans ce livre, mais sans pour cela mettre la religion catholique au-dessous de la protestante, par exemple, car en fait de religion, bien niais qui en trouve une meilleure que l'autre.

(2) Renan ne paraît admettre l'originalité de Matthieu et de Marc qu'en les rapprochant de Luc (V. *Apôtres*). Il dit que les dernières pages des *Actes* sont les seules qui soient complètement historiques et il les suppose écrites vers l'an 80.

ment du Fils de l'homme entouré de ses anges et la punition des méchants. Le symbole de la repentance du néophyte et de son admission dans la religion nouvelle, le baptême, est continué d'après la parole : « Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé » (1), et on regarde la Cène comme le symbole de la fraternité et de la communauté religieuses.

Q. — Jésus est-il regardé comme fils réel de Dieu ?

R. — Oui, depuis que les apôtres ont établi sa dignité messianique sur le fait de sa résurrection (2).

Q. — Existe-t-il alors un canon orthodoxe du Nouveau-Testament ?

R. — Non, il n'existe encore aucun canon orthodoxe du Nouveau Testament (3).

Q. — La foi est-elle une chez tous ?

(1) Aujourd'hui on baptise d'abord, croit ensuite qui peut.

Regardez dans les bronzes du Louvre (145-446) Attis, le bel adolescent, couvert de la chlamyde, tenant en sa main le pedum recourbé des pasteurs ; il rend aussi la purification nécessaire à ceux qui veulent être initiés à son culte.

Démosthène, dans le discours *sur la couronne*, nous fait le tableau d'un thiase de Sabazios dans l'Attique : « Tu les faisais se relever, après la purification, en leur disant de s'écrier : j'ai fui le mal, j'ai trouvé le mieux. »

V. les belles études de M. J. Soury, dans le journal *la République française*.

(2) Le caveau dans lequel on déposa Jésus après l'avoir descendu de la croix était situé dans un jardin rapproché du lieu de l'exécution. Le propriétaire du jardin prit le corps et l'emporta ailleurs. Les femmes qui avaient accompagné Jésus et l'avaient enseveli, et les disciples, ne retrouvant plus le corps de leur maître crièrent qu'il était ressuscité. Un des dogmes fondamentaux du christianisme était trouvé.

Il est utile de se rappeler que, dans Saint Matthieu, les soldats qui gardaient le corps du Christ avouent eux-mêmes que le corps a été dérobé pendant leur sommeil.

(3) Le canon de l'Ecriture Sainte n'est définitivement fixé que par le Concile de Trente. V. plus haut.

R. — Non. Les Pères discutent sur le fond et la forme de la religion, et les Ecoles introduisent des théories nouvelles. Cependant deux règles de foi sont alors formulées, l'une par Tertullien (1) l'autre par Origène (2).

(1) Voici *la règle de Foi d'après Tertullien* : « La règle de Foi est absolument une, immobile et irréformable. Elle consiste à croire en un seul Dieu Tout-puissant, créateur du Ciel et de la Terre, et en son Christ, né de la Vierge Marie, crucifié sous Ponce-Pilate, ressuscité des morts le troisième jour, reçu dans le ciel, séant aujourd'hui à la droite du Père, lequel viendra juger les vivants et les morts lors de la résurrection de la chair. » V. *De Velandis Virginibus*. Cette règle de foi est le *credo* chrétien presque textuel.

(2) Voici *la règle de Foi d'après Origène* : « Voici ce qui a été manifestement enseigné par la prédication apostolique. Il est un seul Dieu qui a tout créé et tout ordonné, qui, quand rien n'était a donné l'existence a toutes choses, Dieu dès le commencement de la création et de l'origine du monde, Dieu de tous les hommes justes, Adam, Abel, Seth, Enos, Enoch, Noé, Sem, Abraham, Isaac, Jacob, des douze patriarches, de Moïse et des prophètes. Ce Dieu, dans les derniers temps, comme il l'avait promis auparavant par ses prophètes, envoya notre seigneur Jésus-Christ, pour appeler Israël d'abord, puis, après l'infidélité du peuple d'Israël, les gentils aussi. Ce Dieu juste et bon, père de notre Seigneur Jésus-Christ, a donné lui-même la Loi, les Prophètes et les Evangélistes, lui qui est le Dieu des Apôtres et celui du Vieux et du Nouveau Testament.

Ce Jésus-Christ qui est venu dans le monde est né du Père avant toute créature. Après avoir été le ministre du Père dans l'œuvre de la création (car tout a été fait par lui), il s'est abaissé lui même et s'est fait homme dans ces derniers temps. Il s'est incarné lorsqu'il était Dieu et resta comme homme ce qu'il était comme Dieu. Il prit un corps semblable au nôtre et n'en différant que parce qu'il est né d'une Vierge et du Saint Esprit. Et puisque ce Jésus-Christ est né et a souffert en réalité et qu'il a éprouvé le sort commun des hommes, la mort, réellement et non pas seulement en apparence, il est vraiment mort; il est donc vraiment ressuscité des morts, et, après sa résurrection, il a conversé avec ses disciples, puis il est remonté au ciel. La tradition associe le Saint Esprit au Père et au Fils en honneur et en dignité ; mais elle n'enseigne pas clairement s'il est né ou non, s'il faut le tenir pour Fils de Dieu ou non. La solution de ces questions doit être cherchée dans l'Ecriture-Sainte par chacun, selon ses forces et sa sagacité (A), mais que ce soit ce Saint-Esprit qui ait inspiré chacun des saints ou des prophètes ou des apôtres, et qu'il n'y ait pas un autre esprit chez les anciens, un autre chez ceux qui ont été inspirés depuis la venue du Christ, cela est enseigné de la manière la plus claire dans les églises B.

Q. — Quel fut le résultat produit par les premières formules de la foi chrétienne ?

La tradition enseigne, en outre, que l'âme, ayant sa propre substance et sa propre vie, recevra en partage, selon ses mérites, lorsqu'elle quittera ce monde, soit la vie éternelle et la béatitude, si elle s'est rendue digne de cet héritage par ses œuvres, soit le feu éternel et les supplices, si elle l'a mérité par ses crimes. Elle enseigne aussi qu'un jour aura lieu la résurrection des morts et qu'alors le corps, qui est aujourd'hui semé dans la corruption, ressuscitera incorruptible, que, semé dans l'ignominie, il ressuscitera dans la gloire. La prédication expose aussi que toute âme raisonnable possède le libre-arbitre et une volonté libre (C); quelle a à soutenir un combat contre le diable et ses anges et contre des puissances ennemies qui cherchent à la charger de péchés ; mais que, en menant une vie droite et sage, nous travaillons à nous débarrasser de ce fardeau. D'où il est conséquent de conclure que nous ne sommes soumis à aucune fatalité qui nous force, même contre notre volonté, à agir bien ou mal. Car, nous possédons le libre-arbitre, certaines puissances peuvent bien nous pousser au péché et d'autres nous aider au bien, mais aucune nécessité ne nous contraint à agir bien ou mal, comme l'imaginent ceux qui disent que le cours ou le mouvement des étoiles sont la cause des actions humaines, non-seulement de celles qui ne dépendent point du libre-arbitre, mais encore de celles qui sont en notre pouvoir. Quant à l'âme, quelle se propage par la semence, de sorte que sa raison ou sa substance soit latente dans les semences corporelles, ou quelle ait une autre origine, quelle soit engendrée ou inengendrée, quelle vienne du dehors dans le corps ou non, c'est ce que la prédication ecclésiastique n'enseigne pas assez distinctement (D).

Relativement au diable et à ses anges, et aux puissances ennemies, elle enseigne bien qu'ils existent, mais ce qu'ils sont ou comment ils sont, elle ne l'expose pas assez clairement; beaucoup sont d'avis que ce diable fut un ange, et que, devenu apostat, il a persuadé à une infinité d'anges de se révolter avec lui, lesquels sont jusqu'à ce jour appelé ses anges (E).

La prédication ecclésiastique enseigne encore que le monde a été créé, et qu'il a commencé à un moment déterminé, et qu'il sera détruit à cause de sa corruption; mais qu'y avait-il avant lui, ou qu'y aura-t-il après? C'est ce qui n'est pas clair, ni manifeste, il s'en faut de beaucoup, car la prédication ecclésiastique ne s'explique pas d'une manière évidente à ce sujet. » *De principiis, in operum ejus.*

La règle de foi d'Origène est entièrement fondée sur la tradition et il n'y résout pas les questions que la prédication ecclésiastique laisse elle-même en suspens. Il n'est pas possible à quiconque à étudié les livres sacrés et reçu la tradition de savoir mieux à quoi s'en tenir qu'Origène, et ce n'est pas beaucoup savoir.

A, Ces doctrines sur la libre-interprétation, ainsi que celles sur le libre-arbitre, ont servi le protestantisme qui peut encore observer presque entière ment la profession de foi d'Origène.

R. — D'établir relativement la valeur canonique du Nouveau-Testament.

Q. — Quel autre résultat eurent-elles encore ?

R. — D'établir la valeur dogmatique des faits contenus dans les livres saints.

Q. — Les premiers dogmes ne furent-ils pas mis en discussion?

R. — Si, tous les dogmes ont été discutés, mais les dogmes fondamentaux de la foi chrétienne, admis d'assez bonne heure, sont considérés comme n'ayant jamais fait l'objet d'un doute.

Q. — Quel nom donne-t-on généralement à ces dogmes?

R. — Le nom de mystères.

Q. — Pourquoi?

R. — Parceque, si le *dogme* est ce qu'on est obligé de croire sans que la vérité ait besoin d'en être établie, le nom de *mystère* ou chose impénétrable lui convient à la perfection (1).

B, Origène admet la passivité complete des écrivains ecclésiastiques, mais il commet une erreur en affirmant que cette opinion est générale et enseignée dans toutes les églises — V. les notes.

C, Le libre-arbitre est détruit par les théories sur la prédestination et sur la grâce.

D, Quand et comment l'âme s'introduit dans le corps, la question a été souvent débattue, mais elle n'a jamais été résolue.

E, On voit qu'au temps d'Origène l'invention de Satan n'est pas encore complète.

1) Les théologiens de nos jours regardent les mystères comme une vérité incompréhensible fondée sur une révélation divine, mais Saint Paul les regardait comme des vérités cachées jusque-là qu'une révélation dévoilait. La révélation est la source unique de la connaissance de Dieu, s'accordent à dire

Q. — Comment se formèrent les dogmes ?

R. — Autrefois ainsi qu'aujourd'hui (1) chacun interprétait la religion à sa façon, mais il existait officiellement de grandes Ecoles (2) qui, nées sous l'influence locale, en Judée, en Syrie, à Alexandrie (3), en Asie-Mineure, en Phrygie, reconnaissaient Jésus, telles pour un Dieu, telles pour un prophète, telles simplement pour un homme de bien, et interprétaient diversement sa loi. Il en était autrement à Rome, où l'Eglise revêtait un caractère pratique et organisateur sous l'influence de l'administration romaine ; là, elle s'éloignait des doctrines juives et orientales et prétendait acquérir la suprématie. L'Eglise primitive, bien loin d'être un modèle d'ordre et de vertu, était plus troublée, plus divisée que l'Eglise protestante ne l'est de nos jours, et il ne pouvait en être autrement puisque la spéculation pouvait s'exercer en pleine liberté sur toute la matière dogmatique. Ce fut

Saint Clément d'Alexandrie, Origène, Saint Augustin et Saint Hilaire de Poitiers.

(1) Les pères fournissent l'exemple.

(2) Voir les notes.

(3) L'École d'Alexandrie est la plus célèbre de toutes. Philon et Potamus y préparèrent la voie à Plotin, Jamblique, Porphyre et Proclus. Quand l'édit de Justinien ferma les portes de l'école, elle fut s'établir à Athènes. Voici ce que Pierre Leroux en a écrit : « A la fois religieuse et philosophique, placée entre le monde païen et le monde chrétien, elle se rattache à l'un et à l'autre; elle procède de Platon et de Pythagore, tient aux gnostiques et aux chrétiens, essaie de résumer et de restaurer l'antiquité, et inonde en même temps, de son idéalisme et de ses opinions les plus mystiques, le moyen-âge chrétien tout entier. » Au fond, l'Ecole essayait d'accomplir la fusion de toutes les religions et de toutes les philosophies.

le Concile de Nicée qui commença à arrêter le développement de la libre-réflexion, et, comme l'esprit humain ne renonça pas facilement à ses droits d'examen pour aller s'enterrer dans la nuit du Moyen-Age, il se produisit des luttes souvent sanglantes. Des hérésies nombreuses éclatèrent. Ce fut en les combattant que le christianisme se forma et que la religion romaine devint ce composé de maximes décrétées par les Conciles, les Synodes et les Papes et nommées *décrétales* ou *bulles* (1) qui contiennent ces préceptes déclarés absolument de foi et nécessaires au salut qui sont des *dogmes* (2).

Q. — Quels sont les dogmes les plus importants?

R. — Les dogmes les plus importants sont ceux de la *Trinité*, de la *Création*, du *Péché originel*, de l'*Incarnation*, de la *Présence-réelle* et de l'*Immortalité de l'âme*.

Q. — Qu'est-ce que le dogme de la Trinité?

R. — La croyance en trois personnes n'en formant qu'une seule.

Q. — Comment s'est formée cette croyance?

R. — Il fut tout d'abord établi que Jésus, ainsi

1) *Bulles*, décrets du pape destinés à faire loi. On les désigne par les premières lettres qu'on y lit, ainsi qu'on fait pour les encycliques : bulle *Unigenitus*, encyclique *Quanto conficiamur*; les *décrétales* sont les lettres portant décret, les consultations sur telle ou telle décision.

2) L'Église est si bien l'œuvre du temps et des hommes que tous les jours elle ajoute quelque chose à son édifice. — V. plus loin ce qui concerne l'immaculée conception et l'infaillibilité papale.

qu'il l'avait dit lui-même sur la fin de sa carrière messianique, était le fils de Dieu. Mais en raisonnant sur ce genre de divinité, on en arriva à se demander comment on pouvait être fils de Dieu. Dieu n'avait pu engendrer son fils que de sa substance, or, cette substance étant éternelle, Jésus était donc éternel, il était né en même temps que son Père, ils existaient tous deux en un de toute éternité. Une hérésie célèbre, l'arianisme (1), s'éleva contre cette théorie et soutint, avec quelque semblant de raison, que le Fils n'est pas de la même substance que le Père, qu'il a été créé de rien, et qu'une substance engendrée ne saurait devenir inengendrée (2). L'Eglise fit triompher le Symbole de Nicée. Elle établit le dogme de

(1) Arianisme ; c'est l'hérésie la plus importante que le christianisme ait eu à combattre. Elle tire son nom d'Arius qui s'éleva contre ce que l'Eglise catholique oblige à croire : qu'il y a en Dieu unité de substance et trinité de personnes.

Arius, dans *Thalie*, soutient que Dieu n'a pas toujours été père, que le fils a été tiré du néant pour être incarné. Dans le sens absolu, Arius niait donc la divinité du Christ ; et il n'y avait que le Père d'éternel, invariable, inengendré, le Père qui n'était plus un être composé, divisible, muable.

L'arianisme date de l'an 318, après la victoire de Constantin sur Licinius. Arius, prebsbytre d'une des églises d'Alexandrie, convertit beaucoup de monde à sa doctrine, si bien que Constantin, voyant menacée l'unité religieuse qu'il rêvait et qui l'avait fait se convertir, crut devoir intervenir. Voltaire dit de cet empereur, dans ce cas : « C'était un scélérat, je l'avoue, un parricide qui avait étouffé sa femme dans un bain, égorgé son fils, assassiné son beau-père, son beau-frère et son neveu, je ne le nie pas. Mais il avait du bon sens. » Les prières de Constantin ayant été inefficaces, on réunit le premier concile *œcuménique* (universel, à Nicée, en 325. Trois cent dix huit evêques condamnèrent l'arianisme. Constantin ordonna de détruire tous les livres d'Arius et de tuer ceux qui en conserveraient. L'arianisme ne fut pas détruit pour cela. Il resta dans l'Eglise d'Orient tandis que la doctrine nicéenne s'établissait dans l'Eglise d'Occident.

(2) V. Épiphane, *Hæres*

la *consubstantiation*, par lequel Jésus est regardé comme étant de la même essence et de la même éternité que son Père. Quant à la troisième personne, au Saint-Esprit, on mit longtemps à fixer ses qualités. Les apôtres ne l'avaient considéré que comme un souffle, une effluve, une inspiration, laissée par Jésus dans leur esprit (1). Jean expose que le Fils de Dieu, en retournant près de son Père, laisse, pour continuer son œuvre son Esprit, ou Paraclet, qu'il réprésente tantôt comme une personne distincte, tantôt comme une simple force, mais toujours subordonnée au Père et au Fils, et il attribue au Saint-Esprit l'inspiration des évangiles. Le Concile de Nicée s'en occupa peu. Mais le deuxième œcuménique déclara que le Saint-Esprit procédait du Père, et que, sans lui donner le nom de Dieu qui lui fut attribué pour la première fois dans le symbole d'Athanase, il était digne de la même adoration que le Père et le Fils. Ce fut d'après Jean qu'on forma le dogme de la Sainte-Trinité, lorsque les gnostiques prétendirent posséder la *gnose* ou dernière raison des choses (2). Enfin, en 589, le

(1) Le Saint Esprit n'avait guère donné le don des langues aux apôtres, ainsi qu'on le peut voir aux chapitres *des apôtres* et *de la formation du nouveau-testament ;* il ne les inspira pas plus qu'il ne les fit parler.

(2) Les gnostiques étaient ceux qui possédaient la *gnose*, vérité, philosophie du christianisme, connue par un fort petit nombre d'élus. Les gnostiques prirent naissance dans les écoles philosophiques ; ils avaient fait de la liberté de penser le fond de leurs doctrines, et le gnostique ayant la liberté de penser ce qu'il

Synode de Tolède sanctionna le symbole d'Athanase qui fait procéder les unes des autres les trois personnes de la Sainte-Trinité et les fait Dieu toutes trois. Cette doctrine fut définitivement admise à Rome, par Nicolas 1er, en 860.

Q. — Quel est le deuxième dogme?

R. — Celui de la *Création* selon la donnée des six jours pendant lesquels Dieu créa le Ciel, la Terre, les éléments, les animaux et l'homme (1).

Q. — Quel est le troisième dogme?

R. — Le troisième dogme est celui de la chûte de l'homme ou du *pèché originel*. L'homme ayant désobéi à Dieu, dans le Paradis terrestre, en goûtant à l'arbre de la science du Bien et du Mal, en est chassé et est condamné à gagner sa nourriture à la sueur de son front (2).

Q. — Quel est le quatrième dogme.

R. — Le quatrième dogme est celui de l'*Incarnation* d'après lequel le Fils de Dieu s'est fait homme dans le sein d'une Vierge (3).

---

voulait devait nécessairement succomber devant le nombre des chrétiens soumis à la pensée commune. — V. Matter, *Histoire critique du gnosticisme*.

D'après la gnose, Dieu est surnaturel et invisible, il se manifeste par des émanations; ces émanations sont des génies; un de ces génies ou éons, αἰωνες, a créé la Terre et l'Homme. Les génies du mal se sont introduits dans la création. Simon le Mage et ses sectateurs disaient que Dieu s'était fait représenter auprès des gentils par l'esprit ou le génie intellectuel, et près des Juifs par Jésus. Les sectes de gnostiques furent très nombreuses. — V. Alzog, *Histoire universelle de l'Eglise*.

(1) V. la Genèse, et plus haut.

(2) V. la Genèse, et plus haut.

(3) Il est censé n'avoir jamais fait doute que Jésus fut né d'une vierge, et

Q. — Quel est le cinquième dogme ?

R. — Le dogme de la *Rédemption* d'après lequel Jésus-Christ est mort pour racheter tous les hommes de l'état de malédiction où les avait plongés le *péché originel* (1).

Q. — Quel est le sixième dogme?

R. — Le dogme de la *Présence-réelle* ou transsubstantiation du sang et du corps de Jésus dans l'Eucharistie.

Q. — Comment ce dogme s'est-il formé?

R. — De très-bonne heure les chrétiens avaient considéré la Cène comme un sacrifice d'actions de grâces (2) et ils prenaient le pain et le vin en souvenir du Christ. A la suite de controverses sur la nature de la personne du Christ, la doctrine d'un sacrifice d'expiation offert par le prêtre, à l'instar des juifs, se précisa, et, en 787, le septième concile œcuménique tenu à Nicée, proclama que le pain et le vin, après la consécration, ne sont plus des figures, mais véritablement le corps et le sang du Christ (3).

comme il était patent que Marie avait eu plusieurs enfants ceux qui consentaient à ne pas le nier disaient que Jésus était le premier-né.

(1) Nous ne donnons pas l'historique de tous ces dogmes, qui, le premier étant admis, découlent logiquement les uns des autres. Il faut lire, pour se rendre compte des débats qu'ils ont soulevés, *le recueil des Conciles*, de Mansi, en entier, et les ouvrages que nous citons à la fin du présent chapitre. En ce qui concerne la rédemption, rappelons, en passant, que Bacchus aussi était le Dieu rédempteur et libérateur, Λυσεός ο θεος ; Orphée lui dit : Tu délivreras les hommes de leurs durs labeurs et de leur immense misère.

(2) De là nom de Συκαρίστια, eucharistie, actions de grâce. Rompre le pain et l'offrir est l'habitude du chef de la maison chez les juifs.

(3) Ne pas confondre comme cela arrive fréquemment le dogme de la *consubstantiation* avec celui de la *transsubstantiation*

C'est ainsi que le pain et le vin se trouvèrent *transsubtantiés*, c'est-à-dire changés en la substance véritable du corps et du sang du Christ (1).

Q. — Quel est le dernier des dogmes que vous avez signalés comme étant les plus importants ?

R. — Le dogme qui concerne la vie future, celui de l'*immortalité de l'âme*.

Q. — N'a-t-on pas toujours cru à une âme immortelle ?

R. — Non. Jésus ne s'intéressa pas à l'immortalité de l'âme, non plus que les premiers chrétiens, ni trop à l'âme elle-même (2). Jean et Paul enseignent bien la prédestination de l'âme, mais en la liant au corps, c'est-à-dire que l'âme doit ressusciter en même temps que la chair (3) ; ils disent que ceux qui doivent participer à la vie éternelle sont choisis de toute éternité par le Père. C'est la *théorie de l'élection* de Paul, et il y ajoute celle de la *vocation* par laquelle les élus sont infailliblement conduits au salut (4). Saint Augustin partage entièrement cette manière de voir.

Q. — De sorte que l'homme n'a pas à s'occuper de son salut, qu'il est toujours sauvé s'il doit l'être ?

(1) V. Mansi, *concil*. V. aussi *Sacrosancta concilia, ad regiam editionem exacta*, Philip. Labbei et Gabr. Cossartii, et *hist. des conci.*, par Hermant.

(2) V. plus haut.

(3) L'âme corporelle, charnelle, c'est du matérialisme, quasiment.

(4) V. Paul, *Ephes.*, *Rom.*.

R. — C'est la conséquence de la théorie chrétienne pure, aussi l'a-t-on changée.

Q. — Comment cela?

R. — Quand furent arrivées les époques de discussion, quand la Réforme eut enlevé à l'Eglise romaine une partie de la chrétienté, on comprit tout ce qu'avait de dangereux pour le chrétien cette théorie qui conduisait directement les hommes à ne plus s'occuper de leur salut, puisqu'ils ne pouvaient éviter d'être sauvés s'ils devaient l'être, et que, eussent-ils mené la vie la plus exemplaire, ils ne pouvaient être élus, s'ils n'étaient, de toute éternité, marqués du sceau de Dieu. Les Jésuites se chargèrent d'accomoder les doctrines de l'Eglise à la logique des hommes, et ils émirent de nouvelles théories sur la *grâce*, qui suscitèrent de mémorables querelles (1). Ils finirent cependant par triompher, et il fut établi qu'il y avait deux sortes de grâce : la *grâce efficace*, ou vocation, qui mène droit celui qui en jouit jusqu'au ciel, sans que rien de volontaire ou d'involontaire puisse le détourner de sa voie, et la *grâce suffisante*, que tout le monde est censé posséder et qui permet de faire son salut si l'on vit selon les préceptes de l'Eglise. Cette fois-là, les jésuites, en rendant à chacun un peu de son libre-arbitre, se trouvèrent d'accord avec la raison humaine (2). Ils sauvèrent,

1 V. Pascal, les *Provinciales*, et les notes.

2 V. Lanfrey, *l'Eglise et les philosophes au XVIII^e Siècle*

par ce moyen, l'Eglise pour un temps, mais le christianisme, le christianisme de Jésus, des apôtres et des pères, s'il n'était pas mort déjà, disparut alors tout-à-fait.

Q. — N'y a-t-il point d'autres dogmes très-importants ?

R. — Si, il en est deux qui ont été promulgués récemment.

Q. — Quels sont ces deux dogmes ?

R. — Celui de l'*Immaculée-Conception* et celui de l'*Infaillibilité du pape.*

Q. — De qui ces dogmes sont-ils l'œuvre ?

R. — Des jésuites (1) qui depuis un siècle se

(1) La compagnie de Jésus doit sa fondation à Ignace de Loyola. Ignace était soldat ; ayant eu la jambe cassée au siége de Pampelune, il s'enthousiasma, pendant sa maladie, à la lecture de la vie des saints, et il guérit visionnaire et dévot. Il lui vint alors à la pensée, de former « l'armée du Christ. » Il partit pour Paris où il se lia avec Pierre Lefèvre, Antoine Rodriguez, François-Xavier, Alphonse Salmeron, Nicolas Babadilla, Jacques Lainez, qui, tous, se réunirent le 15 Août 1534, dans une chapelle souterraine de l'Eglise de Montmartre et firent vœu de pauvreté et de charité. En 1536, Ignace présenta au pape Paul III les statuts de l'ordre qu'il voulait fonder, et la bulle *Regimini militantis ecclesiæ* consacra pour ainsi dire légalement l'existence de la *Compagnie de Jésus*, d'où ceux qui en firent partie tirèrent leur nom de jésuites. Le but proposé était d'obéir au pape et de fournir une milice au souverain pontife.

Les jésuites sont divisés en cinq classes : 1° les coadjuteurs temporels frères servants, laïques affiliés, ceux que l'on nomme dans le public « jésuites de robe-courte », quoique quelques uns de ces derniers appartiennent à l'ordre par des vœux, notamment par le vœu d'obéissance) ; 2° les novices, qui sont recrutés avec soin dans la jeunesse intelligente ; 3° les scholastiques, qui font des vœux secrets et aident la compagnie dans son œuvre ; 4° Les coadjuteurs spirituels, qui font des vœux publics et aident les profes ; 5° Les profes, qui sont les vrais jésuites, l'élite de la compagnie. Ces derniers ont passé par un long noviciat, ils sont choisis avec soin. Outre le vœu de pauvreté, de charité et d'obéissance, ils ont fait vœu d'obéir au pape et d'accepter aveuglement toutes les missions

sont complètement rendus maîtres du christianisme catholique.

Q. — Qu'est-ce que le dogme de l'*Immaculée-Conception ?*

R. — La croyance que Anne, mère de Marie, conçut sa fille sans péché (1). Par le dogme de

La compagnie place à sa tête un général qui demeure à Rome et est élu à vie. Dans ses mains, chaque membre est, selon la règle de Loyola « comme s'il était un cadavre ou un bâton dans la main d'un vieillard. »

D'après les privilèges accordés par Jules III, les jésuites ne relèvent absolument que du pape. Ils possèdent donc la toute-puissance s'ils possèdent le pape. Ils tendent continuellement à s'immiscer dans la politique des États. Ceux qui n'auraient pas le temps de lire les douze pères d'Escobar seront suffisamment édifiés sur les principes des jésuites en lisant les *provinciales* de Pascal, et les *Monita secreta societatis Jesus*, publiés par Ch. Sauvestre. Ces doctrines sont telles qu'un arrêt de 1761 les déclara abominables, meurtrières, et ordonna que les livres des jésuites fussent brûlés et leurs écoles fermées. En 1762, le Parlement de France ordonna la destruction de la société ; en 1764, il ajouta que les jésuites qui voudraient rester en France abjureraient leur institution, et, la même année, un arrêt déclara que la fameuse société était dissoute.

Les jésuites, qui n'ont d'existence légale nulle part, ont été chassés de presque tous les Etats. De Hollande (1598), de Bohême (1618), de Moravie 1619), de Malte (1643), de Russie 1,23 , de Portugal (1759), d'Espagne (1767 , de Sicile et Naples (1767 , de Parme 1780).

A l'instance des puissances, le pape Clément XIV publia, le 21 juillet 1773, la bulle *Dominus ac redemptor noster* qui prononça la suppression complète de la compagnie de Jésus qui comptait alors 22,589 membres.

Pie VII annula, en 1814, la bulle de Clément XIV; il rétablit la société sous le nom de Congrégation du Sacré Cœur, par la bulle *Sollicitudo omnium ecclesiarum*. Depuis ce temps la compagnie s'est fort étendue et on peut dire qu'aujourd'hui il n'y a pas un prêtre qui en soit indépendant et que, depuis le pape jusqu'au dernier séminariste, toute l'Eglise est dans leurs mains. V. *Les jésuites*, par Michelet et Quinet ; *Les jés.*, par Huber ; et l'excellent livre *Ignace de Loyola et la Comp. de Jes.*, par Spuller ; etc..

(1) Ainsi le privilège accordé à Jésus seul s'est étendu à sa mère. On a été tenté aussi de proclamer l'Immaculée Conception de la mère de Marie, Sainte Anne. Dans cette voie, l'Eglise eut eu beau jeu à remonter jusqu'à Ève et à soutenir quand même le péché originel.

L'Immaculée Conception ! Qu'il nous souvienne d'Isis, sœur d'Astarté et de Cybele, coiffée du pschent, la main gauche tenant une corne d'abondance, la droite appuyée sur un gouvernail. Isis marine et Isis terrestre, promenées en grande pompe par les égyptiens, s'arrêtant aux reposoirs, métha

l'Immaculée-Conception de la Vierge, il est entendu que la mère du Christ a été conçue sans tache originelle. Ce dogme a été proclamé, *malgré l'opinion très-contraire des pères les plus illustres de l'Eglise*, par le pape Pie IX, en 1854, dans une réunion d'évêques tenue à Rome (1).

Q. — Qu'est-ce que le dogme de l'*Infaillibilité*?

R. — Le dogme de l'*Infaillibilité* établit que ce que le pape proclame *ex-cathedrâ*, du haut de la chaire, c'est-à-dire tout ce qui a la valeur d'une parole officielle, d'un document émané du pape, *est une vérité absolue*, à laquelle on doit attacher l'importance d'un article de foi et qu'on doit croire sous peine de damnation.

Q. — Quelle est l'importance de ce dogme?

R. — Ce dogme, proclamé en 1870 dans le concile œcuménique tenu à Rome, a une portée très-grande, surtout dans le domaine de la politique. C'est, certainement, après les dogmes de la *Trinité* et de la *transsubstantiation*, le plus important de la religion chrétienne-catholique. Il met la parole du pape, et, en conséquence, le pape lui-même au-dessus de tout, il supprime les Conciles (2), et ferme la bouche à toute tentative

---

du polythéisme sémitique, et aujourd'hui . immaculée conception. V. les feuill. scient. de la *Républ. franç.*.

(1) Le canon de ce dogme non plus que le canon du dogme de l'Infaillibilité ne sont encore fixés, les événements de la guerre Franco prussienne, ayant écourté le concile du Vatican, qui devait s'en occuper.

(2) Et les Conciles où tous les évêques avaient un siège constituaient

de révolte. C'est un pouvoir absolu établi dans le domaine de la conscience, établi en matière de foi, et comme la foi guide l'action, c'est le pouvoir le plus exorbitant qui ait jamais été institué au monde et, il est, par cela même, impossible de le subir.

Q. — Jusqu'où vont les conséquences de ce dogme ?

R. — Les conséquences du dogme de l'*infaillibilité* sont de faire entrer dans le domaine dogmatique toutes les paroles réfléchies, orales ou écrites, prononcées par les papes ; de cette façon, des doctrines comme celles du *Syllabus* (1), des croyances comme celles au Sacré-Cœur de Jésus ou de Marie, entrent peu à peu dans le domaine de la foi (2).

(jusqu'à ce que la discipline de Rome ait fait des évêques de purs instruments) par la discussion, par les pressions que pouvaient exercer sur ses décisions les pouvoirs laïques, une certaine garantie d'ordre social qui n'existe plus.

(1) V. Encyclique *Quanta Cura*, et le Catalogue des erreurs condamnées du 8 décembre 1864. V. aussi l'encyclique *Qui pluribus*, du 9 novembre 1846.

(2) L'Eglise réclame l'obéissance, on doit obéir surtout et par dessus tout au pape infaillible. C'est aux papes que Jésus a remis les clefs du royaume des cieux, et comme l'écrit Bossuet : « Tout est soumis à ces clefs, tout, rois et peuples, pasteurs et troupeaux. » Le pouvoir du pape? « Il est de fait et de droit sur les fidèles, de droit sur les infidèles » (Prosper Fagnani, *Commentaire lat. sur les décrétales)*. En se mettant en rebellion contre le pape, on échouerait aussi ridiculement que Bossuet et tous les gallicans qui ont suivi la déclaration de 1682, et le temps donnerait toujours gain de cause (comme aux universités de Douai et de Louvain, qui, contre les déclarations du clergé de France, s'étaient prononcées pour l'Infaillibilité) à l'Infaillibilité. De raison il n'y en a pas. La raison ne regarde que le diable dont elle est l'invention abominable. Dieu dit : « Ego sum qui sum, » le pape est infaillible parce qu'il est infaillible.

Q. — La religion chrétienne ne se trouve-t-elle pas entraînée, par ces excès, à sa perdition ?

R. — Oui. La religion chrétienne s'est formée peu à peu, elle qui est représentée comme la toute divine, par les disputes des hommes. Elle devait dominer le monde, et elle ne fit aucun progrès en Asie, et Mahomet lui enleva une partie de l'Europe, de l'Afrique, le pays même où elle avait pris naissance. Cette religion si fière, si autoritaire, si universelle, s'est elle-même divisée en trois branches : la Grecque, née, à la fin du IXe siècle, de rivalités naturelles entre les deux pouvoirs de Rome et de Constantinople ; la Protestante, née au XVIe siècle des abus de la cour de Rome, et appuyée sur des principes de liberté et de tolérance ; enfin la Catholique qui a pu maintenir une autorité au moins nominale sur différents pays de l'Ancien et du Nouveau continent, mais qui en arrive au point où elle trouva elle-même, dans le temps, le polythéisme romain. Comme le paganisme en arrivait à substituer divinités à divinités, de même le catholicisme fait apparaître à tout moment un culte nouveau pour remplacer celui qui s'en va, l'Immaculée-Conception succède à la Croix, le Sacré-Cœur à l'Immaculée Conception (1). Le christianisme catholique

(1) Nous ne parlons point des miracles, du surnaturel introduit dans l'élément humain, dernières ressources des religions agonisantes et dont on

n'est plus qu'un vaste polythéisme anthropomorphiste, où les saints succèdent aux saints, les dieux aux dieux, les croyances aux croyances. Le culte se multiplie et se disperse de tous côtés, ébranlé, affolé, colère, avant que de s'anéantir tout-à-fait (1).

DU CHRISTIANISME. — LE SACERDOCE.

Q. — De quelle façon vécurent les apôtres?

R. — Les apôtres eussent pu vivre largement de ce qu'on leur donnait et ils pouvaient demander au nom de l'Evangile, mais ils n'usaient pas de cette faculté « de peur » dit Saint Paul « *que*

usa autant à Rome dans le temps, qu'en France au XIX^e^ siècle. Sous ce rapport, Jupiter pourrait peut-être rendre bien des points à Jéhowah, et Cybèle à la Vierge. En ces matières, « plus ça change, plus c'est la même chose, » comme l'écrivait Francisque Sarcey, continuant la rude guerre entreprise par lui dans le journal *le XIX^e^ Siècle*

(1) Nous sommes loin d'avoir passé en revue toute la dogmatique. Nous renvoyons pour des explications complètes à *l'hist. des dogmes* de Gieseler, et surtout à *l'hist. des dogmes chrétiens* par Eugène Haag, qui est de beaucoup la meilleure. Le travail considérable de M. Haag se divise en quatre parties : 1° Il examine l'existence de Dieu, son unité, ses attributs, la Trinité, la Création du Monde, l'anthropogonie, l'angélologie, la démonologie, la Providence ; 2° Il s'occupe de l'anthropologie théologique, des théories dogmatiques, de l'homme, ce qui embrasse la théorie de l'image de Dieu, de l'état d'innocence, la chûte et le péché originel ; 3° la Christologie, la sotériologie ou théorie du Christ Rédempteur, la personne du Christ, l'ensemble des deux natures, l'état d'abaissement et l'état d'exaltation, l'œuvre du sauveur et ses mérites, la justification de la rémission des péchés, de la sanctification, de la prédestination et de la grâce, enfin de ce qui touche aux rapports entre le fils de Dieu et l'homme pécheur ; 4° la charitologie ou théorie de l'Eglise, sur les moyens de salut et les sacrements, la mort, l'immortalité, le purgatoire, la résurrection, le jugement dernier, le paradis, l'enfer, et la fin du monde.

ce ne fut à quelqu'un occasion de scandale si on recherchait une récompense temporelle. » Les apôtres se faisaient humbles au milieu des fidèles, *ils travaillaient afin de n'être à charge à personne* et pour donner l'exemple d'éviter l'avarice, l'oisiveté et l'inquiétude. A l'exemple des grands rabbins (1) qui tous avaient quelque métier, comme charbonnier, potier, etc., Saint Paul faisait des tentes à l'usage des gens de guerre et il donnait comme règle que *quiconque ne sait pas travailler ne doit pas manger* (2).

Q. — Les apôtres avaient-ils des femmes?

R. — Oui, les apôtres avaient pris des femmes, excepté Saint Paul qui vivait en l'état de chasteté pour être plus entier à sa mission. « Je pourrais » disait-il « mener avec moi une femme d'entre nos sœurs, comme le font les autres apôtres, et les parents du Christ, et Pierre lui-même » (3), mais il n'en prenait point.

Q. — Y avait-il un supérieur parmi les apôtres?

R. — Non, ils étaient tous égaux. Origène s'élève contre les évêques qui refusent de reconnaître pour leurs égaux même les meilleurs dis-

(1) C'est rabbi que nous devrions écrire. Les prescriptions des livres rabbiniques (le Thalmud) étaient que tous les juifs, les *beni-Israël*, eussent un métier

(2) V. Fleury. *hist. eccles.* ; Saint Paul, *Thess.*.

(3) Pierre et Philippe avaient des fils et des filles. — V. Papias, Polycrate, et Clément d'Alexandrie.

ciples du Christ. Si l'Eglise a assigné une suprématie à Pierre, c'est uniquement pour les besoins de la cause papale (1). S'il y avait eu un supérieur parmi les apôtres, ce n'eut pu être que Saint Paul qui était de beaucoup le plus intelligent (2). Saint Pierre était si peu le supérieur de Paul que celui-ci lui reprocha vertement d'avoir quitté les gentils.

Q. — Quels furent les successeurs des apôtres?

R. — Les disciples qu'ils avaient pris avec eux et qu'ils avaient instruits, et les diacres.

Q. — Quelle fut la cause de l'institution des diacres?

R. — La communauté des biens dans laquelle vivaient les premiers chrétiens.

Q. — Comment institua-t-on les diacres?

R. — Comme on était venu se plaindre aux apôtres que les veuves étaient méprisées et frustrées dans la distribution des vivres aux tables, ceux-ci assemblèrent les fidèles et leur dirent de choisir sept hommes de bonne volonté et de bonne réputation; ces élus eurent soin des pauvres, remirent ce qui était nécessaire à chacun d'eux, et bientôt le nombre des diacres devint considérable (3).

Q. — Les diacres étaient donc choisis à l'élection?

1. Pour cela aussi, contrairement à la vérité, on fait venir Saint Pierre à Rome. V. plus haut.

2. V. Renan, *Saint Paul*.

3. V. *Actes*.

R. — Oui, et le vote universel fut longtemps pratiqué par les fidèles, dans l'exercice du culte comme dans les conciles (1).

Q. — Les prêtres sont-ils les successeurs des diacres ?

R. — Oui, les prêtres (2) sont les successeurs des diacres.

Q. — Les diacres avaient-ils la parole de Dieu, c'est-à-dire pouvaient-ils s'arroger le droit de parler au nom de Dieu ou au nom de l'Église ?

R. — Non, en principe. Les diacres servaient à la table sacrée et rien de plus. On leur permit seulement de prêcher la Bible à l'occasion et quand ils en étaient instruits, mais les apôtres et leurs successeurs, c'est-à-dire les évêques, avaient seuls la parole de Dieu et le droit de faire la fraction du pain.

Q. — Comment donc les prêtres en vinrent-ils à avoir la parole de Dieu et la communion ?

R. — Lorsque le nombre des fidèles s'accrut, il fallut instituer la prêtrise et donner aux prêtres le pouvoir de prêcher et de faire la Cène, soit, plus tard, de dire la messe.

Q. — Les diacres et les premiers prêtres se mariaient-ils ?

(1) Selon la primitive Eglise, il n'y a de vrais prêtres que ceux qui sont élus, comme il n'y a de vrais conciles que ceux où les fidèles ont voix délibérative. Au nom de la religion même, la société civile peut rejeter tout ce qui ne se présente point dans ces conditions. Dans le mouvement dit des Vieux-Catholiques, on a remis ces principes en honneur.

(2) Un évêque est un prêtre, nous le savons, mais pour notre commodité nous désignons ici, par ce mot, le bas-clergé, les curés, les vicaires.

R. — Parfaitement. Ce n'est que dans le XII[e] siècle que, par raison de discipline, les prêtres finirent par ne plus se marier (1).

Q. — Quel loi Saint Paul fait-il aux évêques et, par suite, aux prêtres ?

R. — Saint Paul dit : « Il faut que l'Evêque soit sans reproche, mari d'une seule femme, sobre, prudent, grave, hospitalier, point querelleur, point ivrogne, ni avare, ni prompt à frapper, mais modeste, réglé et propre à enseigner. »

Q. — Que recommande-t-il aux fidèles par rapport aux prêtres?

R. — Il leur dit : « *Vous reprendrez les mauvais docteurs qui s'écartent de la foi, de la pureté de conscience*, qui s'occupent de vaines disputes, de combats de paroles, des mots nouveaux, de contes de vieille, qui assurent ce qu'ils n'entendent point, qui sont ignorants, superbes et intéressés, *et qui regardent la religion comme un moyen de s'enrichir.* » Et il ajoute : « Prenez garde aux chiens, *aux mauvais ouvriers*.... Il y en a plusieurs comme je vous l'ai dit et vous le dis encore qui sont les ennemis de la Croix de

(1) C'est à Grégoire VII que revient l'initiative de ce grand mouvement qui en vouant les prêtres au célibat les attacha uniquement à la chose commune de la religion, et c'est à partir de ce jour que l'on peut appliquer à l'église ces paroles de Voltaire : « L'Eglise romaine l'a emporté en débauches obscènes, parceque, pour mieux gouverner les hommes, elle s'est interdit le mariage qui est le plus grand frein a l'impudicité vulgaire et a la pédérastie. » V. plus loin.

Jésus-Christ, dont la fin est la perdition, *dont le Dieu est leur ventre*, qui font gloire de leur confession, *qui n'ont que des pensées terrestres...* Méfiez vous des docteurs qui, par leurs discours trompeurs, *trafiquent des âmes pour contenter leur avarice*, qui *mettent leur bonheur dans la volupté passagère, dans les festins et les délices, et qui sont pleins de désirs immondes* (1) ».

DU CHRISTIANISME. — LE GOUVERNEMENT DE L'ÉGLISE.

Q. — Quel est le Gouvernement de l'Église ?

R. — « Le Gouvernement de l'Église » dit le théologien Boyer (2) « est une monarchie mêlée d'aristocratie. La monarchie dans toute sa plénitude, on la trouve dans le Souverain-Pontife, vicaire de Jésus-Christ sur la Terre. Cette monarchie est tempérée par l'aristocratie. L'élément aristocratique qui s'y mêle, on le trouve : 1° Dans chaque Évêque en particulier : 2° Dans les assemblées

(1) V. Saint Paul. *Timoth.*.

(2) Boyer, théologien français, né en 1766, mort 1842, réorganisateur de Saint-Sulpice et successeur de l'abbé Frayssinous dans sa chaire de théologie dogmatique ; il fut un des plus grands adversaires de Lamennais.

d'Évêques appelées *conciles*. Les Évêques, selon l'ordre et l'institution divine sont associés avec le Souverain-Pontife au Gouvernement de l'Église ; ils sont membres de la Souveraineté et investis de droits réguliers dans leur territoire, appelé *diocèse*. Toutefois, ils y administrent non comme des égaux, mais comme des sujets du Pape, leur monarque, soumis à ses lois et exécuteurs de ses décrets. J'en crois voir une image très-ressemblante dans l'empire d'Allemagne, où l'Empereur commandait à des Souverains, ayant chacun leur État et leur territoire. Les prêtres et les curés, sans participer au Gouvernement général de l'Église, comme membres de la monarchie, font partie de sa Constitution : comme administrateurs, ils sont dans l'Église ce que l'administration est dans la société politique ; car dans toute Société, ces deux choses sont distinguées et séparées par une barrière insurmontable, le gouvernement et l'administration. Les préfets, les magistrats, les juges, ne sont ni législateurs, ni souverains, ni membres de la souveraineté. Et voilà le rang élevé où sont placés les prêtres ; par la constitution divine de l'Église, ils sont magistrats, juges, administrateurs. »

Q. — L'Église n'est donc pas autre chose qu'un gouvernement monarchique ?

R. — Oui. Bossuet l'affirme et le cardinal

Bellarmin (1) est d'accord avec le théologien Boyer (2).

Q. — L'Église est donc contraire à tout autre état laïque que la royauté dite de droit divin qui est une sorte de Délégation à son image et dont le principe même lui donne, à elle Eglise, l'autorité suprême ?

R. — Oui. l'organisation de l'Église la lie à la royauté et la fait l'ennemie de toute liberté et de toute République (3).

---

(1) Bellarmin, cardinal italien, né 1542, mort 1621 ; jésuite. Il fut ordonné prêtre par Corneille Jansénius, évêque de Gand en 1570. V. son traité *de scriptoribus ecclesiasticis* dans lequel il apprécie plus de quatre cents auteurs. Il déclarait que la politique ne le regardait pas, ce qui est fort remarquable chez un jésuite. V. aussi *Disputationes de controversiis fidei christianæ*. Deux fois il fut question de l'élire pape, mais il échoua, la première fois contre Alexandre de Médicis, et la seconde contre Camille Borghèse. Ce fut un de ceux qui condamnèrent Galilée en disant que sa théorie est contraire aux Ecritures, cependant qu'il était toujours l'ami du célèbre Baïus, de Louvain, dont le pape censura les propositions.

(2) L'Eglise a constitué le Ciel à son image, et il est tout aussi aristocratique que la Terre, avec ses séraphins, ses chérubins, ses trônes, ses principautés, ses dominations, archanges et anges chargés de commandements et de la garde des rois, des princes, des grands de ce monde, tandis que les petits anges sont pour le menu peuple, etc.

(3) La politique de l'Eglise est la tyrannie. « L'Eglise de Jésus-Christ » dit Bossuet « voyageant comme une étrangère parmi tous les peuples du monde, elle n'a point de lois particulières touchant la Société civile. » Les individus qui n'ont soif que de la fin du monde ne paraissent devoir entrer en affaire avec l'Etat. Cependant l'Eglise ne tolère aucune liberté. Elle s'associe aux princes et les protège. Les catéchismes disent : « les peuples doivent aux rois et aux souverains honneur, fidélité, amour, sujétion, tributs et subsides, respect et prières. » L'Eglise partage donc avec les rois leur histoire, et, comme l'a dit le conventionnel abbé Grégoire : « l'histoire des rois est le martyrologe des Nations » La doctrine du roi est celle de l'Eglise que l'historien Salluste définit ainsi : « Etre roi, c'est faire ce qui plait. » Obéir aux princes aux maures, aux riches, aux princes dont Machiavel dit « que la mauvaise foi, la ruse, la perfidie, sont des qualités indispensables. — voilà ce que com-

mande l'Eglise, à moins que les princes ne lui soient contraires, auquel cas elle arme le bras des assasins : exemples Henri III et Henri IV. « Crains Dieu et honore les rois » dit Saint Pierre, *Deum timete, Regem honorificate.* Courbe-toi sous le joug, chrétien, car l'Eglise a retourné contre toi, son féal, l'édit porté contre elle par Galerius, en 296, qui lui reprochait comme le plus grand des crimes de vouloir renverser ce que les ancêtres avaient établi. L'Eglise doit, par principe,comme par tempérament tendre à la perte de toute démocratie et au rétablissement de l'ancien régime quasi-théocratique. Voltaire écrit (en se trompant sur la langue des évangiles, sur laquelle on s'est fixé haut) : « Les évangiles furent écrits en grec. Il n'y avait pas un dogme, un rite, un mystère qui ne fut grec : depuis le mot de *baptême* jusqu'au mot d'*eucharistie*, tout était grec. On ne connut de pères de l'Eglise que parmi les grecs jusqu'à Saint Jérôme, qui même n'était pas romain puisqu'il était de Dalmatie. Saint Augustin qui suivit de près Saint Jérôme était africain. Les sept grands conciles œcuméniques furent tenus dans des villes grecques. » Et la religion fut la mort de la civilisation grecque !

Sous la période romaine, on songe à se laver du péché, on le compare à un ulcère dont on veut la guérison *(Salutem)*, et c'est ainsi qu'on fonde la théorie du salut. On trouve la société corrompue, on recommande de la fuir, on commence à déclarer que l'homme est méchant. Les écoles de philosophie ne sont plus des lieux fermés, on en ouvre les portes au peuple, on lui parle, on constitue une véritable Eglise. Les philosophes accompagnent les hommes qui vont au supplice. Sénèque ouvre à deux battants les portes au christianisme. C'est lui qui console Marica de la mort de son fils en lui faisant voir le néant de la vie. Ce sont les stoïques romains qui défendent la vertu de la femme, la dignité de l'homme. On voit trop cette époque romaine par les historiens des règnes de Claude et de Néron qui envisagent surtout les débauches des grands, et cependant ce sont eux qui disent que « partout où il y a un homme il y a place pour un bienfait. » La misère est sacrée, *res est sacra miser*. Les femmes sont initiées à la philosophie (V. le beau discours de Musonius), et aussi les esclaves. Les chrétiens n'ont qu'à se substituer aux païens. Sénèque, qui a les *juifs* en haine, ne contribue pas moins à la formation de leur morale ; ces chrétiens essaient d'en faire un chrétien ; s'il eut connu les chrétiens sous leur vrai nom, il les eut méprisés parce que les chrétiens n'étaient pas pour pratiquer sa morale. De toutes les âmes supérieures on fait des *divi* en attendant qu'on en fasse des Saints. Il y a des démons, un diable. Les anges des chrétiens sont les dieux subalternes du paganisme, et Tertullien l'avoue. L'esprit d'humilité et de mort s'emparait du monde las de vivre. Ce juste de Platon qui meurt fouetté et supplicié et celui de Sénèque cloué les bras sur la croix sont des précurseurs du Christ. L'Église prit ainsi toutes les pratiques du paganisme. Elevée contre les romains, elle devint l'Église romaine, catholique parce que les romains avaient rêvé la domination universelle. Rien de neuf, on le voit, pas même le principe d'autorité. Le pape ne fait que continuer le vicariat du peuple romain. L'amalgame est complet entre le paganisme et le christianisme. Ces religions ont le même sang dans les veines. Elles ont eu même vie. Elles ont la même mort.

SECTION II

LA MORALE DE L'ÉGLISE.

DE LA MORALE RELIGIEUSE.

Q. — La religion chrétienne est-elle la source de toute morale ?

R. — Non, car elle ne contient *aucune donnée morale qui lui soit propre* et qui ne lui vienne des religions ou des philosophies qui la précédèrent ou l'accompagnèrent.

Q. — Ce qui lui appartient en propre n'est-il donc pas moral ?

R. — Généralement, non (1).

1 Lessing a dit que ce qu'il y a de vrai dans le christianisme n'est pas nouveau et que ce qu'il y a de nouveau n'est pas vrai.

PAR RAPPORT A L'HOMME ET A LA FEMME.

Q. — L'Église regarde-t-elle l'homme comme doué d'une nature élevée et d'une haute moralité ?

R. — Non. Le Seigneur s'écrie dès la Genèse : « L'esprit de l'homme et toutes les pensées de son cœur sont portés à mal dès sa jeunesse » (1).

Q. — Qu'est-ce que l'Église fait de la chair ?

R. — La chair lui est odieuse. C'est une abjection dans laquelle Saint Augustin nous apprend qu'il y a toujours un serpent, nos sens et notre nature ; une Ève, qui est l'appétit concupiscible ; et un Adam, qui est la raison, trois choses également nuisibles et dangereuses (2). Aussi celui qui souille, qui torture le plus qu'il peut cette chair est-il des plus saints (3).

---

1. V. La Genèse. Et Platon (pr. *Hippias*) : « Tous les hommes, à commencer depuis l'enfance, font beaucoup plus de mal que de bien. »

2. Platon, *Rép. IV : la partie inférieure* de l'âme se compose de trois parties : la raisonnable, l'irascible et la concupiscible. (V. note Platon.)

3. Les plus grandes extravagances sont les plus nobles choses. Mortifier sa chair est une jouissance céleste, la mortification est la vraie clef du paradis. Les plus grands saints sont ceux qui se lavent le moins, et les adorateurs de la Trimourti indienne sont dépassés (lire le recueil des Bollandistes, *Vies des Saints*). Jacques le-Juste, un des frères de Jésus, ne but jamais, ne mangea jamais de viande, ne se parfuma pas et marcha toujours les pieds nus (V. Eusèbe et saint Gérome). Un autre saint Siméon Stylite : « ayant eu la pensée de s'éloigner des hommes pour demeurer incessamment avec Dieu, se bâtit, auprès d'Antioche, en 420, une colonne sur laquelle il demeura trente-trois ans, jusqu'à sa mort. Jamais il ne s'assit. Les premières années, pour se soutenir, il se fit attacher à un poteau, mais il parvint à se passer de ce secours, et il

Q. — Comment l'Église considère-t-elle la femme ?

R. — L'Église hait, exécre, abomine la femme. La femme est la cause du péché, elle est impure, elle est impudique. Le deuxième concile de Mâcon, tenu en 585, agita la question de savoir si la femme appartenait à l'humanité, et il ne se prononça pour l'affirmative que parceque Jésus-Christ est né d'une femme (1).

---

demeura plusieurs années sur un pied, l'autre étant rongé par un ulcère. Il jeûnait souvent quarante jours de suite, et, dans les temps ordinaires, il ne mangeait qu'une fois par semaine. » Mais par où ce saint est surtout remarquable, c'est que *sa mère* étant venue pour le voir, il ne permit pas qu'elle franchît la muraille dont il avait fait entourer sa colonne *de peur qu'il ne conçut, en la voyant, des pensées incestueuses ;* il la laissa mourir de chagrin, et permit seulement qu'on apportât son cadavre devant lui.

Puisque nous touchons à la vie des saints, disons que les miracles et autres extravagances dont on fait si grand cas chez les chrétiens, sont dépassés de bien loin par les saints bouddhistes. En regard du fameux Saint Siméon, plaçons ce passage des *Védas :* « Ravi en explorant cette belle forêt, Ardjouna se livra à de rudes austérités. Brillant d'une splendeur terrible, couvert d'un vêtement d'herbe, muni d'un bâton et de la peau de la gazelle, il se nourrissait de feuilles sèches tombées à terre. De trois nuits en trois nuits, pendant trois mois, il mangea des fruits ; il passa le second mois en mettant le double d'intervalle ; il passa le troisième mois en ne prenant de la nourriture que tous les quinze jours, et le quatrième mois enfin étant venu, le fils de Pandon avait l'air pour nourriture. Les bras levés en haut, il se tenait sans appui, debout, sur la pointe de ses pieds. » C'est plus beau, plus noble, plus poétique qu'aucune des légendes pieusement recueillies par les bollandistes et presque toujours souillées des plus grandes monstruosités de l'appétit concupiscible. Il n'y a qu'un miracle qui n'a pas son pendant chez les Hindous et qui prouvera jusqu'à quel point le chrétien va dans ces sortes de faits : *Uxor remansit in sodomis jam non caro corruptibilis, sed statua salis semper manens, et per naturalia ea quæ sunt consuetudinis hominis ostendens (S. J. aut.).*

(1) On a vu des conciles agiter la question de savoir si Dieu eut pu naître femme et le nier avec horreur. — V. Mansi, *Concil* ; V. aussi *Hist. chronologique et dogmatique des conciles* par Roisselet de Sauclières, continuée par l'abbé André d'Avalon.

Q. — Quelle différence l'Église établit-t-elle entre l'homme et la femme ?

R. — L'homme a été fait l'image de Dieu, mais la femme a été tirée de l'homme. Dieu a créé l'homme pour lui, Dieu, mais la femme n'a été créée que pour l'homme. La Bible et Saint-Paul font assez entendre que la femme n'a absolument rien qui vienne de Dieu. Bossuet ne lui accorde d'autre valeur que celle « d'une côte surnuméraire ». Il est défendu à la femme de recevoir le pain de la Cène autrement que sur un linge préparé à cet effet, tandis que les hommes sont simplement invités à se laver les mains (1). Saint Paul déclare que « l'homme est le chef de la femme » (2). Il ajoute : « L'homme ne doit pas se couvrir la tête parce-qu'il est l'image et la gloire de Dieu, mais la femme doit se couvrir la tête ». Il dit encore : « Que la femme s'instruise en silence et en toute soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre autorité sur l'homme, mais je lui ordonne de demeurer dans le silence (3) ». La femme chrétienne portera éternellement le poids des

1. Concile d'Auxerre, en 578 : *nuda manu eucharistiam accipere*

2. *Mulieres caput vir.*

3. On a un peu changé tout cela. Les hommes se couvrent plus la tête que les femmes, les prêtres ont de plus grands chapeaux que les autres hommes, et il y a des ordres de femmes enseignants.

terribles paroles du Christ à sa mère : « Qu'y a-t-il de commun entre toi et moi, femme ? » (1).

PAR RAPPORT AU CONCUBINAGE ET A LA POLYGAMIE.

Q. — Quel est le premier résultat de cette haine pour la femme ?

---

1) Après avoir avili ainsi la femme, l'Église, dans un intérêt de secte, a entrepris de la relever et n'est pas loin de la faire supérieure à l'homme, mais ce n'en est pas moins contraire à son caractère primitif.

V. la partie de ce livre intitulée *Morale*.

La vie de l'homme appartient toute entière au Seigneur auquel on doit rapporter toutes ses actions. Saint Paul dit : « C'est pour le Seigneur que nous vivons. Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. » Nous devons donc à Dieu tout ce que nous faisons et il devient dès lors difficile de le chasser de sa pensée. Ecoutez Saint Jean Climaque *(Scala Paradisi)* : « Celui qui aime Dieu aspire au ciel de toute son âme, écarte et rejette toute affection, tout intérêt pour les richesses et la puissance, pour les parents et pour la gloire humaine, pour les frères et pour les amis, en un mot, pour toutes les choses mortelles qui sentent la terre. Celui qui aime Dieu poursuit de toute sa haine tout sentiment, tout souci des choses qu'il a bannies de son cœur, et avec elles il hait son corps à lui-même, et nu, et vide de tout souci, il suit bravement le Christ, toujours haletant après le ciel. » On ne peut pas abaisser, avilir, d'avantage la nature humaine. Aussi comme Molière est vrai, lorsqu'il écrit de « l'imposteur » :

> Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde
> Et comme du fumier regarde tout le monde.....
> Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien ;
> De toutes amitiés il détache mon âme ;
> Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
> Que je m'en soucirais autant que de cela.

Et Cléante a tort de se récrier. Ce sont bien là les sentiments, non du seul *Tartuffe*, mais du chrétien ennemi de l'homme et de la famille et c'est pour cela que *le Tartuffe* sera éternellement craint et maudit des cagots. — V. plus loin.

R. — Le premier résultat de cet abaissement de la femme est de favoriser le concubinage.

Q. — L'Eglise ne prohibe-t-elle pas le concubinage?

R. — Non. Le Concile de Tolède, tenu en 400, admet la concubine au même rang que l'épouse, du moment où elle est la seule femme de l'homme (1).

Q. — N'a-t-on pas été plus loin?

R. — La polygamie fut pratiquée longtemps chez les chrétiens et le pape Grégoire II, en 726, l'institua en disant : « l'homme qui a une épouse incapable d'office conjugal en peut prendre une seconde, à la condition d'avoir soin de la première. »

PAR RAPPORT AU MARIAGE.

Q. — L'Église admet-elle le mariage?

R. — Elle l'admet, mais elle le déteste.

Q. — Apprenez-nous ce quelle dit du mariage.

R. — Le pape Saint Cirice nomme le mariage « une immondicité, une polluation de la chair. » Pascal, qui est versé dans la morale chrétienne, dit

(1) « Il y a deux espèces de mariage chez les sauvages » dit Châteaubriant « le premier se fait par le simple accord de la femme et de l'homme : l'engagement est pour un temps plus ou moins long et tel qu'il a plu au couple qui se marie de le fixer : tel était à peu près le concubinage légal en Europe dans le VIII[e] et le XI[e] siècle. »

que « le mariage est la plus périlleuse et la plus basse des conditions du chrétien. » Saint-Jérome est un peu plus conciliant : « Nous acceptons le mariage » dit-il « mais pour lui préférer la virginité. » Saint Augustin nous apprend que : « la volupté est de soi mauvaise, et que le mariage n'est pas un bien. S'il peut y avoir de la chasteté dans le mariage, c'est seulement à la condition que les époux, en aucune circonstance, ne perdent jamais le but de leur union qui est de procréer des enfants, non pour le plaisir de les faire et de les aimer, mais pour accroître le nombre des serviteurs de Dieu (1). » Pouvoir rester vierge, même et surtout dans le mariage, demeure la vertu suprême (2), donc abomination du mariage.

PAR RAPPORT AU DIVORCE ET A L'INCESTE.

Q. — L'Église admet-elle le divorce ?

R. — Non, l'Église n'admet plus que les époux divorcent, mais il y a eu des temps où elle admettait cette institution de haute moralité.

Q. — L'Église n'a-t-elle pas béni des mariages incestueux ?

1) V. Saint Augustin, *Traité des noc. et de la Concupiscence.*

2) V. dans Grégoire de Tours, l'histoire d'Injuriosus, sénateur d'Arvernie.

R. — Si, l'Église a été jusqu'à bénir des mariages entre frères et sœurs (1).

PAR RAPPORT A L'ENFANT.

Q. — L'Église n'admettant le mariage que comme une condition basse et vile, comment considère-t-elle l'enfant ?

R. — Comme une chose qui doit lui être entièrement consacrée, comme le bien de l'Église plutôt que le bien des parents (2).

Q. — La religion inspire-t-elle à l'enfant le respect et l'amour de ses parents ?

R. — Non. L'ancienne loi disait : « Honore ton père et ta mère afin de vivre longuement sur terre », mais, après la venue du Christ, il ne faut plus vivre longuement, la mort anticipée est un bonheur, et c'est de peu les titres de père, de mère, de frère, de sœur, donnés par la nature. Jésus dit : « *N'appelez*

(1) Anciennement l'Église avait l'habitude de bénir les draps du lit nuptial (V. Lacépède, *hist. gén. phys. et civil.*) et elle refusait la communion aux veuves, excepté aux veuves des prêtres (V. Conciles de Tolède, d'Auxerre et de Mâcon). V. Mansi, *concil.* discussions sur ces sujets. La bénédiction d'un mariage quelconque était une affaire d'argent.

(2) Deux histoires récentes prouvent la façon dont l'Église aimerait à capturer tous les enfants : celle du jeune juif Mortara, à Rome, et celle de la jeune juive Sarah Mayer-Lennervier, plaidée devant la cour d'assises de Puy-de-Dôme ; deux enfants enlevés à leur parents sous prétexte qu'ils avaient été baptisés à l'insu de leur famille et que tout baptisé étant chrétien est la propriété de l'Église. L'Église voudrait enlever tous les enfants pour en faire ses serfs et exploiter leur travail, comme les couvents font déjà pour quelques uns

personne sur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père qui est dans le ciel (1) ». Saint Paul dit : « *Obéissez à vos parents, mais seulement selon la loi du Seigneur* ».

Q. — L'Église n'accorde-t-elle donc aucune autorité aux parents ?

R. — Si, l'Église accorde aux parents une autorité exorbitante du moment où cette autorité s'exerce pour la consécration de l'enfant à l'Église. L'Église autorise le père à consacrer son fils à Dieu, dans un monastère, dès son bas-âge, sans que ce fils puisse quitter le monastère à moins qu'on ne le remplace par un homme du même âge et de la même force que lui au moment de son départ (2).

PAR RAPPORT A LA FAMILLE.

Q. — L'Église avilissant l'homme, la femme, détestant le mariage, est évidemment contraire à l'esprit de famille ?

R. — Oui (3), et voici comment le fils de Dieu

1) V. Ev. sel. Saint Matthieu.

(2) *Monasterio dari potest infans pro infante.* L'Église s'est souvent élevée contre l'autorité attribuée au père dans l'antiquité (V. plus loin) mais n'était-ce pas un pouvoir plus exorbitant que celui de tuer, celui de clouer pour sa vie entière son enfant dans un cercueil ?

(3) Comment ne serait elle point contraire à la famille cette religion qui en effaçait jusqu'au nom, qui au nom patronymique substituait un nom de

est venu consolider la famille et apporter la paix dans le monde : « Vous pensez que je suis venu apporter la paix sur la Terre ? Non, je vous le dis, mais les divisions. Je suis venu mettre le feu sur la Terre et qu'ai-je à désirer s'il est déjà allumé ? Désormais ils seront cinq dans une maison, divisés trois contre deux et deux contre trois. Le père sera en division avec le fils, et le fils avec le père ; la mère avec la fille et la fille avec la mère ; la belle-mère avec la belle-fille et la belle-fille avec la belle-mère (1). Le frère livrera son frère à la mort et les enfants se soulèveront contre leurs pères et les feront mourir (2). »

PAR RAPPORT A L'ESCLAVAGE.

Q. — L'Église a-t-elle établi l'égalité entre les hommes et détruit l'esclavage ?

R. — Non, ce sont là deux profondes erreurs : l'Église n'a jamais établi l'égalité entre les hommes ni dans ce monde ni dans l'autre, et il n'y a rien

baptême, qui, là où existait la *gens*, là où on se nommait Claudius et Cornelius, jetait ou un Paul ou un Pierre qui devait être forcé, plus tard, à se refaire un nom de famille du nom d'une terre ou d'un sobriquet : Un supplicié, voilà par quoi on remplaça les dieux de la nature, un sobriquet, voilà par quoi on remplaça la famille, et ce fut à la philosophie de reconstruire l'indestructible foyer.

(1) V. Saint Luc.

(2) V. Saint Matthieu.

de plus faux que d'attribuer au christianisme l'abolition de l'esclavage. Guizot (1) écrit : « L'esclavage a subsisté longtemps au sein de la société chrétienne. On a beaucoup trop répété que l'abolition de l'esclavage dans le monde moderne était due complètement au christianisme (2). » On fait dire à Saint Pierre : « Esclaves, soyez soumis à vos maîtres avec toute sorte de respect et de crainte,

(1) Guizot, *hist. de la civil. en Europe*. Guizot, historien et homme politique né à Nimes en 1787, mort 1874.

(2) « Une objection très-familière aux défenseurs de la tradition, est celle qui consiste à étaler les plaies de la société antique, les cruautés de l'esclavage (A), celles de la guerre, la torture, l'infanticide permis et reconnu comme un droit, les mignons, les eunuques, les carnages de l'amphithéâtre et la prostitution forcée ; et puis ils disent : Voilà ce qu'était le monde grec avant le Christ. C'est oublier bien facilement que le monde après le Christ a conservé longtemps les mêmes misères, que l'empire byzantin a au moins égalé l'autre en scandales et en horreurs ; que même sous la chrétienté moderne, la Rome des papes a été quelquefois aussi impure et aussi sanglante que celle des Césars ; que la torture a duré jusqu'à la Révolution Française et que l'esclavage dure encore. Car il n'y a pas de plus grand exemple des illusions que peuvent se faire les croyants que de faire honneur au christianisme et à l'Église de l'abolition de l'esclavage ; quand il est certain que l'esclavage a subsisté dans l'empire chrétien comme dans dans l'empire païen, qu'il a duré assez avant dans le Moyen-Age, que le servage existait encore en France à la veille de la Révolution ; que l'esclavage des noirs s'est établi sous le règne de l'Eglise, qu'il persiste encore aujourd'hui dans deux Etats et que ces Etats sont catholiques ; qu'il n'a commencé à tomber que depuis le dix-huitième siècle, c'est-à-dire depuis que les Eglises menacent ruine ; et qu'à l'heure qu'il est la Papauté qui condamne si facilement et si impudemment tant de choses n'a pu encore se résoudre à le condamner. L'Eglise a régné dix-huit cents ans, et l'esclavage, la torture, l'éducation par les coups, biens d'autres injustices encore, ont continué tout ce temps, de l'aveu même de l'Eglise et dans l'Eglise : la philosophie libre n'a régné qu'un jour, à la fin du XVIII^e^ siècle, et elle a tout emporté presque d'un seul coup. V. E. Havet, *le christ. et ses origines, préf.*.

(A) Comment l'esclave eut il été durement traité, puisque l'athénien le faisait participer à son culte domestique et qu'il devait l'inhumer au tombeau de sa famille ? Et l'esclave devenu client était si bien protégé par la loi romaine que celle-ci disait : « Si le patron a fait tort à son client, qu'il soit maudit, *sacer esto*, qu'il meure. »

et non-seulement à ceux qui sont bons et doux, mais encore à ceux qui sont rudes et fâcheux. Et quel sujet de gloire avez-vous si c'est pour vos fautes que vous endurez les coups et les soufflets ! » Saint Paul tient un semblable langage : « Esclaves, obéissez à vos maîtres selon la chair avec crainte et tremblement, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus lui-même. Que chacun demeure en l'état où il était quand Dieu l'a appelé. Lors même que tu pourrais devenir libre, reste plutôt dans la servitude (1). » Saint Philémon, le collaborateur de Saint Paul, dont la maison était à Colosses, en Asie mineure, possédait des esclaves. Tous les pères de l'Église maintiennent l'esclavage. A Rome, au IV^e^ siècle, des maisons chrétiennes ont jusqu'à deux et trois mille esclaves (2). Il n'y a là rien qui scandalise. L'esclavage est d'origine divine. C'est par l'inspiration de Dieu que Noé a maudit Cham : « Que Chanaän soit maudit, qu'il soit à l'égard de ses frères l'esclave des esclaves. Que le Seigneur, le Dieu de Sem, soit béni et que Chanaän soit son esclave. » L'esclavage est consacré par les lois dites de Moïse. *Il n'existe pas un mot du Christ contre l'esclavage.* Bossuet le recommande et aussi Bailly (3). Quand se fit le

1. V. Saint Paul, 1 *Corinth.*.
2. V. Wallon, *de l'esel. dans l'antiq.*
3. V. Bailly, *théol. dog. et morale.*

mouvement des Communes, le clergé s'y opposa surtout en raison de l'affranchissement des serfs, car « les prélats avaient leurs serfs, non moins que les princes séculiers, les abbés tout aussi bien que les barons, les moines comme les gentillâtres (1). » « *Le Christ* » dit J. J. Rousseau (2) « *ne prêche que servitude et dépendance. Son esprit est trop favorable à la tyrannie pour qu'elle n'en profite pas toujours. Les vrais chrétiens sont faits pour être esclaves.* » Machiavel (3) écrit : « Les doctrines du Christ qui recommandent uniquement le courage passif et la patience, ont constamment réprimé le courage de l'esprit humain et l'ont préparé à l'esclavage et à l'asservissement. » Les Grands Jours d'Auvergne eurent à juger beaucoup de crimes et d'infamies commis par des prêtres sur leurs

(1) V. P. Larroque, *de l'esclavage*.

(2) J. J. Rousseau. V. les notes.

(3) Machiavel, né à Florence, mourut en 1530. Bayle a dit de lui : « Il a été un homme d'un très-bel esprit et une très-belle plume. » Il nous a montré dans sa comédie *Clitia*, qu'il fut, de très-bonne heure un homme irréligieux, et il le fut encore plus vers la fin de sa vie, alors que dépouillé et misérable, il se moquait de tout. Machiavel est surtout connu par son fameux livre intitulé *Le Prince*, qui explique l'art de règner tyranniquement. D'après ce qu'en disait Amelot de la Houssaye, « ce sont les princes qui ont appris à Machiavel ce qu'il en dit », si bien qu'on pourrait lire *le Prince* comme un livre de critique ; et, en effet, Boccalin déclare que l'on apprend très-bien dans l'histoire les principes que Machiavel a résumés. Amelot de la Houssaye dit encore que « Machiavel qu'on fait passer partout pour le maître de la tyrannie, la déteste plus que pas un des hommes de son temps, ainsi qu'il est aisé de voir par le chapitre X du premier livre de ses discours où il parle, très-fortement, contre les tyrans » (V. *préf. des œuv. de Mach.*, et *les nouvelles de la République des lettres de* 1687). Nous pensons que le livre de Machiavel suffit pour inspirer l'horreur de la tyrannie et que pour cela il demeurera éternellement un beau et bon livre.

esclaves. Les chanoines de Saint Augustin avaient des esclaves. Fléchier (1) les en louait. Les derniers serfs, en France, appartenaient à l'abbaye de Saint Claude qui ne consentit à les affranchir, en 1781, que moyennant une indemnité de vingt-cinq mille écus. La Révolution abolit l'esclavage sur tout le territoire de la République. Bonaparte ayant restauré la religion chrétienne le 18 germinal an X, il rétablit, le 30 floréal suivant, l'esclavage et la traite dans les colonies. La République de 1848 abolit définitivement l'esclavage sur le territoire français. C'est donc contre l'Église que l'affranchissement de l'homme a été conquis (2).

(1) Fléchier, évêque de Nîmes, né à Pernes (comté d'Avignon) en 1632, mort en 1710.

(2) V. Wallon, *de l'esclavage dans l'antiquité*.

Il faut rapprocher de la morale de l'Église sur l'esclavage la philosophie antique, afin de juger de la différence qui existe entre elles. Socrate recommande au maître de se concilier l'affection de ses esclaves, d'user toujours de douceur envers eux, il glorifie le travail et demande : « Quels sont les plus justes de ceux qui travaillent ou de ceux qui restent les bras croisés ? » Et il répond : ceux qui travaillent. Solon reconnaît dans l'esclave un homme dont l'âme peut s'ouvrir à l'honneur et à la vertu et qu'il faut respecter dans sa vie et dans sa pudeur. Il défend au maître de tuer un esclave. L'esclave pouvait toujours se réfugier dans le temple de Thésée et changer de maître. Platon supprime l'esclavage dans sa république. Aristote nous apprend que, de son temps, tous les sages étaient de cet avis : « Que le pouvoir du maître sur l'esclave est contre-nature. La nature fait des hommes égaux, donc l'esclavage est une injustice, attendu qu'il est le résultat de la violence ». Au rapport de Théopompe, c'étaient les habitants de Chio qui, les premiers, avaient introduit en Grèce l'usage de vendre et d'acheter des esclaves, et pour ce fait, l'oracle d'Apollon Delphien déclara qu'ils s'étaient attirés la colère des dieux. Des solennités rappelaient, de temps en temps, que maîtres et esclaves étaient égaux. Diodore de Sicile disait des indiens qu'ils avaient une ancienne loi, digne en tout point d'envie, en vertu de laquelle « nul parmi eux ne peut être esclave, et tous étant libres, doivent en toutes choses observer l'égalité. » Et Homère, dans l'Odyssée s'écrie : « Les dieux ont ôté à l'homme la moitié de sa vertu le jour où il a été réduit en esclavage ! »

PAR RAPPORT AU TRAVAIL.

Q. — L'Église honore-t-elle le travail ?

R. — Non. Le travail est le résultat du péché, c'est la peine attachée à la condamnation d'Adam, c'est seulement après avoir été chassé du Paradis terrestre que l'homme est forcé à travailler, qu'il doit cultiver la Terre et gagner son pain à la sueur de son front ; le travail fait partie de la malédiction de Dieu, il est donc un objet de répulsion, de mépris, d'horreur. « Si j'avais à rechercher » dit Guizot « quel a été le mal le plus profond, le vice le plus funeste de cette ancienne société qui a dominé la France jusqu'au XVI^e^ siècle, je dirais, sans hésiter, que c'est le mépris du travail (1). »

PAR RAPPORT A LA PROPRIÉTÉ.

Q. — L'Église admet-elle la propriété ?

R. — Non, l'Église n'admet pas la propriété.

Q. — Pourquoi ?

R. — Parceque le christianisme est éminemment communiste.

(1) Guizot, *de la démocratie*.

Q. — Sur quelles paroles appuyez-vous cette assertion ?

R. — Le Christ ne connaît que misère et nudité. Il a répété maintes fois que les riches n'entreraient pas dans le royaume du ciel ; il dit : « Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. Vendez tout ce que vous avez. » Il n'y a pas de plus grande négation de la propriété que le christianisme. Les premiers sectateurs de Jésus apportent aux pieds des Apôtres tout ce qu'ils possèdent. Saint Justin (1) écrit : « Nous mettons en commun tous ce que nous avons et nous partageons entre les indigents. » Tertullien dit : « Tout est commun entre nous. » Il y a des sectes chrétiennes qui ont étendu, qui étendent encore, le communisme jusqu'à la femme, en s'appuyant sur des versets des Évangiles. La communauté régie par le prêtre est le seul mode de vivre vraiment chrétien. Tout chrétien qui est propriétaire n'est pas chrétien, et « un chameau passerait plutôt par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrerait dans le royaume du ciel. »

1 Saint Justin est un des pères qui ont sanctifié Socrate, Héraclite, etc., et qui disaient : « Ceux qui ont connu une partie de la vérité et vécu selon la raison dans les temps anciens ont connu le Verbe avant sa venue sur la terre et ont été chrétiens. » V. *prem. apol. pour les chrét*

PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

Q. — L'Église est-elle favorable à la Société ?

R. — Pour être favorable à la Société, elle méprise trop l'homme et les biens de ce monde. Ayant en horreur tout ce qui peut rattacher les hommes entr'eux, l'Église ne peut être constitutive, elle ne peut former aucun lien social. « La dernière expression du christianisme » dit Pierre Leroux (1) « est de considérer cette vie comme une vallée de larmes, toute créature comme méprisable et Dieu seul comme digne d'amour. Le christianisme dans ses plus grands apôtres, dans l'Evangile comme dans Saint-Paul, comme dans Saint-Augustin, comme dans tous les Saints sans exception, a toujours attendu, imploré, pressé la fin du monde. » Saint Jacques dit : « Ames adultères et corrompues, ne savez-vous pas que l'amour de ce monde est inimitié devant Dieu ! » Et Saint Jean : « Gardez-vous d'aimer ce monde, ni rien de ce qui est en ce monde. » Donc point de Société.

PAR RAPPORT A LA CIVILISATION ET AU PROGRÈS.

Q. — L'Église étant contraire à la Société peut

1. Pierre Leroux, *de l'Humanité*

elle être acquise à la cause de la civilisation et du progrès?

R. — Non.

Q. — Ses théories lui permettent-elles au moins de laisser la civilisation et le progrès s'accomplir ?

R. — Non. Le christianisme a apporté la barbarie sur la Terre. Le monde est barbare depuis Théodose (1) jusqu'à la Renaissance; il est plongé dans les ténèbres depuis l'antiquité qui meurt jusqu'à l'antiquité qui renaît. C'est à bon escient qu'on dit la Renaissance, car le monde sort alors du tombeau. L'Islam n'aura pas empêché les arabes du temps des Califes, du IX^e^ au XIII^e^ siècle, de remplacer la civilisation romaine étouffée, de se distinguer dans les sciences, les lettres, la philosophie, et de reconstruire pour nous les monuments de l'antiquité brûlés par les chrétiens (2); mais le christianisme, tant qu'il domine, est une nuit dont aucun éclair ne déchire les ténèbres. Lorsque la Renaissance apporte le splendide bagage de l'antiquité, le monde semble éclore. Les papes, Alexandre VI, Jules II,

(1) Théodose, empereur romain, né en 346, mort 395. Il fut un de ceux qui combattirent le plus l'hérésie arienne et firent de l'Église l'appui de l'État, en la comblant d'honneurs et de richesses. Il fit confirmer, en 381, au concile œcuménique de Constantinople, le symbole de Nicée.

(2) Nous rappellerons seulement l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie que le patriarche Théophile en 380, détruisit dans un feu de six mois en même temps que le fameux temple de Sérapis. Quand Omar arriva, en 638, il ne trouva que quelques livres qui avaient remplacé les 000,000 manuscrits détruits par la fureur religieuse de Théophile. V. Gibbon's *dict.*

Léon X, de savants cardinaux, épris des beautés de la Grecque et de la Latine ne veulent plus gâter leur latin en lisant la Bible. C'est le temps où les clercs lettrés déclarent préférer Socrate à Jésus ; et quand Jean Savonarole (1) s'écrie : « l'Eglise n'est plus l'Eglise ! » on brûle Jean Savonarole en même temps que la foi des premiers apôtres, et, grâce à cet holocauste, un moment, l'Eglise marche à la tête de la civilisation. Mais elle s'aperçoit bientôt qu'elle se perd. Elle revient sur ses pas. « Elle impose » dit Ranke (2) « une barrière que les esprits ne doivent plus franchir. Malheur à quiconque ose s'aventurer au-delà. » Giordano Bruno (3), Lucilio

(1) Jean Savonarole, né à Ferrare 1452, mort en 1498. Il appartenait à l'ordre de St-Dominique. Après avoir acquis une grande renommée par ses prédications, il donna une constitution à la ville de Florence, et l'on vit la splendide cité des Médicis devenir une sorte de capucinière où on ne connaissait d'autres plaisirs que la messe et la procession. Il enregimenta des enfants au nombre de 15.000 pour faire la police des rues. Il brûla les tableaux, les tapis, tous les objets d'arts et les livres de Boccace et de Pétrarque. Enfin il prêcha contre les mœurs dissolues du clergé et voulut le réformer. Il s'attira ainsi de grandes haines notamment celle du pape Alexandre VI, et un jour, comme il s'était réfusé à faire un miracle, le peuple tourna contre lui et il fut brûlé après avoir été excommunié. Il avait dit : « On sait ce que valent les excommunications, pour quelques deniers la cour de Rome excommunie qui on veut. »

(2) Ranke, historien Allemand, né en 1795, fondateur du *Journal historique et politique*. — V. *Les papes romains, leur état et leur église aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles*. — *L'Histoire de l'Allemagne au temps de la Réforme*.

(3) Giordano Bruno, philosophe italien, d'abord dominicain, quitta l'habit, fut accusé d'hérésie et chercha un refuge à Genève, en France, en Angleterre et en Allemagne. Il finit par tomber, en 1502, dans les mains de l'Inquisition de Venise qui le fit brûler vif.

Il était coupable d'avoir embrassé les idées de Copernic et de les avoir alliées à l'idée de l'infinité des mondes de Lucrèce. Un des premiers, il déclara que la nature procède par manifestations et par développements. Il

Vanini (1), Galilée (2), marquent de leur martyre la frayeur de l'Eglise. Borelli (3) mendie dans les rues de Florence et Oliva (4) se donne la mort pour échapper aux tortures du Saint-Office : Descartes (5) mis à l'Index, va expirer en Suède, et sous Louis XVI, à la veille de la Révolution, la Sorbonne condamne Buffon (6). Tous les jours encore l'Eglise censure, poursuit, anathématise tout ce qui peut servir au progrès, tout ce qui constitue la civilisation (7).

PAR RAPPORT AU CLERGÉ.

Q. — L'histoire du clergé rend-elle ses membres respectables et son institution morale ?

disait que la matière « n'est pas cette capacité vide que les philosophes ont décrite, mais la mère universelle qui crée chaque chose comme le fruit de son propre sein. » V. *della causa, principio e uno*, et *De l'infinito universo et mondi*, V. aussi *J. Bruno* par Bartholmès.

1 Lucilio Vanini, né à Taurisano, terre d'Otrante, en 1584. Il fut ordonné prêtre, mais il ne se servit de la chaire que pour propager la philosophie et fut souvent obligé de fuir. A Lyon, il publia son *Amphithéâtre* où, sous couleur de défendre la religion catholique, il défendait la philosophie. Il professait l'athéisme. Ses cours, à Paris, attiraient beaucoup de monde. Il publia ses *dialogues de la nature* que la Sorbonne condamna au feu. Il s'en alla à Toulouse, mais là on s'en prit à sa personne. Arrêté, on lui coupa la langue, on le pendit et on le brûla le 19 février 1619. En allant au supplice, il disait : « Le Christ sua de peur et de faiblesse et moi je meurs intrépide. » Vanini fut un ennemi déclaré de la foi chrétienne.

2 Galilée, v. les notes.

3 V. H. Martin, *Hist. de France*.

4 V. les notes.

5 Buffon, V. les notes.

6 V. le *Syllabus*, V. les notes. V. Bouttevillc, *La mor. de l'Eg.*

R. — L'institution du clergé (1) n'a rien d'immoral en soi, mais l'histoire de la Rome papale « cette forme de gouvernement inspirée par l'absolutisme le plus brutal qui fut jamais (2), » remplie des nombreux crimes des papes, n'offre rien d'édifiant. Il en est de même des conciles dont « la lecture » dit Bayle (3) « ferait cent fois plus d'incrédules que de chrétiens. Il n'y a point d'histoire qui fournisse plus de sujets de scandale, ni un théâtre plus choquant de passions, d'intrigues, de factions, de cabales, de ruses, que celle des conciles. » Toutes les violences, toutes les haines, toutes les vengeances, le meurtre, l'inceste joint à la cupidité, « ce vice caractéristique du clergé (4), » sont le propre

1 Clergé, Κληρος, choisis au sort. *Clérotes*, nom qui lui vient des anciennes congrégations grecques. *éranes* ou *thiases*.

Les religions de l'Orient établies dans la Grèce, après en avoir reçu l'autorisation du conseil et du peuple, s'étaient plus ou moins bien conservées. Elle donnaient naissance à des *Thiases, Eranes religieux* et *Orgéons*, associations qui, (au contraire des religions indigènes qui n'admettaient qu'une famille ou qu'une tribu) étaient ouvertes à tous, aux femmes, aux étrangers, aux affranchis, aux esclaves, ils préparaient ainsi leurs adeptes à recevoir la religion qui viendrait de l'Orient (ces points sont remarquables par rapport au christianisme). Ces thiases avaient une admininistration commune et des banquets symboliques. V. *des assoc. relig. chez les grecs, Thiases, Eranes, Orgéons*, par P. Foucart.

2 Lanfrey. *hist. pol. des Papes*.

3 Bayle, Pierre, né à Carlat, comté de Foix, le 18 Novembre 1647, mort 28 Décembre 1706. Il devint disciple de Descartes. Le bourreau ayant brulé sa *Critique générale de l'histoire du Calvinisme* du P. Maimbourg, sa réputation en fut établie. C'est un syncrétiste sceptique qui publia des commentaires sur ces paroles de l'Évangile : « Contrains les d'entrer ; » et un bien remarquable dictionnaire historique et critique 1600

4 V. Hollam, *l. Europe au Moyen-âge*

de la société cléricale. Dès que le christianisme est assis dans l'Etat, le clergé développe un luxe inoui et appelle les matrones romaines qui, ruisselantes de diamants, se font traîner à l'église dans un char doré entouré d'esclaves. A l'église les hommes ont d'abord été séparés des femmes ; ils se sont réunis, et se sont livrés, sous les yeux du clergé, à toutes sortes de corruptions. L'Eglise de Rome, celle d'Orient, celle d'Afrique, présentent les mêmes vices. A Carthage, des jeunes gens sollicités par les prêtres s'en vont, revêtus d'habits de femmes, provoquer dans les églises à des voluptés immondes. En Italie, en Espagne, en France, le Moyen-Age étonne le monde par les prodiges de débauche de ses couvents, de ses monastères, par sa corruption et ses crimes (1). Plaisirs, fortune, domination, voilà la moralité du clergé.

(1) « Le clergé » a dit Montesquieu dans *l'Esprit des lois* « est une famille qui hérite de toutes les autres et dont aucune n'hérite. »

Sous Henri premier, le clergé était marié, simoniaque (simonie, trafic des choses sacrées, mot qui vient de Simon de Gitton qui demanda aux apôtres Pierre et Jean de lui vendre pour de l'argent le droit de conférer avec le Saint Esprit et de faire des miracles), « vendu aux princes, composé presqu'entièrement d'hommes de sang et de débauche ; l'Église était perdue ; et pour comble la papauté se trouvait mise à l'encan comme les autres évêchés. » V. Th. Lavallée. *histoire de France*. En Bretagne certains prêtres avaient jusqu'à dix femmes, et même davantage, V. *Script rer. francicarum*.

PAR RAPPORT AU LIBRE-ARBITRE, A LA VERTU ET A LA RAISON.

Q. — L'Eglise accorde-t-elle à l'homme son libre-arbitre ?

R. — Non. L'homme est lié à Dieu ; celui-ci est partout et partout il est le maître de l'homme dont la volonté est dans sa main. Faire à sa volonté ne dépend, comme le dit Saint Paul, « ni de celui qui veut ni de celui qui court. »

Q. — Si l'homme n'est pas le maître de ses actions, il ne dépend pas de lui de faire le bien ou le mal ?

R. — Non, il ne dépend pas de l'homme d'être vertueux, mais de Dieu (1).

Q. — Comment l'Eglise entend-elle la vertu ?

R. — L'homme, d'après l'Eglise, n'est pas libre pour le bien, mais il est libre pour le mal. Pour faire le bien, il faut qu'il ait été touché de la grâce divine. Le livre de la Sagesse dit : « Quelqu'un parmi les enfants des hommes a beau être parfait, si la justice de Dieu ne lui vient pas en aide, il sera compté pour rien. » Dieu agit, d'après sa justice propre qui demeure impénétrable à nos fai-

1) « Nous avons arrangé tout cela, » disent les jésuites. V. plus haut.

bles sens et lui seul peut connaître les fins de nos actions ; il peut éclairer par miséricorde et aveugler par justice. La vertu pour l'Eglise c'est la grâce (1).

Q. — Etre opposé au libre-arbitre, n'est-ce point condamner la raison humaine ?

R. — Oui. Aussi l'Eglise la condamne-t-elle. « Lorsque l'homme vit selon l'homme, il est semblable au Diable, » dit Saint Augustin. Bossuet convient comme il suit qu'on ne peut être raisonnable avec sa nature et raisonnable avec la religion : « Quand on s'attache ou tout-à-fait à la foi comme font les catholiques, ou tout-à-fait à la raison humaine comme font les infidèles, on peut établir une suite et faire un plan uni de doctrine, mais quand on veut faire un composé de l'un et de l'autre, on tombe dans des opinions dont la contrariété fait voir la fausseté toute manifeste (2). » Lacordaire avoue également deux raisons : « Et maintenant il est manifeste qu'il existe dans l'humanité deux raisons : la raison humaine et la raison catholique : un double foyer de vie et d'activité tellement différents l'un de l'autre qu'un acte sage au point de vue de la raison catholique peut-être insensé au point de vue de la raison humaine, et réciproquement (3). » La raison catholique est donc la néga-

1. V. plus haut.
2. V. Bossuet, *Exp. de la doct. de l'égl. Cath.* V. les notes.
3. V. Lacordaire, *conf. à N. D.*, 1851, et les notes.

tion de la raison humaine, et cette dernière raison est formellement condamnée par l'Église.

PAR RAPPORT A LA RAISON DIVINE.

Q. — Comment s'impose la raison divine ?

R. — Par la force.

Q. — Cette raison n'est donc pas démontrable ?

R. — Non, et l'Église, n'a qu'une position à prendre, se renfermer dans son infaillibilité. Pour imposer sa raison, détruire la raison humaine et la science, il lui faut tendre la main à un pouvoir autocratique et opposer une barrière infranchissable à l'esprit d'examen et de liberté. Il faut, comme l'a écrit Lamennais : « qu'elle maintienne son ancienne alliance avec les pouvoirs absolus, qu'elle leur prête secours contre les peuples et contre la liberté, afin d'obtenir d'eux une tolérance telle quelle, à souder l'autel au trône, à s'appuyer sur la force, à tourner la croix vers le passé, à la confier à la protection des protocoles diplomatiques, à la remettre à la garde de soldats chargés de contenir, la baïonnette sur la poitrine, les nations frémissantes. (1) »

(1) V. Lamennais, *trois. mélanges*. Lamennais est né à Saint-Malo en 1782, il est mort en 1854. Il publia en 1817 son *essai sur l'indifférence en matière de religion*, qui lui acquit la célébrité. Il était d'un tempérament faible et lymphatique, enclin au mysticisme, ce qui explique jusqu'à un certain point pourquoi il se lança d'abord aussi maladivement dans le dogme.

PAR RAPPORT AU SALUT.

Q. — La théorie de l'Église par rapport au salut est-elle morale ?

R. — Il est facile de se convaincre du contraire en examinant combien cette théorie est exclusive. Elle peut se résumer dans la phrase fameuse : « *Hors de l'Église point de salut.* » Nous sommes damnés avant que de naître ; nous sommes destinés aux plus grandes souffrances, au feu éternel si l'Église ne nous tend pas les bras ; elle nous les tend et nous sommes perdus si nous ne nous y précipitons pas. « Nous savons » dit Pascal « que toutes les vertus, le martyre, les austérités et toutes les bonnes actions sont inutiles en dehors de l'Église et hors la communion du chef de l'Église qui est le pape. » Jean-Jacques Rousseau (1) s'est élevé de toute sa

Son premier volume sur l'indifférence enthousiasma, le deuxième dans lequel il s'appuyait sur les sentiments religieux unanimes du cœur humain le firent mal voir du clergé (V. les notes). Ses autres livres lui attirèrent la haine des libéraux car il y niait tout esprit de liberté et flétrissait l'Université. Il soutenait la politique d'Innocent III, celle de la théocratie à outrance. Esprit sans consistance, mais accessible à la raison, il se tourna plus tard vers le libéralisme et ne se soumit à Rome que pour vivre tranquille. Ce fut d'un moment de sensibilité que sortirent *les paroles d'un croyant* inspirées par les événements de Pologne. Depuis il se tourna contre Rome, fonda sous la République *le peuple constituant* qui cessa de paraître après les journées de Juin par un numéro qui fait le plus grand honneur à Lamennais « *Le peuple constituant* » disait-il « a commencé avec la République, il finit avec la République.... Ce n'est plus là la République, mais autour de sa tombe, les saturnales de la réaction. » A partir du 2 Décembre, il demeura dans la vie privée.

(1) J.-J. Rousseau, né à Genève le 28 Juin 1712, mort à Ermenonville près

large autorité contre cette prétention de l'Eglise de n'admettre la sauvation que de ceux qui meurent dans son sein, bien qu'elle sente si bien son injustice que, dans la prédication, le prêtre n'ose plus vouer le protestant, le musulman et le sauvage qu'aux peines du purgatoire. « Où toutes les religions sont bonnes et agréables à Dieu » a dit J.-J. Rousseau « ou s'il en est une qu'il prescrive aux hommes et qu'il le punisse de méconnaître, il lui a donné des signes certains et manifestes pour être reconnue comme la seule véritable : ces signes sont de tous les temps et de tous les lieux, également sensibles à tous les hommes, grands et petits, savants et ignorants, européens, indiens, africains, sauvages.

Paris le 2 Juillet 1778. Fils d'un horloger, Rousseau, après bien des vicissitudes, vicissitudes qui, au reste, l'accablèrent toute sa vie, après avoir cru qu'il pouvait faire un musicien, trouva dans l'amitié de Diderot des indications sur sa voie véritable et se mit à écrire. Sa vie, il l'a racontée en grande partie dans ses immortelles *Confessions*, le plus beau peut-être de ses livres. Cependant, quel livre d'éducation que l'*Emile !* si l'on pouvait placer l'élève dans un milieu où on put le mettre en pratique. Combien de données à y prendre, de conseils à y puiser ! Quel livre éveillera jamais plus de pensées par rapport à l'éducation et, par cela même, quel livre est plus utile ! Par son *Contrat social*, Rousseau exerça une grande influence sur la Révolution française, il démontra que toute l'autorité se trouvait dans la volonté générale ou populaire. Nul ouvrage ne renferme des sentiments plus fins, plus cordiaux que cette *Julie ou la nouvelle Héloïse* (écrite dans une langue admirable) pure de toute monstruosité morale, qui intéresse presque sans critique, qui charme parce qu'elle est vraie, parceque, comme dans *les Confessions*, Rousseau n'a pas craint de s'y mettre tout entier. Quel auteur a jamais écrit avec une telle franchise ? Qui a montré une simplicité plus grande, plus idéale ? Est-ce la faute à Rousseau si, chaque fois qu'il se trouve en présence de la réalité, cette réalité le brise et le rend injuste ? Il n'a pas compris la vie sociale, il n'était pas fait pour la vivre et cependant il lui a laissé presque autant que Voltaire toutes les qualités de sa raison, de son esprit et de son cœur.

S'il était une religion sur la Terre hors laquelle il n'y eut que peine éternelle et qu'en quelque lieu du monde un seul mortel de bonne foi n'eut pas été frappé de son évidence, le Dieu de cette religion serait le plus cruel et le plus inique des Tyrans. Vous m'annoncez un Dieu né et mort il y a deux mille ans, à l'autre extrémité du monde, dans je ne sais quelle petite ville, et vous dites que tous ceux qui n'auront pas cru ce mystère seront damnés. Voilà des choses bien étranges pour les croire si vite sur la seule autorité d'un homme que je ne connais pas ! Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver si loin de moi ces événements dont il voulait m'obliger d'être instruit (1) ? Est-ce un crime d'ignorer ce qui se passe aux antipodes ? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémisphère un peuple hébreu et une ville de Jérusalem ? Autant vaudrait m'obliger de savoir ce qui se fait dans la lune. Vous venez, dites-vous, me l'apprendre ? Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon père ? ou pourquoi damnez-vous ce bon vieillard de n'en avoir jamais rien su ? Pressés par ces raisons les premiers sectateurs aiment mieux faire leur Dieu injuste que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres

1) C'est ce qu'on répète journellement à propos des miracles. Pourquoi ne les voit-on jamais se produire ? Ou pourquoi Dieu qui est tout puissant ne convainct-il pas d'un coup toute la terre par un bel et bon miracle ? Voyons, pourquoi devant tout Paris rassemblé un bon jésuite ne se précipite t il pas du haut de l'Arc de Triomphe sans se faire de mal ?

se tirent d'affaire en envoyant obligeamment un ange instruire quiconque, dans une ignorance invincible, aurait vécu moralement bien. La belle invention que cet ange! Non content de nous asservir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la nécessité d'en employer. » Ce raisonnement est irréfutable ; à un Dieu fécond en miracles on demande une preuve convaincante, palpable de son existence. Qu'il en donne une, et tout sera dit. La plus grande partie de la population terrestre ne reconnaît pas ce Dieu et tous ces peuples divers sont livrés à la damnation ? Et vous condamnez toute cette éternité humaine qui est d'avant le Christ ? Il résulte de Saint Augustin qu'il fallait avant la venue du Messie croire en un seul Dieu et à la venue du Messie pour être sauvé, et, si l'on était juif, obéir aux lois de Moïse. Mais comment croire à la venue du Messie si l'on n'était pas juif ? Tout ce qui est né en dehors de ce peuple microscopique qui n'a même point de place fixe sur le globe est donc damné ? Oui. Mais l'Église déclare que par cette condamnation générale Dieu a voulu prouver combien la raison humaine livrée à elle-même était corrompue, et combien était nécessaire la venue du Messie. Mais, outre que la venue du Messie n'empêche pas la damnation de tous ceux qui ont vécu pendant des millions d'années avant lui, si notre raison a été abandonnée par

Dieu qui l'avait formée, c'est Dieu qui l'a livrée à elle-même par une volonté de sa toute puissance, c'est donc lui qui est le corrupteur, et, comme il fait de notre raison sa chose, si notre raison est corrompue, c'est sa faute, et il est corrompu en elle, et le Messie devait venir pour lui, Dieu, et non pour les hommes. N'importe! Il n'y a pas de salut en dehors de l'Église. Jésus dit : « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi et quiconque n'amasse pas avec moi dissipe (1). » On ne peut être dans la voie du salut qu'avec le Sauveur, sans cela le Sauveur n'aurait pas de raison d'être puisqu'on pourrait se passer de lui. Lorque les Pélagiens (2) soutenaient que les païens sont justifiés par leur ignorance

1) V. Év. sel. Saint Matthieu.

2) Pélage, moine anglais dont le nom était Morgan, né dans la deuxième partie du IV^e^ siècle. Il se fixa à Rome où il mena une vie austère.

Avant lui aucune doctrine ne s'était élevée dans l'Église qui plaçât la liberté de l'homme en face de la puissance de Dieu. Pélage le premier s'éleva contre la fatalité chrétienne. Il proclama que l'homme est libre, que ses propres forces lui suffisent pour éviter le péché. « *Si nous participons au mal sans notre faute* » disait-il « *nous devons aussi participer au bien sans notre mérite* ; » c'est ce que le disciple de Pélage, Céleste, expliquait en disant : « Que le péché ne naît pas avec l'homme, qu'il est un acte de la volonté auquel son imperfection individuelle peut le solliciter plus ou moins » et il ne voulait pas que l'on donnât le baptême aux enfants, parcequ'ils ne pouvaient avoir besoin qu'on effaçât des fautes qu'ils n'avaient pas eu le temps de commettre.

Le pape Saint Sozime accepta d'abord la déclaration de liberté qui était la négation du péché originel, mais les évêques, plus habiles que le pape, s'apercevant du coup porté à la religion, le firent revenir sur sa première opinion, et le concile de Carthage réuni en 418 condamna à jamais le libre-arbitre et établit la doctrine du fatalisme des chrétiens qui cependant condamnent le fatalisme mahométan. Il y a eu aussi des *semi pélagiens* qui prétendaient que l'homme n'est ni un cadavre, comme le prétend l'Église, ni un homme sain, comme le prétendait Pélage, et ils le considéraient comme un malade nécessitant la venue d'un médecin : l'Église

même et qu'ils ne pèchent pas en agissant selon leur conscience, ou droite, ou erronée, Saint Augustin s'écriait : « Si cette doctrine était vraie, les païens seraient sauvés sans la foi de Jésus-Christ et sans la grâce : le divin Sauveur serait donc mort inutilement. » On le voit, il est nécessaire que soit damné tout ce qui avant, pendant et après Jésus, est demeuré étranger à Jésus, c'est-à-dire des milliards de fois plus d'individus qu'il n'y en a qui connaissent ou qui reconnaissent Jésus. Et Jésus n'existe que dans l'Église. Le salut n'est donc pas ailleurs que dans l'Église romaine. Le concile de Sardique en 347 et l'œcuménique de Latran en 1215 ont prononcé qu'il n'y a qu'une Église universelle hors de laquelle il n'y a point de salut. Celui donc qui n'est pas chrétien, catholique, apostolique, romain, infaillibiliste, est livré à la damnation éternelle.

PAR RAPPORT A LA TOLÉRANCE.

Q. — La doctrine du salut professée par l'Église n'entraîne-t-elle pas l'intolérance?

R. — Si, car l'Église se croyant seule dans la vérité et étant persuadée que tous les autres sont dans l'erreur doit employer tous les moyens pour les amener à elle et, s'ils persistent dans leur erreur, ce sont des êtres méprisables et maudits de Dieu que l'Église

doit avoir en horreur, qu'elle doit retrancher par tous les moyens du nombre des humains, d'autant plus que la façon dont il leur est possible, soit par les supplices, soit par les tourments moraux, soit même par la mort, de servir à l'édification de l'Eglise, peut leur faire ouvrir les yeux à la lumière et leur faire pardonner par Dieu leur aveuglement. C'est pour cela que la religion a toujours pu condamner ce qui n'émanait pas d'elle et s'armer du glaive pour sa défense ou pour la conversion des infidèles (1). L'intolérance est pour l'Église une vertu. Tolérer est criminel. C'est pour cela que J.-J. Rousseau a pu dire du chrétien : « J'appelle intolérant par principe tout homme qui s'imagine qu'on ne peut être homme de bien sans croire tout ce qu'il croit, et damne impitoyablement ceux qui ne pensent pas comme lui. En effet, les fidèles sont rarement d'humeur à laisser les réprouvés en paix dans ce monde, et un saint qui croit vivre avec des damnés anticipe aisément sur le métier du diable (2). »

PAR RAPPORT A L'OBÉISSANCE.

Q. — Si l'Église n'admet pas qu'on puisse faire son

(1) C'est l'application du fameux *Compelle intrare*, forcez-les d'entrer ; *ad majorem Dei gloriam*, ajouterait un père jésuite en assassinant son père hérétique.

(2) J.-J. Rousseau, *Lett. à Volt.*, 18 Août 1750.

salut en dehors d'elle et professe l'intolérance, n'est-il pas évident qu'elle doit réclamer l'obéissance passive à ses lois ?

R. — Certainement. L'Église est la voie, la vérité la vie (1), et tout ce qu'elle décrète doit être obéi. N'est-ce pas pour avoir usé de sa volonté propre, pour avoir désobéi, qu'Adam a été damné et avec lui tous les hommes (2)? L'obéissance est la mère gardienne de toutes les vertus.. Par obéissance, on doit, comme le dit Saint Thomas d'Aquin (3) : « Sans injustice, pour obéir à Dieu, ôter la vie à un homme qu'il soit coupable ou innocent. Ce que nous disons de l'homicide, il faut l'entendre aussi de l'adultère. »

PAR RAPPORT A L'ESPRIT DE RÉVOLTE.

Q. — L'obéissance que l'Église exige est-elle pour elle seule ou l'étend-elle à la Société civile ?

R. — Elle l'étend à la Société civile.

(1) *Ego Sum viâ, Veritas et Vita*, et rien en dehors de cet axiome

(2) V. Théoph. *ad autol.* ; August. *de ci. Dei.*

(3) Saint Thomas d'Aquin, le docteur *angélique*, fort bien nommé, comme on le voit, né en 1225 à Rocca-Secca, mort 1274. Le recueil des bollandistes nous apprend quels merveilleux combats il dut soutenir pour résister aux larmes de sa mère qui ne voulait point qu'il embrassât la vie religieuse. Son principal ouvrage est sa *Somme de théologie*. Il voulut substituer aux mauvais traités de théologie un résumé substantiel méthodique et lumineux qui comprit le christianisme tout entier, depuis l'existence de Dieu jusqu'au plus humble précepte évangélique et il mena cette œuvre à bien. Il enseigna la théologie à Bologne, à Paris, à Rome et à Naples.

Q. — Dans quel but ?

R. — Parce que l'Église étant un pouvoir absolu regarde le pouvoir gouvernemental comme une délégation d'elle-même et craindrait que le sentiment de révolte qu'elle sanctionnerait vis-à-vis du pouvoir laïque ne put paraître juste aussi quelque jour en se portant contre l'ecclésiastique.

Q. — L'Église condamne donc formellement l'esprit de révolte où qu'il se trouve ?

R. — Formellement. Pie IX, dans une lettre encyclique (1) en date du 30 Juillet 1864, adressée aux autorités et aux évêques de Pologne blâme sévèrement l'insurrection parceque « tout le monde sait avec quel soin l'Église catholique a toujours prêché et enseigné que toute âme est soumise aux puissances supérieures. » L'Église se consolide, dit Grégoire VII (2) dans sa lutte contre l'empereur

1) La lettre encyclique ou circulaire émane du pape et s'adresse au monde catholique, à tous les évêques comme aussi aux fidèles sans exception

2) Grégoire VII (Hildebrand, né à Soana (Toscane) en 1013. Sous Léon X, Victor II, Nicolas II, Alexandre II, il prit la plus grande part à la réforme ecclésiastique en rétablissant la discipline et en réprimant la simonie. Il fut élu pape en 1073. En 1076, commença entre lui et l'empereur d'Allemagne Henri IV, la grande querelle des investitures. Henri ne voulant pas se laisser enlever par la cour romaine le droit de vendre les dignités ecclésiastiques et d'y nommer ses protégés, il s'ensuivit un échange d'invectives. Grégoire suscita des révoltes contre son ennemi et délia ses sujets du serment de fidélité. Henri IV, excommunié, dut venir s'humilier pieds-nus, devant Grégoire.

Le but principal de Grégoire fut l'indépendance absolue du clergé, depuis le pape jusqu'au dernier prêtre. « Une vaste aristocratie ayant le pape pour chef » dit H. Milman « devait gouverner le monde. Pour réaliser ce système dont le clergé devait être l'agent, il fallait faire du clergé une caste plus distincte, plus inviolable dans sa personne et dans ses biens qu'il ne l'avait été. » C'est pour cela que Grégoire exigea le célibat des prêtres. Il

d'Allemagne Henri IV (1) « d'autant plus que l'harmonie et l'union sont plus intimes entre le Sacerdoce et l'Empire. » Il faut considérer l'Église de la même façon que Guizot lorsqu'il écrit : « L'Église s'est toujours présentée comme l'interprète, le défenseur de deux systèmes, du système théocratique et du système impérial romain, c'est-à-dire du despotisme tantôt sous la forme religieuse, tantôt sous la forme civile. Prenez toutes ses institutions, toute sa législation, prenez ses canons, sa procédure : Vous retrouverez toujours et quand même comme principe dominant la théocratie ou l'empire (2). » Et pour assurer sa domination, celle des puissances, pour abaisser les peuples, pour anéantir l'esprit de révolte, ou d'examen seulement, l'Église a fait la guerre, au mépris des droits de l'humanité, à tous les peuples du monde : ne considérant point comme obligatoire la foi donnée à l'infidèle, spoliant, brûlant, saccageant, violant, assassinant, et dans les croisades, et dans les guerres civiles, et dans les guerres entre nations. Il faut que

se figurait le pape comme un arbitre entre Dieu et le genre humain. Il voulut enlever la papauté au joug des empereurs qui s'arrogaient le droit de nommer les évêques, la soustraire aux caprices du peuple qui avait pris part jusque-là à l'élection des papes, concentrer cette élection dans le conclave des cardinaux, et enrégimenter le clergé sous les clefs de Saint Pierre.

Hildebrand acheva la ruine du christianisme, *et il établit l'Église catholique, politique et sociale dont la religion est le moyen, dont la domination absolue est le but.*

(1) Henri IV empereur d'Allemagne, né en 1050, élu en 1050.

(2) V. Guizot, *hist. de la civ. en Europe.*

celui qui ne se soumet pas à l'Église soit traité comme un païen ou un publicain, car « celui qui ne croira pas sera condamné. »

Q. — N'y a-t-il point des cas ou l'Église trouve la révolte légitime ?

R. — Pas en principe, mais quelquefois en réalité, dans les cas où c'est elle qui la suscite et dans les cas où ses fins servent sa politique et sa domination. L'Église approuve, pour elle-meme, l'homicide, le régicide et la révolte, « mettre en doute la légitimité de l'assassinat dans le cas où l'assassinat peut favoriser les intérêts de l'Église, ce serait mettre en doute l'autorité des plus célèbres jésuites, de Bellarmin (1) et de Suarez (2), de Molina (3) et de Mariana (4). Ce serait, bien d'avantage, s'insurger contre la chaire de Saint Pierre. Un pape ne marcha-t-il pas en procession à la tête de ses cardinaux, ne proclama-t-il pas un jubilé, ne fit-il pas tirer le canon du château Saint-Ange en

1) Bellarmin, V. plus haut.

2) Suarez, né à Grenade 1548, mort 1617 ; théologien jésuite ; c'est celui qui essaya le plus d'expliquer l'assimilation de Dieu à l'homme dans tous les actes de la vie. Il est nécessaire de le lire pour se former une idée exacte de la politique de la Société Jésus. V. Deschamps, *Vita Fr. Suarezii.*

3) Molina, né à Cuença, dans la Nouvelle-Castille en 1535, mort en 1601, théologien jésuite qui chercha à concilier le libre-arbitre avec la prédestination. V. son traité *De liberi arbitrii cum gratiæ donis concordia.*

4) Mariana, célebre jésuite, né à Talavera dans la province de Tolède en 1537, mort en 1623. C'est à lui qu'on doit le fameux traité *De rege et regis institutione* qui est le code du régicide et auquel fut dû, très probablement, l'assasinat d'Henri IV, car il est louable de tuer un prince qui nuit à la religion de son pays. Il est bon de consulter aussi ses *Scolies* ou notes sur la Bible et ses *Défauts du gouvernement de la Société de Jésus*

honneur de l'insigne massacre du protestant Coligny ! Un autre pape, dans une allocution solennelle, ne glorifia-t-il pas l'assassinat du roi de France Henri III, dans un langage lyrique emprunté aux prophètes, et n'éleva-t-il pas le meurtrier bien au-dessus de Judith (1) ! »

PAR RAPPORT A L'ÉLECTION.

Q. — Qu'est-ce que l'élection ?

R. — La façon dont on devient l'élu de Dieu dans le royaume du ciel.

Q. — Y a-t-il beaucoup d'élus ?

R. — Non, car au dire des plus grands saints à peine si une âme sur dix mille est sauvée.

Q. — Quelles sont les âmes qui sont sauvées ?

R. — Celles, d'après le christianisme primitif, que Dieu a choisies de toute éternité (2).

1 V. Macaulay, *Hist. d'Angleterre.*

Quand la nouvelle du massacre des protestants (1572) arriva à Rome, Grégoire XIII étant pape (mai 1572-1585) on fit beaucoup de fêtes et de processions, on frappa des médailles, et on écrivit plusieurs apologies du massacre. Capilupi, *Stratagème de Charles IX cont. les Huguenots rebelles*, et Avila, *Hist. des guer. civ. de Frj.* Le roi d'Espagne Philippe II ne tarit pas aussi d'éloges pour Charles IX quoique le duc d'Albe et lui se trouvassent curieux de le voir plus catholique qu'eux-mêmes.

« Il y eut des fêtes à Rome et une franche gaieté, » dit Michelet. « Le pape chanta un *Te deum* et envoya à son fils Charles IX la rose d'or. »

Quand Jacques Clément eut assassiné Henri III à Saint-Cloud, et eut été tué lui-même aussitôt, le pape Clément VIII (1592-1605) compara la mort de l'assassin à la passion du Sauveur.

2 V. la première section de la *religion*

Q. — Le christianisme moderne n'entend-il pas l'élection de la même façon ?

R. — Non, parce qu'on s'est aperçu un jour que la doctrine de la prédestination était contraire à l'extension de l'Eglise. On en arrivait fatalement à ne pas se préoccuper de son salut puisque, si on devait être sauvé, tous les efforts ne pouvaient empêcher qu'on ne le fut, et que, si on ne devait pas l'être, toutes les vertus ne pouvaient vous faire entrer dans le royaume du ciel. On comprit qu'on devait laisser plus de latitude à l'action humaine, sans cependant la livrer entièrement à elle-même. Il fallait entrer dans la même voie que la Réforme en évitant les inconvénients qu'elle avait produits. La Réforme fut un progrès immense en ce sens quelle reconnut qu'en nous il y avait un homme; elle donna l'Ecriture pour unique règle de foi et laissa à chacun le droit de l'expliquer à sa manière; mais cela créa une foule de sectes que le despotisme romain avait à cœur d'éviter, et c'est alors que les jésuites, avec ce caractère pratique qui les distingue, innovèrent, en 1588, la théorie de Molina (1), dans laquelle le libre-arbitre se trouve remplacé par *la grâce suffisante* qui donne le pouvoir de faire le bien, mais n'est pas suivie d'effet, et la *grâce efficace* qui est suivie d'effet et par laquelle on exécute ce que Dieu exige de nous. Cette

(1) Molina, v. plus haut.

théorie qui n'est que superficielle contient la même immoralité que la théorie de l'élection de Paul (1) puisqu'il y a toujours une grâce spéciale qui divise l'humanité en élus et en non-élus, et que Dieu, dans sa méchanceté infinie, n'a créé la plupart des hommes qu'uniquemement pour leur malheur, mais elle a suffi pour échafauder le système qui, retenant les fidèles au sein de l'Eglise, tend à leur faire croire que les pratiques religieuses suffisent pour assurer leur salut (2), quand il n'y au fond que damnation, oui, damnation partout et toujours, damnation éternelle.

1) V. plus haut.

2) Cette théorie de la grâce qui rappelle Origène est contraire au véritable esprit du christianisme. « L'homme naturel » écrit Pascal « en qui ne s'est pas fait l'opération de la grâce, est tellement condamné aux ténèbres qu'il ne peut même s'assurer où est la lumière, ni si la religion qui la lui offre la possède en effet. Mais voici un autre moment; cette grâce puissante ayant agi, tout change : je vois, je sais, je crois. Nous sommes assurés de Dieu et par lui de tout le reste. » Et Pascal entend ici parler de la grâce d'en haut, de la seule, qui n'appartient qu'à celui que Dieu a marqué du sceau de son élection, et il combat à outrance les subtiles distinctions des jésuites qui changent tout l'esprit de la religion et font la loi à Dieu même. Pascal entre en plein dans la grande querelle des jansénistes contre les molinistes ; il est avec Corneille Janssens (Jansénius) et Jean Duvergier de Hauranne qui soutiennent la logique inexorable de Saint Paul et de Saint Augustin. Les jésuites ont eu à sauver non la religion, *mais la société religieuse et la domination papale* et ils se sont faits les éditeurs de la dévotion aisée et du salut facile. Le cardinal Gousset aura beau s'écrier que la prédestination est conservée, et qu'il n'y a que ceux qui sont marqués du sceau de Dieu qui peuvent être sauvés, les fidèles ne l'écouteront pas et continueront à arranger leurs actions et leur volonté de façon à acquérir par des dévotions à leur guise une vie éternelle qu'ils ne comprennent pas. La religion chrétienne, organisée comme elle est, est celle qui rapporte de l'argent aux prêtres, ceux-ci soutiendront toujours qu'elle est la bonne et la véritable, et tant qu'il y aura des imbéciles sur terre, on en trouvera pour gagner le paradis moyennant finances.

SECTION III

DISCOURS SUR LA RELIGION.

Q. — Résumez vos opinions sur l'Église.

R. — Tout ce que la religion chrétienne nous présente comme des principes de morale pure ne lui appartient pas et tout ce qui lui appartient est dépourvu de caractère moral, ce qui s'explique aisément puisque la moralité a sa source dans cette nature de l'homme que la religion a en horreur, qu'elle abaisse autant quelle peut et avilit, et dont elle condamne toutes les manifestations pour se jeter dans un divinisme qui n'offre pas lui-même les caractères moraux qu'exigerait un grand régulateur de l'Univers.

Le mépris de la femme, la polygamie, l'inceste même, sont les tristes héritages de préceptes contre

le mariage ; aussi bien ces préceptes constituent-ils une négation de l'amour pour l'enfant, le plus pur et le plus saint de tous les êtres et celui qui a le plus de droits à notre affection.

Refuser de reconnaître la famille, c'est d'avance condamner la Société qui n'est qu'une famille étendue ; et la Société n'ayant pas d'existence reconnue, le travail qui doit la faire vivre est inutile et dédaigné. Par suite, ce que produit le travail : la propriété, la civilisation, le progrès toujours laborieusement obtenu, sont l'objet d'une condamnation générale.

Et qui se permet de condamner ? Un clergé qui lui-même n'a pas ce caractère de pureté absolue qu'on exige de ceux qui s'arrogent un droit supérieur de censure sur les choses humaines, et qui agit en vertu d'une raison divine non pas si péremptoirement établie qu'il puisse s'en prévaloir pour condamner la raison humaine aujourd'hui triomphante.

C'est elle, c'est cette raison humaine, qui déclare immorale cette doctrine du salut à l'aide de laquelle on exige de nous, avec la plus grande intolérance, une obéissance aveugle, passive ; et nous nous refusons à subir une loi d'esclavage, à nous attacher, comme des serfs à la glèbe, sans aucun sentiment de révolte, même au fond de notre cœur, à une religion qui, incapable de contenter

notre raison sur cette terre et ne nous donnant pas les hautes idées de moralité qu'on trouve chez les philosophes de l'antiquité et chez les écrivains modernes, ne nous assure pas non plus, à tous également, une vie future excellente, et ménage pour quelques seuls privilégiés l'efficacité de la grâce divine.

Nous n'avons ni à admettre la fatalité, ni à chercher à annihiler une conscience que nous sentons libre de toute volonté supérieure. Nous savons par nous-mêmes juger du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, du beau et du laid. Nous n'acceptons pas la sujétion à un Dieu avec lequel nous aurions à débattre comme avec un marchand de haillons les conditions de notre salut ; nous nous refusons à subir le livre du destin, à dire : « je résigne à Dieu ma vie, mes plaisirs présents, sous condition d'en recevoir en échange une vie de plaisirs futurs qui valent infiniment mieux (1). » Nous sommes d'autant plus tranquilles

(1) V. Diderot, *ess. sur la mor. et la vertu.*

Diderot naquit à Langres, en 1713 d'un père qui était coutelier. C'est avec Voltaire l'esprit le plus fécond du XVIII[e] siècle, et il a, de plus que Voltaire, une grande largesse d'idées, une franchise à toute épreuve et un tempérament plein d'activité et de courage. En même temps, il fut mathématicien, philosophe, littérateur, critique, artiste. Grimm a dit de lui : « C'était la tête la plus encyclopédique qui put exister. » Dès le collège des jésuites, dès le collège d'Harcourt, il montre les dispositions les plus favorables pour l'étude. « Ce qui étonne » dit Naigeon dans sa notice sur Diderot (ed. Brière) « c'est qu'il fut entraîné toute sa vie par un penchant presqu'invincible vers la géométrie et les sciences exactes. » Ne voulant pas choisir un état, ou plutôt dégoûté de ceux qu'il prenait, il se livra uniquement à sa passion d'écrire et fut très longtemps misérable, mais il ne perdit jamais sa confiance

sur la vie future que, ainsi que le dit Bossuet,

en lui, l'ambition qu'on tire de la confiance en soi lui était naturelle. La lutte contre les nécessités de l'existence et le pouvoir des rois le grandit vite. A trente ans, il n'avait encore rien publié lorsqu'il fit paraître les *Pensées Philosophiques* qui furent condamnées au feu par le Parlement, et sa *lettre sur les aveugles* où il posa la doctrine de l'athéisme matérialiste, ce qui le fit jeter pour trois ans au donjon de Vincennes. Génie persévérant et courageux ce fut entièrement à lui qu'on dut cette *Encyclopédie* (A) du XVIII[e] siècle qui contient dans ses pages toute la Révolution francaise, et dont il poursuivit et surveilla le travail durant trente années. Tous les articles de ce premier vaste recueil sont à lire, à consulter. Ce travail gigantesque ne l'empêcha pas de publier des romans fameux : *Jacques le fataliste*, *La Religieuse*, le *Neveu de Rameau*, dans lesquels on reconnait sans peine, quoi qu'on en ait pu dire, le caractère élevé et moral de sa littérature.

Il répandit son encre à flots ; pour ses amis, pour ses ennemis, pour les *gazettes*, celle de Renaudot, le *mercure*, *les nouvelles à la main*, *les nouvelles de la République des lettres*, *la bibliothèque impartiale*, etc., sa plume fut toujours en mouvement. En philosophie, il a été le chef du matérialisme du XVIII[e] siècle et son œuvre eut une influence politique énorme, car l'Encyclopédie plus encore que J.-J. Rousseau et Voltaire, donna le branle à la Révolution Francaise (V. *les principes de la politique des Souverains* et *l'essai sur les règnes de Claude et de Néron*). Il se montra toujours un adversaire redoutable de la monarchie de droit divin, despotique et funeste, établie en France. On lit dans les *pensées philosophiques :* « Il me semble qu'on a confondu les idées de Père avec celles de roi. Peuples, ne permettez pas à vos prétendus maîtres de faire même le bien contre votre volonté. La véritable notion de la propriété, entraînant le droit d'us et d'abus, jamais un homme ne peut être la propriété d'un souverain. » C'est contre les tyrans qu'il faisait cette pièce de vers, *les Eleutheromanes* ou *les furieux de la liberté*, dans laquelle, après avoir demandé aux rois en vertu de quel pacte ils règnaient sur le peuple, il disait que l'homme n'a jamais « franchement sacrifié ses droits, » et que :

S'il osait de son cœur n'écouter que la voix
Il nous dirait ainsi que fait l'hôte des bois :
« La nature n'a fait ni serviteur, ni maître.
Je ne veux ni donner, ni recevoir de lois. »
Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre
A défaut d'un cordon pour étrangler les rois.

Ces deux derniers vers sont restés presqu'aussi célèbres que celui qui les a faits.

V. le *grand dictionnaire encyclopédique* de Larousse.

(A.) Dans l'*Encyclopédie* ce ne fut pas Diderot qui eut les opinions les plus accentuées, mais le baron d'Holbach et Naigeon qui professaient énergiquement l'athéisme. Naigeon disait que « la croyance en Dieu est une invention du clergé pour faire venir dans sa poche l'argent des autres. »

les prêtres lorsqu'ils parlent des esprits ne savent pas trop ce qu'ils en disent. Nous ne pouvons accepter comme loi unique : « le Seigneur a dit ; » enfin, notre foi en Dieu n'est ni complète, ni irréfragable, car « si nous tenions à Dieu par l'entremise d'un foi vive, si nous tenions à Dieu par lui, non par nous ; si nous avions un jour et un fondement divin, les occasions humaines n'auraient le pouvoir de nous ébranler comme elles ont ; notre fort ne serait pas pour se rendre à une si faible batterie ; l'amour de la nouvelleté, la contrainte des Princes, la bonne fortune d'un parti, le changement téméraire et fortuit de nos opinions, n'auraient pas la force de secouer et altérer notre croyance : nous ne la laisserions pas troubler à la merci d'un nouvel argument, et à la persuasion, non pas de toute la rhétorique qui fut oncques, mais nous soutiendrions ces flots d'une fermeté inflexible et immobile. Si ce rayon de la divinité nous touchait aucunement, il y paraîtrait partout (1). »

C'est ce rayon, c'est cette preuve tangible, c'est

(1) V. Montaigne, *Essais*. Montaigne, philosophe français, né en 1533, mort en 1592. Élevé par son père dans la connaissance presque exclusive des auteurs latins, il montra dans la langue française qui se formait alors (François Ier venait de l'introduire dans les actes publics) une supériorité qu'il n'a point perdue. Avec son ami La Boétie, il publia le traité de *la Servitude volontaire*. Esprit mélancolique, ce fut pour se distraire que, retiré dans son château, il écrivit ses *Essais* dans lesquels il ne croit guère qu'à l'amitié humaine et se montre fort sceptique sur tout le reste, comme généralement ceux qui ne sacrifient qu'à la droite raison.

ce miracle qui nous manque. Une illusion d'optique intellectuelle, provenant de cette faculté de l'idéal, de cette imagination, qui, mal dirigée, fait tant de mal à l'humanité, a transporté l'homme hors de lui, dans un être créé par lui, à sa ressemblance, dont il a fait l'objet de son culte et qu'il a doué de toutes les facultés qui lui sont propres, mais qu'il a étendues jusqu'à l'impossible. Le fantoche créé, l'homme s'est imaginé avoir été créé par le fantoche. Placé en face de ce grand problème, le monde et lui, il a eu recours à une hypothèse pour se l'expliquer.

La Terre avait peuplé le Ciel, elle se dit que c'était le Ciel qui l'avait peuplée. De l'hypothèse déiste ont découlé les religions, et le christianisme n'a été, comme les autres inventions, qu'œuvre humaine; seulement, il n'a apporté dans le monde, en religion comme en morale, aucune vérité nouvelle. Considéré comme une fiction, le christianisme n'est qu'une théorie panthéistique; considéré à la lettre c'est un monothéisme devenu un polythéisme anthropomorphiste, et subissant absolument la même décadence que le polythéisme romain avec cette différence que le catholicisme possède une force d'organisation et de discipline effrayante à considérer, mais qui ne saurait le faire vivre plus de trois cents ans après Voltaire, de même que le polythéisme romain ne vécut que trois cent ans après Cicéron.

Si l'on considère le christianisme comme religion sociale, on doit admettre que ses résultats ont été désastreux, qu'ils ont reculé la civilisation de près de quinze siècles.

L'auteur du genre humain ne l'a créé que pour le prendre en haine. Il regarde l'humanité comme une masse de perdition vouée à des supplices atroces et éternels. Tous, nous ne venons au monde un moment qu'afin d'aller brûler éternellement dans l'enfer : nous menons, selon l'expression de Pascal « cette vie du chrétien qui est un sacrifice continuel qu'achève la mort, (1) » pour finir par la damnation. Non pas que nous soyons exactement tous damnés, mais les quelques êtres que Dieu a marqués constituent une rare exception parmi la multitude des hommes. C'est pour ces êtres que Dieu a accepté la rançon de son propre Fils. Tous les hommes sont appelés aux mérites de ce divin sacrifice mais par une duperie étonnante il ne profite qu'aux seuls prédestinés.

Le sacrifice de la croix efface dans celui qui a la foi et qui a reçu le baptême, la souillure du péché originel, mais il n'efface pas les suites de ce péché. Le chrétien reste soumis à la triple concupiscence, aux misères de la vie, à la mort. Le chrétien doit renoncer à sa nature, à sa vie ; il doit être, quoique

(1) Platon a dit : « Toute la vie du Philosophe n'est qu'un apprentissage de la mort. »

vivant, mort à tout et surtout à lui-même ; il doit dépouiller l'antique Adam et revêtir le nouveau Jésus, s'il veut ressusciter avec Dieu, s'il est prédestiné.

Oui, le chrétien doit mourir dans son corps et dans son âme. Dans son corps en mortifiant sa chair par la virginité, l'abstinence, la pénitence (1), le

(1) C'est peut-être ici le lieu de dire un mot de la confession. Ouvrons le *dictionnaire philosophique* de Voltaire : « Le repentir de ses fautes » dit-il « peut seul tenir lieu d'innocence. Pour paraître s'en repentir, il faut commencer par les avouer. La confession est donc presque aussi ancienne que la société civile. » Après avoir rappelé que la confession existait dans les mystères, d'Egypte, de Grèce, de Samothrace, qu'on lit, dans la vie de Marc-Aurèle, que lorsqu'il voulut se faire initier aux mystères d'Eleusis il se confessa à l'hiérophante, et que les chrétiens la prirent des rites juifs, il ajoute : « Du temps de Constantin on confessa d'abord publiquement ses fautes publiques. Au V^e^ siècle, après le schisme de Novatus et de Novatien, on établit des pénitenciers pour absoudre ceux qui étaient tombés dans l'idolâtrie... On prétend que la confession auriculaire ne commença en Occident que vers le VII^e^ siècle... »

La confession telle qu'elle se pratique aujourd'hui n'a toutefois d'existence véritablement canonique qu'à partir du Concile de Latran tenu en 1215. Le pape Innocent III la consacra. V. *La confession*, de Morin.

Quant à ses bienfaits?... Reprenons d'abord Voltaire : « Le bien que la confession fait est d'avoir, quelquefois, obtenu des restitutions de petits voleurs. Le mal est d'avoir quelquefois, dans les troubles des États, forcé les pénitents à être rebelles et sanguinaires en conscience .. Ce remède salutaire se tourna de tout temps en poison. Les assassins des Sforze, des Médicis, des princes d'Orange, des rois de France, se préparèrent au parricide par le sacrement de la confession. Louis XI, la Brinvilliers, se confessaient dès qu'ils avaient commis un grand crime, et se confessaient souvent, comme les gourmands prennent médecine pour avoir plus d'appétit. »

Voltaire cite des exemples qui prouvent que le secret de la confession n'est guère tenu. (V. *Dict. phil.* art. *conf.*). Mais consultons les *Mémoires* du comte de Montlosier contre les jésuites et le *parti prêtre* qui firent tant de bruit sous la Restauration. On y lit : « La confession, telle que les apostoliques instituteurs l'ont entendue semble n'avoir eu pour objet que les larges fautes, crimes, ou approchant du crime. Pour un grand plan de domination, cette surface était trop réservée. Depuis longtemps et surtout depuis l'apparition des missions, des congrégations et des jésuites, elle s'est étendue, et bientôt, elle a tout envahi, elle est devenue la source d'une multitude d'abus : non seulement, comme je m'en suis assuré, dans tous les rapports directs du confesseur et du confessé, où les recherches, les investigations de fantaisie ou de curiosité, pour ne rien dire de plus, sont devenues continues et intolérables, mais encore, comme je

jeûne, les macérations ; dans son âme en mortifiant son intelligence par l'abstinence de la science, de l'art, par l'anéantissement de sa raison dans la foi, par sa croyance sans bornes dans les mystères. Il est l'esclave abruti du Seigneur (1).

L'homme n'étant que néant par lui-même est incapable d'accomplir aucun acte méritoire aux yeux de Dieu. On couronne dans l'élu le mérite de sa foi, mais cette foi ne vient pas de lui, elle vient de Dieu qui a bien voulu la lui donner, d'où il s'ensuit que ce n'est pas l'homme qui est recompensé, mais Dieu qui se récompense lui-même.

La religion ne serait donc qu'une sorte de jeu

m'en suis assuré aussi, dans les rapports de prêtre à prêtre. Ici, un jeune vicaire sous prétexte de s'instruire auprès de son curé, le curé lui-même auprès de son supérieur, au sujet de règles qu'il a à suivre en tel ou tel cas, étale tellement les détails de ces cas et les confidences qui lui sont faites, que dès ce moment l'intérieur d'une famille est à découvert.... D'après ces rapports continus, soit des prêtres entre eux, soit avec leur supérieur au sujet des confessions qui leur sont faites, d'après toutes les questions que, dans les confessions ou hors des confessions, le prêtre se permet d'adresser aux domestiques sur la conduite de leurs maîtres, aux enfants sur la conduite de leurs parents, on comprend le trouble qui doit en résulter dans la société. »

Par la confession poussée au point où elle est aujourd'hui, les actions les plus intimes, *jusqu'à celles du lit conjugal*, doivent être révélées au prêtre.

C'en est assez pour faire apprécier l'excellence de l'institution et l'auteur de ce livre a vu, plus d'une fois, le sourire narquois d'un prêtre se promener du visage du mari à celui d'une malheureuse femme qui rougissait de pudeur offensée. Mais pour savoir au juste à quoi s'en tenir sur la confession, il suffit amplement de lire les traités écrits sur ce sujet, traités destinés surtout à guider les jeunes confesseurs dans leurs investigations et qu'on apprend au séminaire, dans le cours nommé *diaconale*. V. entr'autres : Saint Liguori *Theologia moralis ;* Bouvier, évêque du Mans, *Institutiones theologicæ ;* Sœtler *In sectum décalogi præceptum prælectiones ;* le livre du R. P. Craisson *ad usum confessariorum*, en usage à St-Sulpice, etc.

(1) C'est l'application du fameux *Credo quia absurdum*, je crois parceque c'est absurde.

indigne que la divinité se ferait des hommes, si elle ne servait à l'entretien d'un groupe considérable de sectaires. Ces sectaires exploitent, mais ils ne sont que l'instrument. En effet, ce n'est pas le clergé uniquement qu'il faut accuser de conduire l'homme à une bestialité, à un anéantissement de la plus révoltante immoralité, c'est la religion elle-même, c'est l'Ancien, c'est le Nouveau-Testament, ce sont les pères de l'Église tout autant que les papes et les Conciles, qui ont accompli cette belle œuvre.

Ne tenons donc jamais ce langage : la religion est une bonne chose en elle-même, ce sont les prêtres qui la gâtent. Non, les prêtres sont dans la logique de la religion. Tout ce qu'on peut exiger des prêtres, c'est un compte sévère de leurs plus minces actions. On peut leur crier : « Ce foyer qu'on appelait l'Italie, vous l'avez éteint. Ce colosse qu'on appelait l'Espagne, vous l'avez miné. L'une est en cendres, l'autre est en ruines. Voilà ce que vous avez fait de deux grands peuples. Qu'est-ce que voulez faire de la France ? (1) » et garer le gouvernement de la France de leurs griffes. On peut les rompre, les mater. On peut les empêcher de nuire, en les faisant surveiller de très-près par une police sévère, en empêchant toute entente entre les membres d'une association prodigieusement malfaisante, en déclarant

(1) V. les discours de ce génie incomparable dans le vers, la prose, et la parole, Victor Hugo

déchus des droits du citoyen, et, en conséquence, soumis aux lois sur les étrangers tout individu suspect d'obéissance à une autorité étrangère au pays sur le sol duquel il est né, en privant les prêtres du droit de possession collective ou même individuelle (1); mais on ne saurait empêcher leur action dissolvante et pernicieuse sur les consciences, c'est-à-dire véritablement anéantir les prêtres, qu'en les frappant dans leur sacerdoce même, c'est-à-dire en frappant la religion, car c'est la religion qui est nuisible, funeste, dans Jéhowah comme dans Jésus, dans le Pentateuque comme dans les Evangiles.

Il faut prendre le mal dans sa racine et couper la racine. Le clergé forme les branches et les feuilles chargées de répandre le poison contenu dans le tronc, que le tronc s'abatte donc et les branches et les feuilles se dessècheront.

Toute tentative de conciliation est désormais impossible. Ce qu'il y avait à faire en ce sens a été

(1) Trois principes existent aujourd'hui dans les esprits libéraux : 1° l'abolition de la main-morte (condition des biens des corps ecclésiastiques qui sont inaliénables et ne sont point soumis aux droits de mutation), ce qui rendrait aux peuples les grands biens que les moines détiennent et au fisc des rentrées précieuses; 2° l'obligation pour tous du service militaire, qui ne permettrait plus de voiler d'une robe noire des sentiments d'une bravoure douteuse; 3° La suppression du budget des cultes qui laisserait le soin d'entretenir les prêtres à ceux qui en ont besoin, ce qui est de toute justice. Il ne faut pas confondre ces mesures avec ce qu'on entend par la séparation de l'Église et de l'État, conception par laquelle on professe l'indifférence absolue en matière de religion, ce qu'on pourrait faire au point de vue du dogme, mais non point en face de l'organisation cléricale; loin de lui laisser une liberté sans entraves, loin de s'en détacher, l'État doit garder le clergé à sa discrétion, rester de plus en plus son maître, et le soumettre rigoureusement à sa police.

tenté. Les jésuites ont fait leur possible pour accomoder l'Eglise aux temps; des philosophes ont essayé une réconciliation de la nature et de la religion : les uns et les autres ont échoué dans leur folle entreprise. Saint Paul n'avait-il pas dit : « La sagesse de ce monde est folie devant Dieu. Prenez garde de raisonner, car si vous alliez démontrer la foi et paraître sage selon le monde, vous seriez perdu aux yeux de Dieu. » Les philosophes sont retournés à la science et les jésuites en sont arrivés à l'Infaillibilité.

Mais les religions ont la vie dure. « Cette religion qui est faite pour extirper les vices : elle les ouvre, les nourrit, les incite (1) ; » on la voit en quelque sorte se survivre à elle-même par l'empire de l'habitude et de l'éducation (2). Le Christ est tombé en poussière (3). Les cieux sont vides (4).

Cependant, le christianisme clérical est debout, infaillible, avec tous ses dieux et toutes ses déesses branlants sur leur piédestal comme les dieux du

1) V. Montaigne, *Essais*. Il ajoute au même endroit : « Comparez vos mœurs à un mahométan, à un païen, vous demeurerez toujours en dessouds. »

2) V. Boutteville, *la mor. de l'Egl. et la mor. naturelle*. « Il n'y a de religion vivante que celle qui, en satisfaisant l'intelligence autant que le cœur, s'empare de la volonté et possède l'homme tout entier. A ce titre, je n'hésite pas à le dire, le christianisme n'existe plus. »

3) Ta gloire est morte, O Christ ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé,
a écrit Alfred de Musset.

4) Dans ces vastes hauteurs où mon œil s'est porté
Je n'ai rien découvert que doute et vanité,
a écrit Lamartine

paganisme sous Théodose (1), et le mal continue, car « il n'est pas toujours sûr » comme le dit Benjamin Constant (2) « que telle religion fasse du bien pendant qu'on y croit, mais il est toujours sûr que toute religion fait du mal quand on n'y croit pas ; » et « l'influence des idées religieuses, » dit A. Comte (3) « même supposées strictement et constamment réduites à leur moindre développement, constitue aujourd'hui chez les peuples les plus avancés, le principal obstacle aux grands projets de l'intelligence humaine et aux perfectionnements généraux de l'organisation sociale. »

Il faut donc que, d'une façon définitive, il soit rompu avec la foi chrétienne : c'est une chose faite,

(1) Théodose, V. les notes.

(2) Benjamin Constant de Rebecque, publiciste et orateur, né à Lausanne le 25 Octobre 1767 mort 1830. V. *de la Religion considérée dans sa cause, dans ses formes et ses développements* et ses *mélanges littéraires et politiques*.

(3) Auguste Comte, fondateur de l'Ecole positiviste, né à Montpellier en 1798, mort en 1857. Mathématicien et philosophe. Eut une vie assez irrégulière et ne fut pas toujours heureux dans ses vues, notamment lorsqu'il voulait réduire nos études astronomiques à notre système planétaire. Voici ce que Littré a dit de lui : « M. Comte fut illuminé des rayons du génie. Celui qui, à l'issue de la mêlée confuse du XVIII^e^ siècle, aperçut, au commencement du XIX^e^, le point fictif ou subjectif qui est inhérent à toute théologie, et à toute métaphysique ; celui qui forma le projet et vit la possibilité d'éliminer ce point, dont le désaccord avec les spéculations réelles, est la grande difficulté du temps présent ; celui qui reconnut que, pour parvenir à cette élimination, il fallait d'abord trouver la loi dynamique de l'histoire et la trouva ; celui qui, devenu par cette immense découverte maître de tout le domaine du savoir pensa que la sûre et féconde méthode des sciences particulières pouvait se généraliser et la généralisa ; enfin celui qui, du même coup comprenant l'indissoluble liaison avec l'ordre social, d'une philosophie qui embrassait tout, entrevit le premier les bases du gouvernement rationel de l'humanité ; celui-là, dis-je, mérite une place et une grande place, à côté des plus illustres coopérateurs de cette vaste évolution qui entraîna le passé et entraînera l'avenir. » V. *Politique positive, cours de philosophie positive, calendrier positiviste*.

mais il faut la parfaire. Sur ce point catholiques et protestants, jansénistes et molinistes sont d'accord. En voici des preuves : Schleiermaker (1), un luthérien, écrit : « Les progrès immenses qu'ont fait depuis quelques temps les sciences naturelles m'inspirent les craintes les plus vives, je ne dirai pas pour la théologie, mais pour le christianisme lui-même ; » l'abbé V. N. Saleur (2) : « Une partie de la société nous hait, sur l'autre nous avons peu d'ascendant ; » F. Huet (3) : « La Société pour la première fois, pratiquement du moins, menace de tomber dans l'athéisme ; » Lacordaire (4) : « *La raison des hommes d'Etat, la raison des hommes de génie, la raison populaire, se sont élevées contre la doctrine catholique et la repoussent aujourd'hui de convention* (5). »

(1) Schleiermaker, un des chefs de l'école catholique de Munich.

(2) Saleur. — Nous n'avons pu contrôler cette citation empruntée aux travaux de Boutteville.

(3) F. Huet, V. *Discours sur la réformation de la philosophie au XIX^e^ siècle ; le règne social du christianisme* et *essais sur la réforme catholique* (en collaboration avec Bordas-Dumoulin).

(4) Lacordaire, dominicain et prédicateur français, né 12 mai 1802, mort 1861. Il renonça à la carrière d'avocat pour entrer à Saint-Sulpice. Il fut l'ami de Lamennais et l'associa à cette tentative appelée catholicisme libéral dans laquelle se trouvait Montalembert. Il prit part à la rédaction du journal l'*Avenir* qui fut condamné par Rome le 18 septembre 1832 dans une encyclique célèbre qui condamnait aussi l'idée de la régénération de l'Église, la liberté de conscience, la liberté de la presse, le droit d'insurrection, thèses que soutenait ce journal. La parole de Lacordaire était brillante, mais son argumentation était faible. Il finit par se rapatrier entièrement avec Rome. V. ses *conférences*, et ses *considérations philosophiques sur le système de M. de Lamennais*.

(5) Daniel Stern (madame d'Agout), a écrit *(Esquisses morales)*. « L'Église catholique règne encore, non assurément sur l'esprit et le cœur de la société française, mais sur ses habitudes, et, là où les principes sont si faibles et

Abandonnons donc complètement la religion et réfugions-nous dans la PHILOSOPHIE, produit de toute raison et source de toute morale. « O philosophie, seule capable de nous guider à travers la vie! Toi qui enseigne la vertu et qui dompte le vice, que serions-

les passions si mobiles, commander aux habitudes, n'est ce pas en réalité commander à l'existence ? »

C'est toujours la même chose à la fin des religions. « Il y avait,» dit V. Duruy, en parlant de Rome « *ce qui se voit souvent*, beaucoup de religiosité et peu de religion. Chose remarquable ! dans les deux cent quarante-sept lettres de Pline-le-Jeune, il n'est pas une seule fois question des dieux. La religion, en tant qu'influence morale, n'existe pas pour lui. Il achètera bien une statue pour en décorer une place à Côme, il relèvera près de ses domaines un sanctuaire écroulé ; il bâtira un temple à Tifernum pour faire montre de sa munificence ; mais du gouvernement du monde par les dieux, du rôle de la religion dans la vie, il ne prendra nul souci. Il croit aux belles-lettres, à l'honneur, à la probité, à toutes les vertus civiques, et laisse les immortels végéter dans l'Olympe. Il ne les discute point en philosophe, il ne les honore point en croyant. Pour lui, ils sont comme s'ils n'étaient pas, à moins qu'il n'ait quelques fonctions publiques à remplir, parceque, dans ce cas, ils font partie du cérémonial traditionnel. » V. V. Duruy, *hist. rom.* — V. aussi *la Religion rom. au temps des Antonins*, par Gaston Boissier.

Nous ne saurions mieux définir l'état de conscience de la généralité des personnes qu'en reproduisant un quatrain qui parut dans les *Nouvelles de l'ordre de la Boisson* et qui est dû, probablement, à son principal collaborateur, le poëte Morgier (1688-1720) :

Je donne à l'oubli le passé,
Le présent à l'indifférence,
Et, pour être débarrassé,
L'avenir à la providence.

Rappelons encore l'*argument du pari* qui est devenu si célèbre dans Pascal et que Platon avait tenu avant lui. Ce dernier fait dire à Socrate qu'il croit fermement à la vie future, et il ajoute : « Si ce que je dis là est vérité, j'ai donc bien fait de le croire. Si, au contraire, je n'ai rien à attendre après ma mort, je gagnerai d'avoir pu, pendant ce qu'il me reste de temps avant que de mourir, ne pas ennuyer ceux qui m'entourent de mes plaintes.. *Je me risque volontiers sur cette croyance, car c'est un beau risque à courir.* » C'est bien là le raisonnement du monde, mais il est temps qu'il entre dans la voie de la vérité et ne vive plus d'indifférence ou de chimères.

nous sans toi, nous et tous les hommes? C'est toi qui as enfanté les villes en inspirant aux hommes épars l'amour de la société; c'est toi qui leur as fait rapprocher leurs demeures, contracter des unions saintes, inventer une langue et une écriture communes. C'est toi qui as dicté les lois, formé les mœurs, civilisé les peuples. Ta puissance nous donne la tranquillité de la vie et nous ôte de la terreur de la mort (1). »

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

(1) V. Cicéron, *Tusculanes*.

Ne Séparons point la philosophie de la nature humaine, et n'allons pas croire qu'on ne peut être sage que si l'on est ascète et si l'on vit sans passions, dans l'inertie. Les passions de l'homme lui sont le guide le plus sûr et le plus fidèle, c'est par elles qu'il apprend à se servir de toutes les richesses de son cœur et à répandre les lumières de sa raison. C'est par l'amour qu'il peut sentir, comprendre, c'est sur l'amour qu'il doit méditer, c'est par l'amour qu'il étend son individu à l'humanité toute entière. Que la raison tempère la violence de la nature, rien de mieux, si la nature est violente, mais que les passions ouvrent à la raison toutes les portes de la morale, de la science, de la beauté et de l'amour. V. la dernière partie de cet ouvrage.

III

DE LA MORALE

DE L'HOMME.

Q. — Qu'est-ce que l'homme ?

R. — L'homme est un être animé, possesseur d'une raison assez droite et étendue pour se rendre un compte exact de sa nature propre, des actes qu'il engendre, de la nature qui l'entoure et de ce qui en émane, qui possède une volonté propre à régler ses aspirations et ses besoins, et un caractère qui lui permet de vivre en société et d'employer ses forces créatrices et productrices au bien-être particulier ou général (1).

Q. — Qui a doué l'homme de son intelligence ?

R. — L'homme forme lui-même son intelligence. *L'idée* ou *esprit* est de l'ordre matériel.

Q. — Qu'est-ce que l'Idée ou Esprit ?

R. — L'*Idée* ou *Esprit* est ce que produit notre cer-

(1) *Homme.* Animal raisonnable qui occupe le premier rang parmi les êtres organisés, et qui se distingue des plus élevés d'entre eux par l'étendue de son intelligence et par la faculté d'avoir une histoire, c'est-à-dire la faculté de développer, d'agrandir sa nature grâce à la communication avec les ancêtres et d'augmenter ses richesses intellectuelles et morales (en ce sens, c'est un terme d'espèce qui comprend les deux sexes.) » V. Littré, *dictionnaire.*

veau sous les influences physiques et chimiques et dont l'essence se nomme la *Raison*. « Les sens sont la source première de toutes nos connaissances, » dit Charles Bonnet (1) « nos idées les plus abstraites dérivent toujours de notre sensibilité. L'esprit ne crée rien, mais il opère sans cesse sur cette multitude de perceptions diverses qu'il acquiert par le ministère des sens. » Plus les rapports que les sens ont avec les objets sont parfaits, nombreux, divers, et plus ils manifestent à l'esprit la qualité de ces objets, plus encore les perceptions de ces qualités sont claires, vives et complètes. Or, plus l'idée que l'homme acquiert d'un objet est complète, plus l'idée réfléchie qu'il s'en forme est distincte et nette : cette idée refléchie est la raison (2).

Q. — Quelles sont les connaissances certaines?

R. — « Il n'y a de connaissances réelles » dit Comte (3) « que celles qui reposent sur des

(1) Charles Bonnet, philosophe, né à Genève en 1720, mort en 1793. A dix-huit ans c'était déjà un naturaliste célèbre, mais devenu aveugle, il s'adonna à la philosophie. Dans l'*essai analytique sur les facultés de l'âme*, il étudie, comme Condillac, ce qui arriverait à un homme adulte et sain que l'on animerait par degrés ainsi qu'une statue à laquelle on procurerait sensation sur sensation. Bonnet regarde l'homme comme l'amalgame de l'âme et du corps. Dans la *contemplation de la nature* et *la palingénésie philosophique*, il applique et développe la théorie de Leibnitz : *la nature ne va point par sauts ;* « entre le degré le plus bas, et le degré le plus élevé de la perfection corporelle et spirituelle, il est un nombre presqu'infini de degrés intermédiaires. La suite de ces degrés compose la chaîne universelle. Elle unit tous les êtres, tous les mondes, embrasse toutes les sphères. Un seul être est en dehors de cette sphère, c'est celui qui l'a faite. » L'échelle des êtres est en mouvement ; la perfectibilité est universelle, la brute s'élève peu à peu, et l'homme, de plus en plus intelligent et épuré, monte vers les sphères célestes.

(2) La raison, a dit je ne sais plus quel physiologiste, c'est du phosphore.

(3) Comte, V° plus haut.

faits observés. » Et reprenant cette thèse, H. Spencer (1) nous dit : « Toute connaissance vient de l'expérience, voilà ce que soutient M. Comte, et c'est aussi ce que je soutiens, mais je le soutiens dans un sens plus large que lui, car non-seulement je pense que toutes les idées acquises par les individus et, par conséquent, toutes les idées transmises par les générations passées, dérivent de cette source, mais je pense aussi que les facultés elles-mêmes qui servent à l'acquisition de ces idées, sont le produit des existences accumulées, organisées, transmises par les générations antérieures. »

Q. — De sorte que si l'on suppose un homme à l'état primitif, que se passe-t-il?

R. — Cet homme jouit du jeu de ses organes : c'est l'instinct. Il le développe, il le transmet plus étendu, et ainsi de suite. Il y a habitude. L'habitude conduit à l'expérience, premier développement intellectuel. L'impulsion est donnée. La vitesse est acquise. L'espèce se développe. L'homme arrive à la raison.

Q. — L'homme agit-il indépendamment?

R. — *Oui*, *dans sa nature intrinsèque*, parceque comme l'affirme Aristote (2) : « l'homme est le

(1) Herbert Spencer, V. l'excellente *Revue Scientifique*, publiée par Germer-Baillière; les articles du *British and Foreign medical Rewiew :* et *les princ. of biology*. C'est un de nos contemporains anglais qui se tiennent le plus aux côtés de Darwin.

(2) Aristote, V. les notes.

générateur de ses actes, bons ou mauvais, de ses vices et de ses vertus, et que les uns et les autres sont également imputables à sa volonté ; « *non, dans sa nature intrinsèque*, parceque, comme le dit Boutteville (1) : « L'homme est par nécessité soumis aux lois de son organisme et du milieu dans lequel il vit. Il ne jouit pas de sa liberté vis-à-vis des lois de la nature. Sa liberté n'existe que par rapport aux dérivés de la nature, et c'est en pleine liberté qu'il peut consentir les lois propres à le régir, lui et ses semblables; c'est-à-dire qu'il a usé d'une *volonté efficiente*, appelée *libre-arbître*, pour définir le bien et le mal et accomplir sa destinée, dont il est le maître jusqu'aux limites de la nécessité. »

Q.— Comment les péripatéticiens définissaient-ils l'homme?

R. — L'école d'Aristote pense ainsi : « L'homme est, par nature, un être sensitif, intelligent et moral. Comme être sensitif, doué de sensibilité physique, il recherche le plaisir et fuit la douleur; il tient à l'intégrité de son corps, à la santé, à la force, à la beauté; il déteste les infirmités, les mutilations, la débilité, la laideur. *Comme être intelligent, il désire, il recherche la science et la vérité, il repousse l'erreur et l'ignorance. Comme être moral,*

(1) Boutteville, professeur contemporain qui eut l'honneur de perdre sa chaire pour avoir manifesté, sous le règne de Napoléon III, le libéralisme de ses opinions.

l'homme aime l'honnêteté et la vertu, il hait le vice et le crime (1). »

Q. — D'après cette doctrine l'homme serait un être enclin à la bonté tandis qu'on nous le donne généralement comme doué d'une nature foncièrement méchante?

R. — Cette erreur provient de fables trop longtemps accréditées et ne tient qu'aux préjugés qu'elles ont engendrés. Non, l'homme n'est pas méchant, *il est bon par essence*. Comme être pensant, ils est appelé aux sublimes spectacles de l'intelligence, il a besoin de science et d'art, il aime le beau et le vrai. Il faut croire avec Cicéron (2) « *que les hommes, généralement parlant, ont des dis-*

(1) Nous ne rapportons pas dans le texte même de notre livre la définition que Platon donna de l'homme : « C'est un animal à deux pieds sans plumes; » ce qui fit que Diogène le cynique, ayant plumé un coq, se porta sur le passage de Platon et lui jeta le coq entre les jambes en lui criant : « Voilà l'homme de Platon. »

(2) Cicéron, né l'an 647 de Rome (106 av. J.-C.) mis à mort par les satellites d'Antoine en 43 av. J.-C.

Il acquit de bonne heure une réputation d'avocat habile et entra dans l'administration. Tout le secret de sa conduite versatile et de son ambition se trouve renfermé dans ce que Plutarque dit de la manière dont il comprit l'habileté politique : « Voyant » dit Plutarque « que les ouvriers qui n'emploient que des outils et des instruments inanimés savent en détail les noms et les usages de chacun d'eux, il sentit qu'un homme politique appelé à se servir des autres hommes, devait les connaître et savoir ce dont ils étaient capables. Il s'attacha donc non-seulement à retenir les noms des plus considérables, mais encore à savoir leur demeure à la ville et à la campagne, à connaître leurs voisins, leurs amis. » A l'âge de trente ans il considéra son son noviciat comme terminé, et s'il resta aussi brillant dans le Forum que dans ses écrits, il ne perdit pas une minute de vue la puissance et le pouvoir. En même temps le plus grand orateur et le plus grand prosateur latin, il a laissé des ouvrages philosophiques qui sont des monuments historiques et des modèles de style. Cicéron n'a pas eu de doctrine à lui, mais aucun n'a résumé avec une logique plus serrée et plus ferme et n'a mieux exposé les idées philosophiques des autres

positions manifestes aux qualités nécessaires à l'humanité, comme la justice, la tempérance et toutes autres vertus de la même espèce; qu'ils se portent à ces vertus avec le zèle le plus noble et l'ardeur la plus vive; qu'ils ont une envie naturelle de savoir ou plutôt un désir inné de s'instruire; qu'ils semblent faits pour vivre ensemble, pour former en commun la société du genre humain, et que ces sentiments-là brillent du plus vif éclat dans les plus grands esprits. »

Q. — J.-J. Rousseau n'a-t-il pas refuté les théories qui assimilent l'homme aux animaux les plus malfaisants?

R. — Oui, de cette façon : « Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne saurait être sain d'esprit ni bien constitué qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas et que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre et la bonté n'est pour lui qu'un vice contre-nature. Fait pour nuire à ses semblables comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain serait aussi dépravé qu'un loup pitoyable, et la vertu seule nous laisserait des remords. »

Q. — Il est bien certain, n'est-ce pas, que le vice seul nous laisse des remords et que c'est dans les actions vertueuses que nous trouvons la consolation et le bonheur?

R. — Oui, tout notre bonheur est dans la vertu.

Dès que nous connaissons le bien, ainsi que l'affirme Socrate (1), nous l'aimons. « Haïr le bien » dit Fichte (2) « parcequ'il serait le bien, aimer le mal, parce qu'il serait le mal, c'est là une sorte de dépravation que je ne saurais attribuer à aucun

(1) Socrate; il naquit dans la 4e année de la LXXVII olympiade (469 av. J.) et il mourut la 4e année de la XCIVe olymp. ou la première de la XCVe. On connaît Socrate par ce que les autres nous ont gardé de lui, par Xénophon qui en fait un des principaux personnages de son *Banquet*, par Aristophane qui en fait le principal personnage de sa comédie des *Nuées*, par Platon qui remplit de lui tous ses écrits, mais ne lui prête peut-être pas toujours les paroles qu'il eut pu prononcer. La devise de Socrate était *Γνωθι σεαυτόν*, connais-toi toi-même. Il se comparait lui-même à sa mère qui était sage-femme et disait qu'il accouchait non les corps, mais les âmes en mal d'enfant. Il disait que la philosophie est la connaissance de la nature morale de l'homme, que la raison tient du recueillement; il associait la femme à l'homme, voulait que l'esclave fut traité comme l'homme libre, et Xénophon nous dit qu'il préférait définir la justice par ses actes plutôt que par ses paroles. Lorsque Melitus l'accusa de ne pas reconnaître les Dieux de la République, voyant qu'il ne fuyait pas devant les nombreux ennemis que la franchise de son langage lui avait créés, un de ses amis lui dit : « Socrate, ne devrais-tu pas préparer ta défense? » — « Quoi donc, » répondit-il « ne vois-tu pas que je m'en suis occupé toute ma vie? » — « Et comment cela? » — « En ne commettant jamais d'injustice. »

Lorsqu'il fut condamné par les héliastes, il dit à ses disciples : « Il est temps de nous séparer, moi pour mourir, vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage? » Mais il faut lire dans le *ΦΑΙΔΩΝ* de Platon comment Socrate ayant bu la cigüe meurt au milieu de ses disciples éplorés, *Η δ' ὴ τελευτὴ ὦ Ἐχεκρατες, τον ἑταίρου ἡμιν ἐγένετο, ἀνδρὸς, ὡς ἡμεὶς φαῖμεν ἄν, τῶν τοτε ὢν επειράθημεν ἀριστον καὶ αλλως φρονιμωτάτον καὶ δικαιοτατον.*

(2) Fichte, philosophe allemand. Il commença par se prouver qu'il était un anneau de cette chaîne d'éternelle causation qui maintient tout avec tant de rigidité dans la nature, puis il fit de la nature une apparition de son propre esprit (V. *Bestimmung des menschen.*) Vous voyez quelqu'un : c'est une impression de votre rétine et il n'y a que de cette impression dont vous soyez conscient. Sa théorie a des rapports avec les théories du doute.

être ayant visage humain, elle n'appartient pas à la nature humaine. »

Q. — L'homme est donc bon et aimant ?

R. — Oui, *l'homme est bon, il est aimant, il est aimable*, et il deviendra d'autant meilleur qu'il ne s'entendra plus répéter qu'il est méchant. L'homme n'est et ne peut être dénaturé. Il doit se sentir pénétré de la bonté qui lui est naturelle. Il aime son père, sa mère, ses parents, ses amis, sa femme, ses enfants, il vit en société, il réprouve le mal et fait le bien (1).

DE LA FEMME.

Q. — Qu'est-ce que la femme.

R. — *La femme est l'égale de l'homme.* Antisthène (2) lui accorde « une aptitude aussi grande qu'à l'homme pour la vertu. » Et Platon (3) prétend « qu'elle a droit à une éducation semblable à celle de l'homme. » La femme peut aspirer à toutes les fonctions, mais sans jamais oublier qu'elle est destinée à la maternité, que sa nature l'attache au foyer domestique et lui défend la vie publique. Elle est

(1) V. L. Ménard, *de la morale av. les philosophes.*

(2) Antisthène, il est le fondateur de la secte cynique dont le nom ne venait peut être point du mot chien parceque les philosophes de cette secte se réduisaient sous le rapport de l'esprit et du corps au strict nécessaire, mais du Cynosarge, lieu où s'établirent ces philosophes. Antisthène fut le maître de Diogène.

(3) Platon, V. les notes.

la compagne naturelle de l'homme qui lui donne tout son amour et lui demande le sien en échange.

Q. — Qu'est-ce que l'amour ?

R. — L'amour est une inclination réciproque de l'homme et de la femme dont tous les sens physiques réunis forment l'attache la plus puissante et dont les autres attaches se trouvent dans l'habitude de vivre ensemble et la communauté des intérêts matériels.

Q. — Dans quoi enveloppe-t-on l'amour ?

R. — Dans l'union des sexes ou mariage (1).

Q. — Comment l'homme doit-il se comporter dans le mariage ?

R. — Diderot nous fournit la réponse que nécessite cette question : « Un amant, dupe de lui-même, peut croire aimer sans aimer en effet, un mari sait au juste s'il aime puisqu'il est en possession de l'objet de ses vœux; le lien conjugal est donc nécessaire à l'amour et la jouissance est la pierre de touche de l'amour. L'épreuve faite, si l'on connaît qu'on s'est mépris, il faut s'armer de patience, et, s'il est possible, substituer l'amitié à l'amour. Pour vivre heureux dans le mariage, il ne faut point s'y engager sans aimer et sans

(1) L'homme doit se marier, c'est-à-dire choisir une femme ou être choisi par elle, et lui promettre sa fidélité en échange de la sienne. Quant à ce qui touche la Société civile, un contrat qui informe cette société de la position nouvelle que vous prenez dans son sein est nécessaire, il faut que les enfants aient un état civil, qu'ils soient aux yeux du monde fils de quelqu'un. Mais que ce contrat soit passé devant un maire, un notaire, ou que ce soit un simple acte sous seings privés livré à la publicité, il importe peu.

être aimé. Il faut surtout donner du corps à l'amour en le fondant sur la vertu. S'il n'avait d'autre objet que la beauté, la grâce et la jeunesse, aussi fragile que ces avantages passagers il passerait bientôt comme eux; mais s'il est attaché aux qualités du cœur et de l'esprit, il est à l'épreuve du temps. Pour acquérir le droit d'exiger qu'on vous aime, il faut travailler à le mériter. Après vingt ans, il faut être aussi attentif à plaire, aussi soigneux de ne point offenser que s'il s'agissait encore de faire agréer son amour. »

Q. — L'homme ne doit-il avoir qu'une seule femme et la femme ne doit-elle être qu'à un seul homme?

R. — Oui, parceque les caractères naturels de l'un et l'autre individu étant accouplés à leur convenance, ils trouvent suffisamment à deux le contentement de leurs désirs et de leurs besoins.

Q. — Les lois ne doivent-elles pas permettre d'avoir plusieurs femmes?

R. — Non. Les lois doivent seulement permettre que des individus qui se reconnaîtraient impropres à vivre ensemble, après en avoir fait l'essai et y avoir épuisé leurs efforts, puissent se séparer.

Q. — Pourquoi la monogamie est-elle nécessaire?

R. — Parceque c'est de l'union de l'homme avec la femme que naissent les enfants. Or, les enfants constituent la famille et ils doivent être l'objet d'un

égal intérêt de la part de leurs parents comme ils doivent avoir eux-mêmes un égal respect et une égale affection pour leur père et leur mère, ce qui ne saurait être quand il existe plusieurs femmes et des enfants de plusieurs lits dont les affections et les intérêts deviennent différents et jaloux (1).

Q. — L'homme doit-il aimer sa femme ?

R. — *L'homme doit aimer sa femme et la respecter* ; il doit toujours avoir devant ses yeux que sa mère était une femme, que l'épouse qu'il a choisie est une partie intégrante de son corps et qu'elle est la mère de ses enfants, qu'ils ont même passé, même présent, même avenir.

Q. — Que pense de la femme Isocrate Nicoclès ?

R. — Isocrate Nicoclès (2) qui, ainsi que son maître Socrate, a considéré la femme comme mère et ménagère, dit que « il n'est rien de plus cher aux hommes que leurs femmes et leurs enfants, et que les outrages faits à ces objets de leur amour sont ceux qu'ils pardonnent le moins. »

Q. — La philosophie antique s'est-elle beaucoup occupée de la femme et du mariage ?

R. — Oui, beaucoup ; et elle a toujours considéré l'un et l'autre comme des choses saintes et sacrées.

(1) Ce que nous disons de la polygamie, il faut l'entendre aussi de la polyandrie.

(2) Isocrate Nicoclès, élève de Gorgias, de Prodicus et de Socrate, né en 406 av. J.-C. mort 338. Il enseigna l'éloquence et la rhétorique. Après la bataille de Chéronée qui livrait la Grèce à Philippe, il se laissa mourir de faim pour ne pas survivre à l'indépendance de sa patrie. Il nous reste de lui des discours publiés dans la collection des *orateurs grecs*.

Q. — Qu'en pense Euripide?

R. — Euripide (1) dit : « qu'il n'est point pour l'homme dans la maladie et l'affliction *de trésor plus précieux qu'une épouse* qui gouverne bien sa famille et qu'il n'est rien de plus doux pour la femme que de partager sa tristesse et ses joies. »

Q. — Qu'écrit Xénophon?

R. — Xénophon (2) établit l'égalité entre les mérites de l'homme et ceux de la femme. Il les déclare tous deux capables de prévoyance, de mémoire, de tempérance, de vertu. Il compare les fonctions de l'homme à celles de la femme et dit *qu'ils se complètent mutuellement;* à l'homme les travaux du dehors et le soin de veiller à la sûreté extérieure de la famille, à la femme le travail du dedans, la vie intérieure, la garde des provisions, la nourriture, *l'éducation et l'innocence des enfants.* Associée à l'homme, sa compagne et son égale, elle est reine dans la maison; les soins domestiques sont pour elle de véritables plaisirs car elle voit croître avec eux la prospérité de la famille et l'affection de tout ce qui l'entoure: Ecoutez le mari

(1) Euripide, V. les notes.

(2) Xénophon, dont le style est si élégant qu'on le surnommait l'abeille de l'Attique. Il fut à la fois historien, philosophe et général des grecs. Né vers 445 av. J., il mourut vers 355. Il était disciple de Socrate

Il acquit dans les guerres du Péloponèse la connaissance de cet art militaire dont il donna des preuves lors de la fameuse retraite des Dix-mille. Il continua l'histoire entreprise par Thucydide. v. *L'Anabar* ou retraite des Dix-mille, la *Cyropédie*, l'*Economique*, le *Banquet*, l'*Hièron*, et vous trouverez que le philosophe et l'historien se confondent toujours.

que fait parler Xénophon : « Mais le charme le plus doux, ce sera lorsque devenue plus parfaite que moi, tu m'auras rendu ton serviteur, quand, loin de craindre que l'âge ne te fasse perdre de la considération dans ton ménage, tu auras l'assurance qu'en vieillissant tu deviendras pour moi une compagne meilleure encore, et pour ta maison une maîtresse plus honorée ; car la beauté et la bonté ne dépendent point de la jeunesse, mais des vertus qui les font croître dans la vie aux yeux des hommes. »

Q. — Que pensent de la femme et de l'amour Antipather et Plutarque ?

R. — Antipather (1) et Plutarque (2) s'appliquent à prouver que le mariage est la plus antique, la plus nécessaire, et la plus sainte des unions. Ils rejettent comme impie la prétention de certains hommes d'être affranchis du lien conjugal. « Le mariage » dit Plutarque « est l'union la plus digne et la plus sainte. *Il a trôné de tout temps au sein de la famille antique et la pudeur et la chasteté y ont toujours été en honneur.* » Aucun homme n'est exempt des obligations naturelles du mariage. N'est-ce pas un devoir que de laisser à l'Etat des citoyens qui le soutiennent, au genre humain des êtres qui constituent

(1) Antipather de Tarse, philosophe stoïcien, disciple de Diogène le Babylonien, dont quelques fragments nous ont été conservés par Sénèque.
(2) Plutarque, V. les notes.

son éternité, au monde des créatures raisonnables qui en étudient les merveilles ! *Le but suprême du mariage, c'est pour l'homme et pour la femme la communauté de la vie et des enfants.* Tout doit être commun entre époux, le corps, les idées, les biens, les enfants, les amis. Ils se doivent, en toutes circonstances, aide, affection, assistance, dans la maladie comme dans la santé, dans l'infortune comme dans le bonheur.

Q. — Que nous apprend Valère-Maxime ?

R. — Valère-Maxime (1) nous dit que, de tout temps, « il a suffi d'être homme pour connaître toutes les tendresses, toutes les délicatesses, tout le dévouement et l'idéal du véritable amour, sentiments d'autant plus forts qu'ils sont plus honnêtes et plus purs. » Et il nous apprend que : « le divorce fut inconnu à Rome pendant cinq cent vingt ans! Sp. Carvilius, le premier, répudia sa femme pour cause de stérilité ; quelque plausible que parut ce motif, on ne laissa pas de l'en blâmer, car on ne croyait pas que le désir d'avoir des enfants dut prévaloir sur la foi conjugale : » et il ajoute : « alors la fidélité conjugale n'avait à craindre aucun regard suborneur, on voyait les autres, on était vu soi-même, avec un respect reli-

(1) Valerius-Maximus, historien latin de l'époque de Tibère, a laissé de nombreuses anecdotes sur les mœurs des latins. V. *De dictis et factis memorabilis.*

gieux; une mutuelle pudeur protégeait les deux sexes. (1) »

Q. — Ainsi l'antiquité se fit la plus haute idée de la femme, de l'amour, du mariage?

R. — Oui, la philosophie antique éleva tout ce qui concerne les relations et les caractères de l'homme et de la femme à son plus haut terme (2), et, au temps de l'Empire Romain, lorsque le concubinat était devenu un état légal, la philosophie n'en continua pas moins à tenir le même langage. « Il ne faut pas dire que les païens aient ignoré les droits ni la vraie dignité de la femme, car jamais on ne s'en fit une plus haute idée et l'on ne sentit mieux le prix de sa chasteté qu'au plus fort de la corruption de l'Empire. Il faut rendre cette justice aux anciens qu'ils ne savaient pas plaisanter sur les vertus de la femme, et que, même aux plus mauvaises époques, on trouverait difficilement dans les écrivains les plus légers et les plus licencieux, rien qui autorise ou justifie l'adultère. Il n'y a pas dans le cœur un seul sentiment naturel et profond, dans l'imagination une seule pensée délicate, que les anciens n'aient clairement connus et vivement exprimés. (3) »

1) *Casta pudicitiam servat domus*, écrit Virgile.

2) Stobée nous rapporte ces paroles de Musonius le Stoïcien : « Quiconque désire ne pas être un voluptueux et un efféminé, ne doit regarder comme des amours permises que celles du mariage. » Stobée est un compilateur grec auquel nous devons de connaître beaucoup des préceptes des philosophes grecs. V. *Eclogæ* et le *Florilegium*.

3) V. Denis, *hist. des théologies*.

DE L'ENFANT.

Q. — La loi antique n'avait-elle pas exagéré l'autorité paternelle ?

R. — La loi antique avait exagéré l'autorité paternelle « sachant bien » comme le disait l'empereur Adrien (1) « que cette autorité gît dans l'amour et non dans l'atrocité. » A qui donc confier un fils si on ne le confie pas à son père ? Quel juge sera jamais plus enclin à pardonner, plus prêt à reculer devant le châtiment ? La loi antique abandonnait l'enfant à celui qui est le plus capable de l'aimer, au père, sous les yeux de la mère toujours prête à intercéder en sa faveur. L'antiquité a confiance dans la nature de l'homme et dans l'amour filial et cette confiance va si loin que Solon (2) n'édicta pas de peines contre

1 L'empereur Adrien, 14e emp. des romains, an de Rome 820 an 76 de J. Il avait un infatigable désir de connaître. Son secrétaire était l'historien Suétone.

2 Solon, né en 638, mort en 558 avant notre ère. Il fut un des sept sages de la Grèce et le législateur d'Athènes, et un sage véritable qui sut allier la raison et les productions sérieuses aux productions légères et aux plaisirs. Il se mêla des affaires publiques lors de la guerre entre Athènes et Mégare. Les Athéniens, découragés par leurs revers avaient défendu de jamais prononcer une parole ni produire un écrit pour revendiquer la possession de Salamine. Solon contrefit l'insensé et les engagea à continuer la guerre. Les Athéniens vainquirent à la fin, et Solon fut nommé archonte. Il refusa la tyrannie quand elle lui fut offerte et mit fin aux troubles qui désolaient l'Attique. Il donna ensuite ses lois.

Il divisa la population en quatre classes selon le revenu *(pentacosio médimnes, chevaliers, zeugites, thètes)*, ce qui substitua la démocratie à l'aristocratie. Mais comme l'assemblée générale qui élisait les magistrats, confectionnait les lois et délibérait sur toutes les affaires se composait des

le parricide « parcequ'il ne croyait pas que ce fut un crime possible ? »

Q. — Quels sont les devoirs des enfants envers leurs parents ?

R. — Les enfants étant dans la relation la plus étroite avec ceux dont ils ont reçu le jour, la nourriture et l'éducation, *sont tenus d'observer vis-à-vis de leurs parents l'obéissance, la déférence, le respect et l'honneur*, et ils doivent leur rendre tous les services, leur donner tous les secours, que permettent leur situation et leur reconnaissance.

DE LA FAMILLE.

Q. — Qu'est-ce que la famille ?

R. — *La famille est une société domestique qui*

quatre classes, le vote étant par tête, la dernière, de beaucoup la plus nombreuse était la plus prépondérante, et le Sénat et l'Aréopage furent chargés de tempérer l'influence de l'élément démocratique dominant. Le Sénat était composé de quatre cents membres élus chaque année et, plus tard, choisis au sort. Il discutait les affaires avant qu'elles fussent proposées à l'Assemblée générale. L'Aréopage exerçait les hautes fonctions judiciaires, il maintenait les lois et surveillait l'éducation des enfants. Solon pouvait dire de ses lois : « J'ai armé chaque parti d'un solide bouclier : je n'ai pas permis à l'un de vaincre l'autre injustement. » Les tables de Solon contenaient des lois sur toutes les matières : politique, religion, crimes, somptuaires, agriculture, etc... Il s'efforça de donner au mariage toute sa dignité, limita le luxe des femmes ; le fils doit à son père le respect et la nourriture dans la vieillesse ; le père ne peut dépouiller ses enfants légitimes de son héritage ; tous les citoyens durent justifier de leurs moyens d'existence ; il améliora la position des esclaves ; et, après avoir reconnu ses lois perfectibles, il fit jurer aux Athéniens de les respecter pendant dix ans.

constitue le premier des états naturels de l'homme; c'est aussi une société civile établie par la nature. Elle se compose intrinsèquement du mari, de l'épouse et des enfants, et extrinsèquement des ayeux, collatéraux, et alliés.

Q. — Doit-on aimer la famille?

R. — On doit aimer la famille par-dessus toutes choses (1).

DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Q. — L'homme doit-il aimer son prochain?

R. — Il le doit et il l'aime en effet. *L'amour du prochain* est de tous les sentiments le plus juste

(1) « Ce qui unit les membres de la famille antique, c'est quelque chose de plus puissant que la naissance, que le sentiment, que la force physique : c'est la religion du foyer et des ancêtres. Elle fait que la famille forme un corps dans cette vie et dans l'autre. La famille antique est une association religieuse plus encore qu'une association de nature. L'ancienne langue grecque avait un mot bien significatif pour désigner une famille : on disait ἑπίστιον, mot qui signifie littéralement *ce qui est auprès d'un foyer*. Une famille était un groupe de personnes auxquelles la religion permettait d'invoquer le même foyer et d'offrir le repas funèbre aux mêmes ancêtres... L'homme, après la mort, était réputé un être heureux et divin... Une famille qui s'éteint, c'est un culte qui meurt. Il faut se représenter ces familles à l'époque où ces croyances ne se sont pas encore altérées. Chacune d'elles possède une religion et des dieux, précieux dépôt sur lequel elle doit veiller. Le plus grand malheur que sa piété ait à craindre est que sa lignée ne s'arrête. Car alors sa religion disparaîtrait de la terre, son foyer serait éteint, toute la série de ses morts tomberait dans l'oubli et dans l'éternelle misère. Le grand intérêt de la vie humaine est de continuer la descendance pour continuer le culte. » V. Fustel de Coulanges, *La cité antique*.

et le plus utile. Et le sage chinois Khoung-tseu (1) nous a le premier appris que : « *Il faut aimer son prochain comme soi-même.* »

DE L'ANTAGONISME, DE LA GUERRE ET DU PARDON DES OFFENSES.

Q. — L'homme peut-il faire du mal à un autre homme?

R. — Non, l'homme ne doit faire de mal à personne.

Q. — La guerre entre les hommes est donc condamnable?

R. — *La guerre est une abominable calamité. L'état naturel de l'homme est la paix* qui lui permet de vivre en relations cordiales avec les hommes de toutes les villes et de toutes les nations et de se livrer tranquillement à son industrie. La guerre est une surprise ou une vengeance. Comme surprise, elle est assimilable au guet-apens et aussi préjudiciable à celui qui se défend qu'à celui qui attaque ; comme vengeance, elle nuit autant au vainqueur qu'au vaincu et éternise l'antagonisme en déplaçant le désir de la vengeance. Aussi n'est-il pas philosophiquement bon de se venger. Khoung-tseu

1 Khoung-tseu, V. plus haut

dit : « le sage se venge par des bienfaits. » Pittacus (1), un des sept sages de la Grèce, était d'avis que « la clémence est préférable aux remords de la vengeance, » et il ajoutait : « ne médis pas de tes amis, non pas même de tes ennemis. » Diogène Laërce (2) rapporte : « qu'on doit obliger ses amis pour se les rendre plus intimes, et ses ennemis pour s'en faire des amis. » (3) Un jour, on disait à Diogène (4) : « Apprends-moi par quel moyen me venger ? » Le Cynique répondit : « En devenant plus vertueux. » On trouve ceci dans le livre des Brahmanes : « Le devoir du juste exige que non-seulement il pardonne à son meurtrier, mais encore qu'il lui fasse du bien au moment même où celui-ci le tue, ainsi que l'arbre de sandal qui, au moment où il tombe, parfume la hache qui l'a frappé. » Les anciens condamnaient la guerre et cherchaient, quand elle éclatait

(1) Pittacus, né à Mytilène 652 av. J.. On lit dans Diogène Laërce plusieurs préceptes qui font foi de sa sagesse.

(2) Diogène Laërce, de la ville de Laërte, en Cilicie, dut vivre sous Septime Sévère et Caracalla. Il a laissé un ouvrage qui contient la vie, les dogmes, les dits, des anciens philosophes.

(3) Quel esprit de mansuétude, de pardon, de charité et d'amour règne dans la philosophie antique ! Comment a-t-on osé déclarer que la charité était une vertu essentiellement chrétienne, quand Jupiter est le Dieu de l'hospitalité, quand on doit recevoir en son nom les étrangers et les suppliants, « les vénérables indigents », ceux qu'il fallait « traiter comme des frères », quand il n'y avait pas un Dieu qui n'enseignât qu'il fallait s'aider les uns les autres !

(4) Diogène le Cynique, né à Sinope, ville d'Asie-Mineure. Il porta à l'excès le mépris des richesses et des usages reçus. Il disait communément que toutes les imprécations des tragiques s'étaient réalisées en lui parcequ'il était exilé, sans patrie, sans habitation, errant, et vivant au jour le jour en mendiant son pain.

à la rendre moins barbare. On voit Cicéron tenir le même langage que Zénon (1). Les stoïciens considéraient la terre comme une même cité, le genre humain comme une même famille (2).

DE LA PATRIE.

Q. — Qu'est-ce que la patrie?

R. — *La Patrie* est l'extension sociale de la famille. « C'est la communauté des citoyens qui, réunis par des sentiments fraternels et des besoins réciproques, font de leurs forces respectives une force commune, dont la réaction sur chacun d'eux

1, Zénon, né à Cittium, dans l'île de Chypre, vers l'an 358 av. J., mort vers 260. C'est le fondateur du stoïcisme. Élève de Cratès et disciple de Diogène, il rejeta bientôt tout ce que l'école cynique contient de mépris pour soi-même, pour les usages, et de dédain pour les recherches intellectuelles. Il garda de ses maîtres le renoncement aux besoins factices, au superflu, la domination sur soi-même, l'empire sur ses passions. Après avoir passé vingt ans dans l'étude, il se mit à enseigner sous le beau portique de l'agora, *stoa*, d'où on nomma les *stoïques* ceux qui firent profession d'une vie frugale et d'une grande pureté de mœurs. Zénon classa les idées et voulut connaître la vérité par le raisonnement. C'est ce qu'il nomma *la logique*, et pour asseoir la logique il faut connaître la physique, c'est-à-dire le système du monde, le principe des choses, la science. Il ne reconnaît dans le monde qu'un principe : la *matière*. Il identifie Dieu avec les substances premières, en fait un principe actif, le feu ou calorique. De ces deux divisions ressort la *morale* ou *éthique*. Pour qu'il possède le bonheur, l'homme doit être en parfaite harmonie avec la nature qui est Dieu.

Délivrez la raison de ce qui l'obscurcit, de quelque part que l'obscurité vienne, régularisez la, mettez d'accord la raison individuelle avec la raison universelle et vous posséderez le souverain bien.

2 V. Lucain, *Catoni : Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo*, il ne vit pas pour lui, mais pour le genre humain.

prend le caractère conservateur et bienfaisant de la paternité. (1) »

Q. — Doit-on aimer sa patrie ?

R. — C'est ce qu'on doit aimer le plus après sa famille.

Q. — Doit-on se sacrifier pour elle ?

R. — Oui, jusqu'au jour où, le progrès aidant, les frontières seront abaissées, les guerres finies, et où on ne connaîtra plus que la Société (2).

DE LA SOCIÉTÉ.

Q. — Qu'est-ce que la Société?

R. — Par *Société* on entend *l'humanité elle-même*, la somme des êtres et des familles qui la composent sans distinction de caste, de nation et de couleur. Quand on demande ce que c'est que la Société, il faut répondre ce que Socrate répondit à celui qui lui demandait quelle était sa patrie : « *Toute la Terre.* »

Q. — Pourquoi l'homme vit-il en société ?

R. — Parceque ses aptitudes et ses besoins l'obligent à avoir recours à ses semblables.

Q. — Que pense la philosophie antique de la société des hommes ?

(1) V. Volney, *la loi naturelle*, et note au commencement de ce livre.

(2) Partout où je suis, dit Teucer, je trouve ma patrie. *Patria est, ubicumque est bene.*

R. — Cicéron dit : « Tout homme par cela même qu'il est homme n'est pas un étranger pour un autre homme, » ce qui est, à peu près, la traduction du fameux vers de Térence (1) : « Je suis homme et rien de ce qui touche les hommes ne m'est étranger. » Senèque (2) a écrit aussi : « L'homme est une chose sacrée pour l'homme. » Aristote (3) déclare « que la vie sociale est pour l'homme un penchant impérieux de la nature. » Et Diderot : « Hors de la société l'homme ne saurait ni développer, ni perfectionner ses facultés, ni se procurer le vrai et solide bonheur. »

Q. — Quel tableau Cicéron nous présente-t-il de la Société ?

R. — « De tout ce qui est honnête » dit Cicéron « rien n'a plus d'éclat et ne s'étend plus loin que l'union des hommes avec les hommes, cette association dont tous les avantages se confondent, cette

(1) Térence, poëte latin, né en Afrique vers l'an 561 de Rome. Il produisit sur la scène des caractères et des mœurs grecs, pleins de délicatesse et faits pour plaire à un public instruit. C'est dans l'*Heautontimorumenos*, ou le bourreau de lui-même, que se trouve le fameux vers auquel nous faisons allusion. Dans cette comédie imitée de Ménandre, *Menédemus* dit :

Chreme, tantumne ab re tua 'st oti tibi
Aliena ut cures, ea quæ nihil ad te attinent.

(Chremès, tes affaires te créent donc bien du loisir que tu te mêles de celles d'autrui et de ce qui t'est indifférent).
et *Chremès* répond

Homo sum : humani nihil a me alienum puto.

Je suis homme ; rien de ce qui touche les hommes ne m'est indifférent.

(2) Sénèque. V. les notes.

(3) Aristote. V. plus haut.

charité commune, cet amour de l'humanité. Le sentiment dont je parle commence d'abord par l'amour du père pour ses enfants, puis, joignant les familles par les liens du mariage et de l'affinité, il s'étend au dehors; premièrement par les branches des parentés plus éloignées, ensuite des alliances et des amitiés contractées par des liaisons que forme le voisinage des demeures, par l'usage commun des mêmes coutumes et des mêmes lois, par les traités et les confédérations d'un peuple avec un autre, et enfin par le lien général de tous les hommes ensemble. »

Q. — Quels sont les fondements de la Société?

R. — L'humanité et la sociabilité. L'humanité qui est un sentiment de bienveillance pour tous les hommes et un noble et sublime enthousiasme des peines des autres et du désir de les soulager; la sociabilité qui est une disposition qui nous porte à faire aux hommes tout le bien qui dépend de nous, à concilier notre bonheur avec celui des autres, et à subordonner au besoin notre avantage particulier à l'avantage général.

DU TRAVAIL.

Q. — A quoi l'homme emploie-t-il son activité?

R. — Au travail.

Q. — Qu'est-ce que le travail ?

R. — *Le travail* est l'occupation par laquelle l'homme pourvoit journellement à ses besoins et à ceux de sa famille, et par laquelle il assure l'existence des siens et de lui-même pour le jour où il ne lui sera plus possible de travailler.

Q. — Le travail est-il nécessaire à l'homme ?

R. — La fortune peut faire que l'homme n'aît pas besoin de gagner sa vie, mais il n'est jamais moralement dispensé de travailler, et l'on peut ajouter que le travail est nécessaire pour la sérénité de son esprit et la santé de son corps. Oui, le travail entretient les forces de l'homme, la sérénité de sa pensée, et sauvegarde sa vertu. Tout homme oisif, tout homme dont l'existence est sans but, est bientôt corrompu, et de corrompu il devient corrupteur. Un empereur de la Chine disait : « S'il y a dans quelque coin de mon Empire un homme qui ne fasse rien, il y en a certainement un autre qui souffre par l'oisivité de celui-là. » J.-J. Rousseau à dit aussi : « Tout homme oisif est un fripon. »

DE LA PROPRIÉTÉ.

Q. — Qu'est-ce que la propriété ?

R. — *La propriété est l'usufruit sans abus de l'homme sur les choses inanimées et les animaux.*

Q. — Comment Volney définit-il la propriété?

R. — Volney dit que la propriété est un attribut physique de l'homme en ce que tout homme étant constitué égal ou semblable à un autre, et, par conséquent, indépendant et libre, chacun est le maître absolu, le propriétaire plénier de son corps et des produits de son travail.

Q. — La propriété est-elle équitable en soi?

R. — Oui, dans tout état social où, sans distinction aucune, les citoyens peuvent l'acquérir et en jouir, et où elle est appelée à changer de mains en se partageant indéfiniment.

Q. — La propriété est-elle morale?

R. — *Oui, car la possession est un des plus puissants mobiles de l'activité humaine.* L'homme qui, pour acquérir l'aisance amasse une certaine somme de biens a besoin de garantir ces biens et de les rendre productifs eux-mêmes parceque la fortune improductive est préjudiciable à la société. Il acquiert donc une propriété quelconque, soit d'un outil, soit d'un champ, qui, entre ses mains, devient un nouvel instrument de travail et de production. *La propriété est la juste et nécessaire récompense du travail.*

Q. — La propriété doit elle être réglementée?

R. — Oui, mais non limitée. Avec Châteaubriand (1), nous ne pouvons concevoir en principe

1 Chateaubriand, né en 1768 près de Saint-Malo, fut un des hommes infâmes

« un ordre social dans lequel un homme compte un million de revenu tandis qu'un autre homme n'a pas de quoi payer son dîner, » mais nous ne pouvons consentir à ce que demande Montesquieu (1) : « que les lois par leurs dispositions doivent diviser les fortunes à mesure que le commerce les grossit, » ce qui ferait que tout citoyen, arrivé à la limite de ce qu'il lui serait permis de posséder, ne travaillerait plus. On ne peut tracer de limites à la propriété. En somme, il y a deux états possibles : le communisme et la propriété individuelle. Le communisme est la négation des aptitudes personnelles de l'homme que la lutte pour l'existence et la soif de la possession incitent surtout au travail. La propriété individuelle s'adapte mieux à la nature de l'homme. La propriété quelque grande qu'elle soit se divise et se subdivise à l'infini par les héritages et les acquisitions, elle est bonne. La seule propriété qui ne se diviserait pas et demeurerait

qui se battirent contre leurs pays dans les rangs de l'émigration. Compositions artificielles dans un style long et péniblement ouvré, tempérament froid et recherchant l'ostentation et le faste, voilà l'homme. V. Ses *Etudes historiques*, *Les Martyrs*, *le Génie du Christianisme*.

(1) Montesquieu, publiciste français, né en 1689, mort en 1755, avant tout raisonneur, observateur et critique, son esprit s'est exercé sur tout, depuis ce chef-d'œuvre intitulé *lettres persanes*, jusqu'aux *causes de la grandeur et de la décadence des Romains* et *l'Esprit des lois*. Malgré bien des idées qui nous paraissent aujourd'hui beaucoup plus fausses qu'elles ne paraissaient au siècle dernier, telles que celle de regarder la société comme assise sur des principes immuables et la religion chrétienne comme assurant notre bonheur en ce monde, son œuvre n'en conserve pas moins une très-grande valeur.

impersonnelle ne doit pas être tolérée par des lois sages et prévoyantes (1).

DU BIEN ET DU MAL.

Q. — Sur quoi l'homme doit-il baser ses actions ?

R. — Sur la distinction du bien d'avec le mal.

Q. — Comment distingue-t-on le mal du bien ?

R. — Voici la réponse de Cicéron à cette question : « *La conscience fait assez sentir ce qui est vice ou vertu*, elle édicte la loi et l'applique, elle est à la fois juge et législateur. »

Q. — Quelle réponse nous fournit Antiochus ?

R. — Antiochus (2) dit : « Tout ce qui convient à sa nature, par conséquent tout ce que l'homme appète et recherche par amour de lui-même est bon, et mal tout ce qui est contraire à sa nature. »

Q. — Que faut-il pour avoir autant de confiance en la nature de l'homme ?

R. — *Il faut que cette nature n'ait point été viciée par une éducation fausse, mais quelle ait été au contraire développée par une éducation*

(1) Telle est cependant la main-morte des gens d'Église dont nous avons déjà parlé, et qu'il faut abolir au plus vite. De deux choses, l'une : Ou il faut que la Société repose sur des associations, c'est le communisme, ou il ne faut permettre à nulle association en dehors de l'État de posséder un fétu.

(2) Antiochus, disciple de Philon et chef de la V^e^ Académie, esprit fin, élégant et facile, entreprit de concilier avec la religion la philosophie d'Aristote et celle de Xénophon.

conforme à la nature, à la science, et à la dignité humaine.

Q. — L'homme n'a donc besoin que de lui pour trouver sa loi ?

R. — L'homme qui raisonne sur sa nature et veille sur ses relations avec ses semblables peut trouver sa loi en lui-même, mais il doit rechercher les pensées qui peuvent le guider chez les hommes de science et chez les philosophes, et s'enrichir autant que possible de l'expérience des autres.

DU MAL.

Q. — Qu'est-ce que le mal ?

R. — Le mal est tout ce qui peut contribuer à rendre l'homme inactif, méchant, égoïste, menteur, ennemi de sa famille et de ses semblables, en un mot ce qui est contraire à sa véritable nature.

Q. — Le mal a-t-il eu une origine ?

R. — Non, car ainsi que l'a écrit Considérant (1) : « Le seul terme *l'origine du mal* est une pétition de principe, car il suppose un état antérieur à l'origine du mal dans lequel le mal n'existait pas, et

1. Victor Considérant, ancien représentant du peuple, chef de l'Ecole Socialiste créée par Fourier, né à Salins (Jura) en 1808. Il rédigea de nombreuses publications, des journaux, *la Phalange*, *la Démocratie pacifique*, il fit des essais d'association phalanstérienne et se rendit digne, en tous points, du grand nom de philosophe.

alors comment le bien seul et absolu aurait-il pu générer le mal ? La cause potentielle, quelle qu'elle soit, qui, préexistant au mal, aurait généré le mal, aurait été déjà elle-même et nécesairement le mal. Le mal est, donc il a toujours été, il entre comme élément nécessaire dans les institutions de l'ordre universel. Il n'a point d'origine. »

Q. — Les passions de l'homme peuvent-elles générer le mal par elles-mêmes ?

R. — Comme l'a écrit Fourier (1), nos passions sont toutes bonnes et utiles, mais il faut savoir les maîtriser et les diriger; il faut savoir s'organiser des milieux qui s'harmonisent avec leur développement et permettent, sinon de toujours produire le bien, au moins d'éviter toujours le mal.

DU BIEN.

Q. — Qu'est-ce que le bien ?

R. — Le *bien* est le développement des facultés de l'homme conformément à sa nature. « *Le Bien* » dit Jean Reynaud (2) « *est le seul principe dont notre nature ne se lasse pas*, et, tôt ou tard, le

1. Fourier, chef de l'école socialiste française, dite phalanstérienne. Né à Besançon le 7 juin 1772, mort 1837.

2. Jean Reynaud. V. les notes

mal, avec les conséquences de toutes sortes qu'il engendre la fatigue et la rebute. »

Q. — Où découvre-t-on les principes du bien?

R. — Dans l'étude de la nature.

Q. — Quel est le bien donné à l'homme?

R. — Laromiguière (1) nous dit : « Plaisirs des sens, plaisirs de l'esprit, plaisirs du cœur : voilà, si nous en savons user, les biens que la nature a répandus à profusion sur le chemin de la vie. (2) »

DE LA MORALE.

Q. — Sur quoi se fonde la morale ?

R. — Sur la distinction du bien d'avec le mal (3).

Q. — Qu'est-ce que la morale?

R. — *La morale* est le sentiment qui nous prescrit une sage conduite et nous fournit les moyens d'y conformer nos actions : c'est le rapport entre les actions humaines et les lois librement consenties par les hommes qui ne se trouvent pas avoir be-

(1) Laromiguière, philosophe francais, né 1756, mort 1837, professeur de philosophie à la faculté des lettres. V. ses *leçons de philos.*.

(2) Epicure a dit qu'il y a toujours plus de bien que de mal pour les sages, parcequ'ils savent encore, en quelqu'état que ce soit, trouver du plaisir.

(3) Edmond About a écrit quelque part : « La morale *inébranlable* est celle qui ne dépend que d'elle-même et découle directement de l'idée du bien. »

soin d'être reformées pour être devenues mauvaises à l'expérience ou au temps.

Q. — Est-ce la raison humaine qui a déterminé la morale ?

R. — Oui ; nous ne devons rien qu'aux hommes (1).

Q. — L'homme doit-il soumettre à la morale tout ce qui se rapporte à sa nature ?

R. — Tout, sans exception ; *la morale et la conscience ne font qu'un et elles embrassent l'ensemble des pensées et des actions des hommes.*

Q. — Le sens moral existe-t-il seulement chez les hommes ?

R. — Non. Il est tellement dans la nature qu'on le retrouve chez tous les animaux vivants en société qui ont dû règler leur nature et régulariser leurs rapports, ainsi que l'ont montré Darwin (2), Lubbock (3), Herbert Spencer (4), et d'autres encore.

Q. — Y a-t-il une loi morale ?

R. — « Il n'y a qu'une seule loi morale » a dit Marc-Aurèle (5) « qui est la raison commune à tous les êtres intelligents. »

---

(1) L'homme porte la loi de la morale en lui-même, a dit Kant ; pour la pratiquer librement, il ne lui faut ni l'idée d'un être supérieur, ni aucun motif étranger.

(2) Darwin, V. les notes.

(3) Lubbock, physicien anglais, né le 26 mars 1803, a donné *la classification des différentes branches des connaissances humaines* et *l'homme avant l'histoire.*

(4) Herbert Spencer, V. plus haut.

(5) Marc-Aurèle, empereur romain et philosophe stoïque, né à Rome le

DE LA RAISON.

Q. — Qu'est-ce que la raison ?

R. — *La raison* s'assimile en tout à *l'Idée* ou *esprit* dont elle est comme la synthèse ; elle soumet l'imagination à la réflexion, et s'établit par la comparaison ou l'expérience.

Q. — Que dit Cicéron de la raison ?

R. — Cicéron dit : « Il est une loi véritable, la droite raison, conforme à la nature universelle, invariable, éternelle, dont la voix enseigne le bien qu'elle a donné et détourne du mal qu'elle défend. On ne peut ni l'infirmer par une autre loi, ni en rien retrancher, ni l'abroger toute entière. Ni le peuple, ni le Sénat ne peuvent dispenser d'y obéir. Ne lui cherchez d'autre commentateur, d'autre interprète qu'elle-même. Elle ne sera pas autre dans Rome, autre dans Athènes, autre aujourd'hui, autre demain : chez tous les peuples et dans tous les temps règnera cette loi éternelle, immuable. *Refuser de lui obéir, c'est s'abjurer soi-même*, c'est fouler aux pieds la nature humaine et s'infliger par cela seul le plus cruel châtiment ; quand même on éviterait tous les autres supplices inventés par les hommes. »

26 avril 121, mort 180. C'est lui qui aimait à répéter avec Platon « que les peuples seraient heureux si les philosophes étaient rois ou si les rois étaient philosophes. » Il n'a point de théodicée, mais on peut inférer des *pensées* morales qu'il a laissées qu'il était panthéiste.

Q. — Comment les Stoïciens recommandaient-ils la raison ?

R. — Les disciples de Zénon (1) disaient : « Il faut vivre conformément à la nature humaine, et *le souverain bien de l'homme consiste dans la vertu, c'est-à-dire dans les lumières de la droite raison.* »

Q. — Ne peut-on appliquer à la raison ce que Bayle disait de la science ?

R. — Oui, on peut dire avec Bayle (2) que la raison « produit tout ensemble l'évidence de l'objet et la pleine certitude de la persuasion. »

DU DEVOIR.

Q. — Qu'est-ce que le devoir ?

R. — Le *devoir* se confond avec la *raison*, la *morale*, le *droit* et la *vertu*. Il consiste *à nous rendre dévoués à nos affections*, aux lois que nous avons consenties, et rebelles à l'oppression (3).

Q. — Le devoir est-il le même pour tous ?

R. — Le sage Khoung-tseu a dit : « Depuis l'homme le plus élevé en dignité jusqu'au plus humble et au plus obscur, le devoir est le même pour tous : corriger et améliorer sa personne : le perfectionne-

(1) Zénon. V. les notes.

(2) Bayle, V. plus haut.

(3) Nous recommandons la lecture de deux de ces admirables livres qui élèvent l'esprit des hommes, *Le devoir* et *la religion naturelle* par Jules Simon.

ment de soi-même, telle est la base fondamentale de tout progrès et de tout développement moral. »

Q. — Doit-on remplir son devoir dans l'espoir d'une récompense ?

R. — Non ; Kant (1) écrit : « La plus grande perfection de l'homme est de remplir son devoir par devoir. »

Q. — Peut-on se laisser détourner de son devoir ?

R. — Non, l'école stoïque nous apprend que : « On ne doit jamais se laisser détourner de son devoir, ni par la crainte de la mort, ni par celle des tourments, ni par l'appât d'un bien nécessaire à la vie. »

DE LA LOI.

Q. — Qu'est-ce qu'une loi ?

R. — *Une loi est une vérité naturelle que l'on formule* et à laquelle on consent à conformer sa conduite.

Q. — Quelles sont les conditions nécessaires pour qu'une loi soit bonne ?

R. — Il faut qu'elle n'ait rien de contraire à la nature de l'homme, ni à ses aspirations ; il faut qu'elle s'identifie avec l'époque dans laquelle elle est en vigueur : elle doit garantir la liberté individuelle de

1 Kant, V. les notes.

l'homme et son libre-arbître, et ne limiter ses actions qu'à ce qui pourrait nuire directement aux autres membres de la société humaine.

Q. — Y a-t-il des lois immuables ?

R. — Il n'y a rien d'immuable, dans le domaine social surtout ; les idées se transforment, les générations se succèdent et une loi n'est jamais qu'une disposition transitoire qui doit être aisément changée, selon les besoins.

DU DROIT.

Q. — Sur quoi doit-on baser la loi ?

R. — Sur *le droit* qui s'appuie lui-même sur la morale et la vertu ou justice.

Q. — Quels sont les principaux droits de l'homme ?

R. — Les voici tels que l'immortelle Révolution française, à laquelle les hommes du monde entier, qui auparavant étaient esclaves, doivent d'être des citoyens, les proclama dans sa DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME : « *Art.* 1er. — Les hommes naissent et demeurent libres et égaux. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. *Art.* 2. — Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont : la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression. *Art.* 3. — Le principe

de toute souveraineté réside expressément dans la nation. Nul corps, nul individu, ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément. *Art.* 4. — La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui : ainsi l'exercice des droits naturels de chaque homme, n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi. *Art.* 5. — La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la Société. Tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas. *Art.* 6. — La loi est l'expression de la volonté générale. Tous les citoyens ont droit de concourir personnellement ou par leurs représentants à sa formation. Elle doit être la même pour tous, soit qu'elle protége, soit qu'elle punisse. Tous les citoyens sont égaux à ses yeux, sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leurs capacités et sans autre distinction que celle de leurs vertus ou de leurs talents. *Art.* 10. — Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre établi par la loi. *Art.* 11 — La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme ; tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement,

sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi. »

Q. — Quelle est la seule forme de gouvernement compatible avec l'exercice de toutes les libertés ?

R. — La République.

DE LA RÉVOLTE.

Q. — Si, dans une nation, un ou plusieurs individus parviennent à imposer par la violence une loi contraire à la nature ou au droit, l'homme doit-il la subir ?

R. — Non, *l'homme doit se révolter*. Un empereur de la Chine demandait au sage Meng-tseu (1) : « Un ministre ou un sujet a-t-il le droit de tuer son prince ? » Le sage répondit : « Celui qui fait un vol à l'humanité est appelé *voleur* ; celui qui fait un vol à la justice est appelé *tyran*. Or, un voleur et un tyran sont des hommes appelés *isolés* ou *réprouvés* : on peut donc justement les tuer. » Les anciens disaient communément ce que Cicéron nous rapporte ainsi : « Point de Société entre nous et les tyrans ;

(1) Meng-tseu, en latin Mencius, né à Tséou, province de Chang-oung dans la première moitié du IV^e^ siècle avant notre ère. Il ne réussit pas dans ses prédications et imita son prédécesseur Khoung-tseu en revisant le *Chin-King* (livres des livres). Il exposa sa propre doctrine dans un livre qui porte le nom de Meng-tse-Chou. Il regarde l'homme comme absolument bon, et, à ses yeux, la vertu consiste à pratiquer l'humanité et la justice.

il est honorable de les tuer quand on le peut : c'est une race pestilentielle et impie qu'il faut exterminer du milieu des hommes. » Guizot (1) enfin nous dit, en parlant de l'*insurrection* : « Si, du point mystérieux où il réside, *ce grand droit social*, ne pesait sur la tête des pouvoirs mêmes qui le nient, depuis longtemps le genre humain, tombé sous le joug, *aurait perdu toute dignité comme tout honneur*. »

DE LA VERTU OU JUSTICE.

Q. — Qu'est-ce que la vertu ou justice ?

R. — *La vertu* est pour ainsi dire la quintessence de la morale ; elle est, comme le dit Cicéron : « la nature perfectionnée en elle-même et portée à son plus haut terme. » On ne peut séparer la vertu de la justice qui nous fait rendre aux autres hommes et à nous-mêmes ce qui est dû à chacun. La justice comprend tous nos devoirs, tous nos droits : être juste et être vertueux est même chose. Cicéron voit dans la justice la plus grande splendeur de la vertu et exige quelle soit toujours accompagnée de « bonté, de douceur, de bienfaisance et autres qualités semblables. »

(1) Guizot n'est pourtant pas un révolutionnaire, au contraire, mais comment étouffer la voix de la raison !

Q. — Doit-on pratiquer la vertu dans l'espoir d'en être récompensé d'une façon ou d'une autre ?

R. — Nous laissons Sénéque (1) répondre à cette question : « Il y a des gens qui, dans l'honnête, n'affectionnent que l'utile, qui ne trouvent aucun charme à la vertu sans profit. Ils ignorent que la vertu perd son éclat, sa grandeur, du moment où il s'y mêle quelque chose d'aussi honteux que de calculer le prix de la probité. La récompense des âmes honnêtes est en elle-même. »

Q. — Que dit Cicéron ?

R. — Cicéron, (2) place encore plus haut la conscience humaine : « C'est l'équité » dit-il « c'est le droit que chérissent tous les gens de bien. La justice ne recherche aucun prix, aucun salaire, elle est donc recherchée pour elle-même, et il en est ainsi de toutes les vertus. C'est l'extrême injustice que d'attendre le

(1) Sénéque, V. plus haut.

(2) Cicéron, V. plus haut. *Quintus hic dies, Brute, finem faciet Tusculanarum disputationem : quo die est a nobis ea de re, quam tu ex omnibus maxime probas, disputatum.* Voici, Brute, notre cinquième jour et dernier entretien de Tusculum. Nous avons soutenu cette proposition *que la vertu suffit à l'homme pour le rendre heureux,* et je l'ai soutenue d'autant plus volontiers que c'est votre thèse favorite.

Plus haut, Cicéron examine si, comme l'affirment les stoïciens le sage est toujours heureux. Il dit : « Parmi les systêmes qui ont été proposés pour le souverain bien, il s'en est conservé quatre simples. Celui des stoïciens : qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête ; Celui des épicuriens : qu'il n'y a de bon que ce qui est agréable ; Celui d'Hiéronyme : qu'il n'y a de bon que la privation de la douleur ; et celui qu'a voulu établir Carnéade contre les stoïciens : qu'il n'y a rien de bon que la jouissance des premiers dons de la nature, soit de tous ensemble, soit du moins des principaux. »

prix de la justice. Un homme qui n'est juste que parcequ'il craint, n'est point juste. »

DE LA RÉCOMPENSE ET DU CHATIMENT.

Q. — La récompense et le châtiment n'existent-ils point ?

R. — Si, la récompense et le châtiment existent. *C'est en lui-même*, et vis-à-vis de ses semblables, que l'homme trouve la récompense ou le châtiment de ses pensées et de ses actions. Socrate (1) disait : « Je prétends que quiconque est honnête et vertueux, soit homme, soit femme, est heureux, et que quiconque est injuste ou méchant, est malheureux. » Enfin Cicéron s'écrie : « *Je prétends et soutiens que tout ce qu'on fait de bien, est de soi-même la récompense du bien qu'on fait.* »

Q. — L'homme qui se juge bon d'après sa propre conscience doit-il demeurer indifférent au jugement de ses semblables ?

R. — Non, car l'homme peut se tromper plus facilement, étant seul, que les autres hommes avec lesquels il vit, qui sont nombreux; s'il paraît au grand jour, sans hypocrisie, avec sa nature, il trouvera toujours des hommes justes pour censurer

1. Socrate, V. les notes.

sa conduite ou dévoiler ses torts et admirer ses vertus, et *l'estime des gens de bien sera pour lui une haute récompense.*

Q. — Où le coupable trouve-t-il son châtiment?

R. — Quand on manque « à la raison et à la justice » dit Thiers (1) « on rencontre bientôt ici bas un juste châtiment, » mais ce châtiment n'est pas uniquement dans les peines que la Société, qui a besoin de se protéger, vous inflige, il est encore dans les remords qui accablent la conscience du coupable. Juvénal (2) dit : « Le premier châtiment du coupable est de ne pouvoir s'absoudre au tribunal de sa conscience. » Sénéque : « Le châtiment du crime est dans le crime même. » Maxime de Tyr (3) a dit : « Le plus dur châtiment du méchant est sa méchanceté même. » Enfin nous trouvons dans Bulwer Litton (4) que : « il n'y a pas d'angoisse comparable à celle que nous fait éprouver une faute dont nous sommes honteux. »

(1) Thiers, né à Marseille, le 16 avril 1706. Homme politique et historien contemporain.

(2) Juvénal, poëte satirique latin né vers 42 de J.. C'est lui qui s'écriait quand il entendait parler de nouveaux dieux :

Adeo Senuerunt Jupiter et Mars ?

(3) Maxime de Tyr, philosophe platonicien qui compte parmi les plus illustres du II^e^ siècle. V. *dissertations morales et philosophiques.*

(4) Bulwer Litton, publiciste anglais contemporain, dans les romans duquel on trouve, de temps en temps, quelques pensées philosophiques.

Q. — Mais la conscience du coupable est souvent inaccessible aux remords.

R. — Et le plus grand des châtiments est alors cette insensibilité même, et celui qui est dans cet état est puni dans l'horreur qu'il inspire à ses semblables, dans les justes douleurs qu'ils lui infligent ; l'homme sans remords est regardé comme un animal immonde ; il meurt retranché de la société des hommes après avoir supporté le poids de leurs colères sans jamais avoir excité la compassion, tandis que l'homme juste meurt entouré de la considération générale et que son nom prononcé avec vénération est donné comme un exemple par les générations qui se succèdent éternellement.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Préface VII
De Dieu (première partie) 11
De Dieu 13
De la Cause première 15
De l'Individualité divine. 16
Du Consentement unanime 26
Des Divinités 28
Du Panthéisme 29
Des Sectes Philosophico-Scientifiques 32
De l'Ame 36
De la Vie future 38
De la Vie éternelle 40
De la Nature Terrestre. 45
De la Foi. 51

De la Religion (deuxième partie). 57
Section I. — *Sources — Histoire — Théologie de l'Église* 59
Des Cosmogonies ou origines du Christianisme. . . . 59
Des Religions et des Philosophies ou origines du Christianisme 69
Du Christianisme. — Son Apparition 93
Du Christianisme. — Jésus. 96
Du Christianisme. — Les Apôtres 100
Du Christianisme. — Son Développement 102
Du Christianisme. — Le Nouveau-Testament 116
Du Christianisme. — Les Dogmes 126
Du Christianisme. — Le Sacerdoce 144
Du Christianisme. — Le Gouvernement de l'Église . . 149
Section II. — *La Morale de l'Église* 153
De la Morale religieuse. 153
Par rapport à l'Homme et à la Femme 154
Par rapport au Concubinage et à la polygamie . . . 157
Par rapport au Mariage 158

Par rapport au Divorce et à l'inceste 159
Par rapport à l'Enfant 160
Par rapport à la Famille 161
Par rapport à l'Esclavage 162
Par rapport au Travail 167
Par rapport à la Propriété 167
Par rapport à la Société 169
Par rapport à la Civilisation et au progrès 169
Par rapport au Clergé 172
Par rapport au Libre-arbitre, à la vertu et à la raison. 175
Par rapport à la Raison divine 177
Par rapport au Salut 178
Par rapport à la Tolérance 183
Par rapport à l'Obéissance 184
Par rapport à l'Esprit de révolte 185
Par rapport à l'Élection 189
Section III. — *Discours sur la Religion.* 193

De la Morale (troisième partie) 209
De l'Homme 211
De la Femme 218
De l'Enfant 226
De la Famille 227
De l'Amour du prochain 228
De l'Antagonisme, de la guerre et du pardon des offenses 229
De la Patrie 231
De la Société 232
Du Travail 244
De la Propriété 234
Du Bien et du mal 238
Du Mal 239
Du Bien 240
De la Morale 241
De la Raison 243
Du Devoir 244
De la Loi 245
Du Droit 246
De la Révolte 248
De la Vertu ou justice 249
De la Récompense et du châtiment 251

17390 — 3

211.4 M775C c.1
Monteil # Catechisme du libre-penseur. --.
OISE
3 0005 02064977 1

211.4
M775C
Monteil
Catéchisme du libre-penseur

211.4
M775C
Monteil
Catéchisme du libre-penseur